HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE LA CITADELLE DU CAIRE

INTRODUCTION

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CITADELLE

Pour faciliter au lecteur une étude qui oblige à entrer dans un grand nombre de détails historiques, je crois devoir tracer d'abord à grands traits les principales phases par lesquelles est passée la Citadelle. Ainsi on trouvera exposé comme en un premier croquis le plan général dans le développement duquel il sera plus aisé de se diriger.

En prenant possession de l'Égypte et en y fondant une dynastie, Ṣalâḥ ad-Dîn inaugura une période toute nouvelle dans l'histoire de l'Égypte. « Cette dynastie ayyoûbite[1] trahit des signes de transition, on pourrait dire de révolution, dans tous les domaines de la civilisation. Dans les institutions religieuses, par le triomphe de l'orthodoxie sur l'hérésie fâṭimide, et dans l'architecture religieuse, par l'introduction de la *medrese*... dans les institutions militaires par le régime de la féodalité et de la noblesse des armes, et dans l'architecture

1. Les descendants directs de Ṣalâḥ ad-Dîn régnèrent peu. Ses vrais successeurs furent surtout ses frères et leurs descendants. La dynastie a donc pris le nom d'Ayyoûb, père de Ṣalâḥ ad-Dîn et l'ancêtre commun de ses successeurs dans les diverses parties de l'empire qu'il créa.

militaire par la transformation des châteaux forts et des enceintes sous l'influence des Croisés; dans la décoration... dans l'épigraphie enfin..., etc. [1]. » Au point de vue général, cette révolution est caractérisée par la prédominance absolue de l'élément militaire, qui, sous les Fâṭimides, avait été longtemps tenu en échec par l'élément civil, reprend le dessus avec les premiers Ayyoûbites et devient le maître unique avec les Mamloûks et les Ottomans. Aussi n'est-il pas surprenant que la résidence des souverains, la capitale même de l'Égypte, ait été, depuis cette époque, non une ville, mais une citadelle. L'histoire de la Citadelle, c'est l'histoire même de l'Égypte pendant plus de quatre siècles.

En construisant cette vaste forteresse, Ṣalâḥ ad-Dîn s'inspirait évidemment des Croisés qui, campés en pays ennemis, avaient construit de bonne heure de véritables villes bastionnées et crénelées pouvant abriter non seulement les soldats, mais leurs familles, leurs serviteurs, les habitants du voisinage, etc. Dans les premières années, Ṣalâḥ ad-Dîn put se croire menacé par les derniers partisans des Fâṭimides, c'est à leur crainte qu'on attribue la fondation de la Citadelle, en 572 (1166).

Toutefois, depuis 572, au moins, les Fâṭimides paraissent avoir définitivement abandonné la partie, et il est vraisemblable que Ṣalâḥ ad-Dîn, fort occupé d'ailleurs en Syrie, oublia la Citadelle, car elle ne fut achevée et occupée à demeure que par son neveu Al-Kâmil, en 604 (1207). C'est ce dernier qui, comme nous le verrons avec plus de détails, y construisit les premiers palais et les *bourdjs* (tours) principaux.

Bien qu'Al-Kâmil ait, le premier, transporté le siège du sultanat et l'administration de la justice dans la Citadelle, cependant ce n'est pas encore sous son règne que l'élément militaire devient prépondérant. Ce fut sous son second successeur, Aṣ-Ṣâliḥ, que toute faveur étant donnée à ses soldats (appelés mamloûks parce qu'ils étaient recrutés par l'esclavage), ceux-ci furent assez forts pour se rendre maîtres du trône même. Il est curieux de remarquer qu'Aṣ-Ṣâliḥ construisit, pour y habiter exclusivement avec ses mamloûks, une nouvelle forteresse. Celle de ses prédécesseurs ne lui paraissant peut-être pas assez isolée, assez écartée de tout contact avec la population, il s'installa dans

1. Van Berchem, *Archéologie arabe*, p. 118 du tirage à part.

l'île de Rauḍat. On appela ses mamloûks les Baḥris, c'est-à-dire les Niliens (Nil se disant *Baḥr* en arabe). Cette dénomination résumait parfaitement la situation; la séparation profonde des éléments militaire et civil était consommée. D'ailleurs quand les mamloûks baḥris furent maîtres du sultanat, ils ne s'accommodèrent plus d'un isolement si complet; ils retournèrent à la Citadelle. Par de nombreuses constructions qui couvrirent les anciens cimetières, la ville du Caire entra en contact direct avec la Citadelle. L'isolement cessa, mais de même que la ville militaire dominait la cité bourgeoise, de même la toute-puissance d'une milice turbulente domina définitivement les affaires de l'Égypte.

La dynastie Ayyoûbite avait duré soixante-dix-neuf ans (569-648) [1173-1250][1]. En voici le tableau.

1°	As-Soulṭân	al-Malik	an-Nâṣir Ṣalâḥ ad-Dîn Yousoûf ibn Ayyoûb	569-589
2°	—	—	al-'Aziz 'Imâd ad-Dîn 'Othmân, *son fils*	589-595
3°	—	—	al-Manṣoûr Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, *son fils*	595-566
4°	—	—	al-'Âdil Seif al-Dîn Mouḥammad ibn Ayyoûb (*frère de Saladin*)	596-615
5°	—	—	al-Kâmil Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, *son fils*	615-635

(En réalité, Al-Kâmil a été le véritable sultan de l'Égypte depuis 596, son père lui ayant donné pleins pouvoirs et séjournant surtout en Syrie).

6°	As-Soulṭân	al-Malik	al-'Âdil Seif ad-Dîn II, *son fils*	635-637
7°	—	—	aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb, *son fils*	637-648
8°	—	—	al-Mou'adhdham Ghiyâth ad-Dîn Toûrân Châh, *son fils*	648

De ces princes le premier et le cinquième seuls nous intéressent au point de vue spécial qui nous occupe.

La dynastie des Mamloûks ne présente que rarement la succession de plusieurs membres d'une même famille. Beaucoup de sultans meurent assassinés par leurs généraux, qui se proclament sultans à leur tour. Une seule famille, celle de Ḳalâoûn, put, à travers bien des péripéties d'ailleurs, conserver quelque temps le pouvoir.

Nous avons vu qu'après la chute des Ayyoûbites la Citadelle était redeve-

1. Nous négligeons les deux années où Ṣalâḥ ad-Dîn administra l'Égypte sous le nom de Noûr ad-Dîn (567-69), et le règne purement nominal d'un dernier Ayyoûbite entre 648 et 652.

nue, cette fois définitivement, la résidence du sultanat. Elle ne tarda pas, dès lors, à subir d'importants remaniements. Elle ne put échapper à la sollicitude d'un des sultans les plus amoureux de constructions : Beïbars. Mais ce que fit ce dernier et quelques-uns de ses successeurs disparut dans les remaniements considérables que fit exécuter Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, non moins célèbre que Beïbars par un amour extrême de constructions et de reconstructions. Son règne est, à ce point de vue, une période de rénovation pour le Caire tout entier; — et, comme il me sera facile de le démontrer, la Citadelle, sauf l'enceinte et les puits, ne donne aucun vestige antérieur. Sous ce rapport, l'auteur du mémoire inséré dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, 2e partie) est tombé dans une erreur absolue. Tout ce qu'il a vu d'ancien ne remonte pas au delà de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn.

Après lui, nous n'avons guère à signaler que quelques constructions moins importantes de Barḳoûḳ et de ses descendants — ainsi que de Ḳaït-bey. Les Turcs ottomans, qui arrivaient à l'époque où le canon révolutionnait l'art militaire, apportèrent à leur tour des modifications considérables dans une partie de l'enceinte et dans la disposition des constructions intérieures. Sous le règne de Méhémet-Ali, enfin, la Citadelle a vu de nouvelles constructions s'élever — qui cèdent aujourd'hui peu à peu la place à des magasins et à des casernes.

L'époque des sultans Mamloûks est de beaucoup la plus intéressante à étudier, d'abord, parce que c'est une des plus brillantes et plus curieuses phases de l'histoire d'Égypte au point de vue militaire, et au point de vue architectural, — et aussi parce que nous possédons pour l'étude de l'histoire militaire et architecturale de l'époque un guide précieux dans l'écrivain arabe Maḳrîzî. L'époque ottomane, plus rapprochée de nous, et, d'ailleurs peu féconde en œuvres d'art, ne nous laissera qu'un bien petit nombre de documents à faire valoir.

Je me contenterai donc, avant d'entrer dans le détail de cette étude, d'exposer rapidement l'histoire de la Citadelle sous les sultans Mamloûks.

La Citadelle se composait de deux parties bien distinctes :

1° Le château proprement dit, formant un saillant très avancé sur l'ensemble des fortification du Caire, et qui ne s'ouvrait que par deux portes au sud : *la porte de Sâriat* appelée aussi *la porte des Degrés* (*Bâb al-Moudarridj*) et *la porte de Ḳarâfat* qui s'ouvrait sur le désert en face des montagnes.

2° Le palais du sultan et ses annexes, à savoir l'*iwân*, grande salle à colonnes, où, imitant l'exemple des Fâṭimides, le sultan tenait ses audiences, — et les écuries, objet d'une sollicitude toute naturelle pour des princes toujours disposés aux expéditions lointaines. L'iwân faisait face au nord; une grande place le séparait du château, et sur cette place se tenaient les officiers et les soldats, attendant l'ouverture de l'audience. Les écuries étaient au bas du palais, au sud-ouest.

Beïbars construisit, dans la Citadelle même, *la Maison neuve* et un donjon (*ḳoullat*). Il abandonna l'iwân, et construisit au-dessous de la citadelle entre *la porte de la Chaîne* et la porte de Sârîat un palais de justice où il tint ses audiences. Après lui Ḳalâoûn construisit un palais spécial pour le *nâib* (vice-roi) et abandonna le palais de justice de Beïbars pour revenir à l'iwân. Son fils Mouḥammad ibn Ḳalâoûn utilisa les bâtiments du palais de justice pour y installer le corps des Timbaliers; à l'est des écuries il éleva un *ḥoch* (cour) dans lequel il fit venir l'eau à grands frais. Au-dessus il édifia un magnifique palais, sur le modèle du palais construit par Beïbars à Damas. Comme celui de Damas, ce palais s'appela *al-Ablak* (le bigarré) : il était, en effet, construit de pierres alternativement jaunes et noires, dont il reste encore des vestiges. Ce palais s'élevait à une grande hauteur et dominait toute la plaine; il ne formait d'ailleurs qu'une sorte de pavillon splendide dans l'ensemble des palais que Mouḥammad édifia et qu'il compléta par une magnifique mosquée, qui subsiste encore aujourd'hui, sous le nom impropre de mosquée de Ḳalâoûn. De l'Hippodrome qui longe le sud de la Citadelle jusqu'au château fort où étaient logés les soldats[1], tout était couvert de constructions splendides pour l'ornement desquels on avait dépouillé les temples de la Haute-Égypte. Il en reste encore le souvenir des *sept salles, es-saba' hadrat* (*Plan de la Commission d'Égypte*). Les puits ne suffisant pas à alimenter la nombreuse population de soldats et officiers de tout rang qui vivait dans cette enceinte, Mouḥammad fit exécuter des travaux gigantesques pour amener l'eau du Nil.

1. Ils occupaient les *bourdjs* d'où leur nom de *bourdjites*. Comme leurs prédécesseurs les *baḥrites* ils se révoltèrent et fondèrent une nouvelle dynastie.

Parmi ses successeurs ce fut Ḳaït-bâï qui apporta le plus de soin à l'entretien de toutes ces constructions. Le *Ḥoch*, qui avait déjà une mosquée due à Faradj fils de Barḳoûḳ, fut surtout l'objet de ses soins. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à devenir le séjour préféré des souverains. Ghoûry y fit un grand jardin. Au XIIe siècle les pachas y firent de nombreuses constructions et s'y installèrent. Les palais furent abandonnés. On réserva le palais al-Ablaḳ pour la fabrication du voile qu'on envoie chaque année à la Mecque, d'où le nom de palais du voile (*ḳaṣr al-kisoûat*). Plus tard, la légende du patriarche Joseph qui s'attache à toute cette région gagna la Citadelle. Le fameux puits, construit sous Ṣalâḥ ad-Dîn par Ḳarâḳoûch, l'iwân (devenu par une altération fort naturelle le diwân), le palais portèrent le nom de Joseph.

Sous la domination ottomane le château fut réservé aux janissaires: les pachas transférèrent après le XIIe siècle leur résidence du *Ḥoch*, au voisinage des palais, qu'ils laissèrent tomber en ruines, suivant la mode turque. Méhémet-Ali détruisit la plus grande partie des anciens palais, pour y construire sa mosquée; il releva les parties ruinées de l'enceinte.

Aujourd'hui il ne reste que la mosquée de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, et quelques vestiges de son *palais bigarré*. Le château proprement dit est occupé par les troupes anglaises. L'emplacement des palais est couvert par la mosquée de Méhémet-Ali, le reste n'est que magasins. L'enceinte, autrefois fort maltraitée [1], est actuellement en assez bon état. Mais il est probable qu'un jour ou l'autre la Citadelle, qui n'a plus aucune importance militaire, et ne peut en avoir, sera abandonnée. Il sera moins coûteux de construire d'autres casernes, et la véritable forteresse sera sur le mont Mouḳaṭṭam, en face, où se trouve déjà un fort. Dans ce cas, il est à prévoir qu'il ne restera qu'un monceau de ruines de plus dans le Caire.

Tels sont les principaux traits de l'histoire et description que je vais entreprendre, en m'efforçant d'y faire entrer tous les éclaircissements historiques que j'ai pu puiser chez les écrivains orientaux et occidentaux.

1. En 1889, j'eus la stupéfaction de voir des Arabes tranquillement occupés à détacher d'énormes blocs pour les débiter en menus cailloux, et élever à quelques pas de là de misérables cahutes. Depuis, on a empêché ces singuliers abus; les parties délabrées ont été recouvertes d'un solide ciment qui enlève un peu du pittoresque, mais conserve ces débris de la vieille forteresse de Ṣalâḥ ad-Dîn.

TABLEAU DES SULTANS MAMLOÛKS

(DEPUIS LA CHUTE DES AYYOÛBITES JUSQU'A LA CONQUÊTE OTTOMANE)

1°	As-Soulṭân	al-Malik	al-Mou'izz 'Izz ad-Dîn Aibek	648-655
2°	—	—	al-Manṣoûr Noûr ad-Dîn 'Ali, *son fils*	655-657
3°	—	—	al-Mouḍhaffar Seïf ad-Dîn Ḳoutouz	657-658
4°	—	—	aḍh-Ḍhâhir Rokn ad-Dîn Beïbars	658-676
5°	—	—	as-Sa'îd Nâṣir ad-Dîn Barakah-Khân, *son fils*	676-678
6°	—	—	al-'Âdil Badr ad-Dîn Salâmach, *son frère*	678
7°	—	—	al-Manṣoûr Seïf ad-Dîn Ḳalâoûn	678-689
8°	—	—	al-Achraf Ṣalâḥ ad-Dîn Khalîl, *son fils*	689-693
9°	—	—	an-Nâṣir Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, *son frère*	693-694
10°	—	—	al-'Âdil Zeïn ad-Dîn Kitboghâ	694-696
11°	—	—	al-Manṣoûr Ḥousâm ad-Dîn Lâdjîn	696-698
	—	—	an-Nâṣir Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, pour la seconde fois	698-708
12°	—	—	al-Mouḍhaffar Rokn ad-Dîn Beïbars II	708-709
	—	—	an-Nâṣir Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, pour la troisième fois	709-741
13°	—	—	al-Manṣoûr Seïf ad-Dîn Aboû Bakr, *son fils*	741-742
14°	—	—	al-Achraf 'Alâ ad-Dîn Kadjak, *son frère*	742
15°	—	—	an-Nâṣir Chihâb ad-Dîn Aḥmad, *son frère*	742-743
16°	—	—	aṣ-Ṣâliḥ 'Imâd ad-Dîn Isma'îl, *son frère*	743-745
17°	—	—	al-Kâmil Seïf ad-Dîn Cha'abân, *son frère*	745-747
18°	—	—	al-Mouḍhaffar Zeïn ad-Dîn Ḥâdjî, *son frère*	747-748
19°	—	—	an-Nâṣir Badr ad-Dîn Ḥasan, *son frère*	748-752
20°	—	—	aṣ-Ṣâliḥ Ṣalâḥ ad-Dîn Ṣâliḥ, *son frère*	752-755
	—	—	an-Nâṣir Badr ad-Dîn Ḥasan, pour la seconde fois	755-762
21°	—	—	al-Manṣoûr Ṣalâḥ ad-Dîn Mouḥammad, fils de Ḥâdjî, le 18° sultan	762-764
22°	—	—	al-Achraf Zeïn ad-Dîn Cha'abân, petit-fils de Mouḥammad, le 9° sultan	764-778
23°	—	—	al-Manṣoûr 'Alâ ad-Dîn 'Alî, *son fils*	778-783
24°	—	—	aṣ-Ṣâliḥ Zeïn ad-Dîn Ḥâdjî II, *son frère*	783-784
25°	—	—	aḍh-Ḍhâhir Seïf ad-Dîn Barḳoûḳ[1]	784-801
26°	—	—	an-Nâṣir Zeïn ad-Dîn Faradj, *son fils*	801-808
27°	—	—	al-Manṣoûr 'Izz ad-Dîn 'Abd al-'Azîz	808-809
	—	—	an-Nâṣir Zeïn ad-Dîn Faradj, pour la seconde fois	809-815

1. Avec lui commence la dynastie des Mamloûks bourdjites ou circassiens. — De 791 à 792 le sultan Ḥâdjî Ier remonta sur le trône, Barḳoûḳ l'en chassa de nouveau.

28°	As-Soulṭân	al-Malik	al-Moûayyad Seïf ad-Dîn Cheïkh[1]	815-824
29°	—	—	al-Moudhaffar Chihâb ad-Dîn Aḥmad, *son fils*	824
30°	—	—	adh-Ḍhâhir Seïf ad-Dîn Ṭaṭar	824
31°	—	—	aṣ-Ṣâliḥ Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad	824-825
32°	—	—	al-Achraf Seïf ad-Dîn Barsbâï	825-841
33°	—	—	al-'Azîz Djamâl ad-Dîn Yoûsouf, *son fils*	841-842
34°	—	—	adh-Ḍhâhir Seïf ad-Dîn Djaḳmaḳ	842-857
35°	—	—	al-Manṣoûr Fakhr ad-Dîn 'Othmân, *son fils*	857
36°	—	—	al-Achraf Seïf ad-Dîn Aïnâl	857-865
37°	—	—	al-Moûayyad Chihâb ad-Dîn Aḥmad, *son fils*	865
38°	—	—	adh-Ḍhâhir Seïf ad-Dîn Khochḳadam	865-872
39°	—	—	adh-Ḍhâhir Seïf ad-Dîn Ilbâï	872
40°	—	—	adh-Ḍhâhir Timourboghâ[2]	872
41°	—	—	al-Achraf Seïf ad-Dîn Ḳaït-bâï	872-901
42°	—	—	an-Nâṣir Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, *son fils*	901-904
43°	—	—	adh-Ḍhâhir Ḳânṣoû	904
44°	—	—	al-Achraf Djânbalâṭ	904-906
45°	—	—	al-'Âdil Seïf ad-Dîn Ṭoûmân-bâï	906
46°	—	—	al-Achraf Ḳânṣoû al-Ghoûry	906-922
47°	—	—	al-Achraf Ṭoûmân-bâï	922

1. Avant lui, le khalife abbasside Al-Mousta'în billah, sorte de pape musulman, réussit un moment à joindre, au pouvoir spirituel que ses prédécesseurs avaient exercé depuis Beïbars, le pouvoir temporel.

2. Tous les sultans ont un titre en *Dîn*, comme *Seïf ad-Dîn* (*glaive de la religion*), etc. Pour un petit nombre seulement, je n'ai pu retrouver ni chez Aboû 'l-Maḥâsin, ni chez Ibn Iyâs, le titre qu'ils devaient porter certainement.

CHAPITRE PREMIER

ṢALÂḤ AD-DÎN EN ÉGYPTE

A l'époque des premières Croisades, l'Orient était disputé par deux dynasties rivales, les Seldjoûḳides sounnites et les Fâṭimides chi'ites. Grâce à ces divisions, les chrétiens purent faire des progrès importants, menacer la Mésopotamie par la prise d'Édesse et l'Égypte par celle d'Ascalon. Les Seldjoûḳides, livrés à des dissensions intérieures, disparurent du théâtre principal de la lutte; les Fâṭimides affaiblis par des révolutions de palais ne quittèrent plus l'Égypte, où les Croisés vinrent souvent les attaquer. Le champ paraissait libre pour la conquête chrétienne, quand s'éleva la dynastie des Atabeks de Mossoul, héritière en Mésopotamie de la dynastie Seldjoûḳide, et les choses changèrent de face [1]. Zenguî et Noûr ad-Dîn son fils refoulèrent peu à peu les *Franks* sur le littoral, et, à la mort du second, Édesse, Alep, Damas et l'Égypte tout entière réunies en une seule main enfermaient les Croisés dans un cercle ennemi qui ne devait plus se briser.

Noûr ad-Dîn apportait en Syrie les traditions des Seldjoûḳides. Ṣalâḥ ad-Dîn, qui substitua sa propre dynastie à celle des Atabeks, continua ces traditions : nous les trouverons en Égypte florissantes jusqu'à l'invasion ottomane.

« Le règne de Malek-schah [2] fut signalé par deux institutions. Par la première, le système des bénéfices militaires prit racine dans l'Asie méridionale, d'où il passa plus tard en Égypte avec Saladin. Malek-schah, qui aimait beaucoup à visiter ses vastes États, marchait toujours accompagné de quarante-sept

1. Voir sur le rôle considérable joué par les Atabeks l'intéressante monographie que leur a consacrée Ibn Al-Athir (Acad. des inscriptions et belles-lettres : *Historiens orientaux des Croisades*, II, 2e partie).

2. Troisième sultan Seldjoûḳide (465-485) dont le règne présente, toutes proportions gardées, une grande analogie avec celui de Charlemagne. Même reconstitution d'un grand empire, même souci du relèvement des anciennes études, même esprit militaire, mêmes divisions après la mort du souverain, et morcellement définitif de l'empire, etc., etc.

mille cavaliers, dont les revenus étaient prélevés sur des terres destinées à cet objet dans les différentes provinces de l'empire. Par une conséquence du même principe, les généraux et les personnages considérables, notamment les Turks, reçurent des villes et des provinces en fief, qu'ils tenaient à titre de vasselage. On vit alors paraître des princes de Mossoul, des princes d'Alep, des princes de Damas, etc...

« L'autre institution est relative à un vaste système d'instruction publique, qui avait été entrepris sous l'influence suprême du vizir Nizâm al-Moulk, et qui reçut alors son dernier développement... Il s'établit des espèces de cours supérieurs dans des collèges fondés par l'État. Pendant plusieurs siècles le collège *Nizamié* de Bagdad, ainsi appelé du nom de son fondateur, jouit d'un grand renom dans tout l'Orient[1]. »

Ainsi fondation des bénéfices militaires d'une part, des collèges (*madrasat*) d'autre part, voilà la caractéristique de la dynastie Seldjoûkide, et telle est, nous l'avons vu plus haut, aussi celle de la dynastie Ayyoûbite. Je n'ai pas à m'occuper ici des madrasats; mais les institutions militaires d'Égyte rentrent dans mon sujet, et ce sont tout spécialement les créations de Ṣalâḥ ad-Dîn, ayant un caractère militaire, qui doivent faire l'objet de ce chapitre et des suivants.

Parmi les auxiliaires de Zenguî et de Noûr ad-Dîn deux hommes, deux frères, se distinguèrent surtout. L'un était homme de conseil et de sang-froid, l'autre homme d'action et d'audace. L'un conquit Damas à Noûr ad-Dîn par d'habiles intrigues, l'autre lui conquit le Caire par un hardi coup de main. Le premier était Nadjm ad-Dîn[2] Ayyoûb, l'autre Asad ad-Dîn Chirkoûh. Ils étaient originaires de Dovîn, ville située à l'extrémité de la province d'Aderbeïdjân, dans la direction d'Arran et de la Géorgie, et appartenaient à la race des Kurdes Raouadiyé, sous-tribu de la grande tribu hurde des Hadaniyé[3].

1. Reinaud et Derenbourg, préface de la 2e édition des *Séances* de Ḥariri, IIe vol., p. 6.

2. Sur ces surnoms : *lumière, étoile, lion, auxiliaire, etc. de la religion* portés par les Atabeks, les Ayyoûbites, et en général tous les sultans et émirs, voir un récent mémoire de M. Van Berchem intitulé : *Eine arabische Inschrift aus dem Ostjordanlande, etc.* (*Zeitschrift d. deutschen Palästina-Vereins*, Bd. XVI).

3. Ibn Khallikân, Biogr. de Ṣalâḥ ad-Dîn (*Hist. or. des Croisades*, III, 399).

Chirkoûh devait mourir sans postérité. Ayyoûb eut, au contraire, plusieurs enfants. Ce furent :

Châhanchâh, mort en 543.

Toûrân Châh Chams ad-Daulat[1], mort en 576.

Yoûsouf Ṣalâḥ ad-Dîn, né en 532 à Takrit[2], mort en 589.

Mouḥammad Aboû Bakr Seïf ad-Dîn, né en 538 ou 540 à Damas, mort en 615.

Toḳtakin Ḍhahîr ad-Dîn (Seïf al-Islâm), mort en 593.

Ṣalâḥ ad-Dîn nous apparaît comme un homme de mœurs douces, plutôt timide et nullement doué de l'esprit d'initiative, mais en revanche doué d'un jugement très sain et de cette qualité si précieuse chez un souverain : l'art de choisir ses conseillers et de les écouter[3]. Dans les principaux actes de sa vie, il a la main forcée par les événements : il se dérobe d'abord, mais engagé par la fortune, il sait s'en montrer digne. C'est ainsi qu'il ne va en Égypte qu'à contre-cœur, qu'il ne proclame la déchéance des Fâṭimides qu'après de longues hésitations, qu'il n'engage sa campagne si heureuse contre Jérusalem que poussé par une violation des traités, etc. Ce caractère nous explique pourquoi son règne n'est que la continuation de traditions antérieures, une imitation et la transplantation en Égypte d'institutions déjà tout établies ailleurs, bien plutôt qu'une révolution originale.

Désintéressé, généreux, accessible aux sentiments de l'affection et de la pitié[4], il fut profondément aimé. Ses ennemis s'accordent à lui reconnaître un caractère noble et chevaleresque. Ses biographes ne parlent de lui qu'avec émotion et respect. C'est, en un mot, une des figures les plus sympathiques de l'histoire.

1. *Le soleil de la dynastie.* Sur ces titres, voir également le mémoire de M. VAN BERCHEM.

2. Forteresse située sur le Tigre; en latitude 34° 33'. Le père de Ṣalâḥ ad-Dîn en était gouverneur.

3. Les biographes de Ṣalâḥ ad-Dîn sont nombreux. Ce sont le ḳâḍî Bahâ ad-Dîn, le ḳâḍî Al-Fâḍil, 'Imâd ad-Dîn, Aboû Châmat, Ibn Khallikân. (Sur ces divers auteurs consulter la préface du 1er vol. des *Hist. or. des Croisades.*)

4. Les historiens musulmans lui reprochent avec raison, à leur point de vue, de s'être montré parfois trop magnanime envers les vaincus. Ainsi après la prise de Jérusalem et des places fortes de Palestine, il accordait à tous les habitants des villes et soldats de forteresses de se réfugier à Tyr; si bien qu'au bout de quelque temps cette ville fut remplie de soldats et permit aux chrétiens de reprendre espoir et de reformer leurs forces (Ibn Al-Athîr, *Hist. or. des Croisades*, I, p. 710).

Voyons-le à l'œuvre sur le sol d'Égypte. En 564 (1169), à la mort de son oncle Chirkoûh[1] qui, sous le titre de vizir du khalife fâṭimide Al-'Âḍid, gouvernait l'Égypte, Ṣalâḥ ad-Dîn fut choisi pour le remplacer. Il dut cette haute fortune, d'abord au peu de crainte qu'il inspirait, parce qu'il était jeune et de caractère doux[2], ensuite à l'habile intervention de deux hommes, le jurisconsulte 'Isâ et l'eunuque Ḳarâḳouch. Le rôle du premier est bien indiqué par Ibn al-Athîr (*op. cit.*, I, 565); le rôle du second n'est que mentionné par Ibn Khallikân (trad. anglaise, II, p. 231). Quoi qu'il en soit, Ṣalâḥ ad-Dîn triompha de la jalousie des autres émirs et devint maître incontesté.

Suivant l'usage établi depuis quelque temps, il reçut en sa qualité de vizir le titre d'*al-Malik* (prince)[3]. Il fut ainsi connu sous le nom d'Yoûsouf Ṣalâḥ ad-Dîn al-Malik an-Nâṣir. La cérémonie de l'investiture fut faite en grande pompe[4]. Il s'installa dans le palais du vizirat[5] qui devait être désormais sa résidence, et celle de ses premiers successeurs.

A l'exemple de son oncle, Ṣalâḥ ad-Dîn s'entoura d'une garde spéciale qui

1. Sur l'expédition de Chirkoûh en Égypte consulter Ibn Al-Athîr (*Hist. or. des Croisades*, I, pp. 533-562).

2. Il semble qu'une réelle affection guida aussi Al-'Âḍid dans son choix, affection qui fut partagée par Ṣalâḥ ad-Dîn qui usa, jusqu'au dernier moment, des plus grands égards envers la personne même du khalife. Ṣalâḥ ad-Dîn sut toujours et partout se faire aimer. Cf. *Hist. or. des Croisades*, I, p. 581 : « Il parlait souvent du khalife et vantait sa générosité, la douceur de son commerce, son extrême bonté et sa déférence envers lui. » — Cf. le passage d'Aboû Châmat que j'ai cité dans un précédent mémoire (même volume, p. 439).

3. واول من لقب بالملك منهم مضافا الى بقية الالقاب رضوان ابن ولخشى عند ما وزر للحافظ لدين الله فقيل له السيد الاجل الملك الافضل وذلك فى سنة ثلاثين وخمسمائة وفعل ذلك من بعده فتلقب طلائع بن رزيك بالملك المنصور ونلقب ابنه رزيك بن طلائع بالملك العادل وتلقب شاور بالملك المنصور وتلقب آخرهم صلاح الدين يوسف بن ايوب بالملك الناصر (Maḳrîzi, *Khiṭaṭ*, éd. de Boûlâḳ, I, p. 440, l. 16). Le premier d'entre eux (les vizirs) qui reçut le surnom d'Al-Malik joint aux autres surnoms fut Roudwân ibn Walakhchî quand il fut vizir d'Al-Ḥâfiḍh lidîn Allah (11e khalife fâṭimide de 524 à 544). On l'appela le seigneur très glorieux Al-Malik al-Afḍal (le prince éminent); cela en l'an 536. On agit de même après lui : Ṭalâi' ibn Rouzzîk fut surnommé Al-Malik al-Manṣoûr (le prince victorieux); son fils Rouzzîk ibn Ṭalâi' : Al-Malik al-'Âdil (le prince juste); Chawer : Al-Malik al-Manṣoûr; et le dernier, Ṣalâḥ ad-Dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb : Al-Malik an-Nâṣir (le prince vainqueur) ». — Ajoutons que Chirkoûh avait reçu le surnom d'Al-Malik al-Manṣoûr (Ibn Khallikân, trad. angl., IV, 491). — Ibn Al-Athîr nous apprend que Noûr ad-Dîn affecta de ne jamais donner à Ṣalâḥ ad-Dîn que le titre de Isfahsalâr (général en chef) (*Hist. or. des Croisades*, I, 565).

4. Voir dans Aboû Châmat (éd. de Boûlâḳ, I, 173) la description de cette cérémonie.

5. Sur l'emplacement du palais du vizirat, voir P. Ravaisse, *Essai sur la topographie du Caire*, pl. III et V (*Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, I, 3e fasc. et III, 4e fac.). Voir également le texte.

s'appela les Ṣalâḥîtes. Celle des Asadîtes, formée par Chirkoûh (Asad ad-Dîn), qui se montait, d'après Aboû Châmat (*op. cit.*, I, 173, l. 1) à cinq cents mamloûks, n'en subsista pas moins. Elle contenait des hommes profondément dévoués, entre autres ce Ḳarâḳoûch, dont nous avons déjà parlé et qui est appelé à jouer le rôle principal dans les constructions militaires. Ce fut le noyau de la fameuse *ḥalḳat* (حلقة). Par un sentiment bien naturel Ṣalâḥ ad-Dîn combla ces soldats de bienfaits, mais moins sage que Chirkoûh qui n'avait dépouillé personne (Aboû Châmat d'après Ibn Abi Ṭâî, *op. cit.*, p. 172, l. 33), il commit l'imprudence de les enrichir aux dépens des officiers fâṭimides[1]. De là des mécontentements qui se manifestèrent par des complots et des révoltes ouvertes.

Il n'entre pas dans mon sujet de conter par le menu ces divers incidents. Je me contenterai de les résumer d'après les historiens déjà mentionnés, Maḳrîzî spécialement[2].

L'armée fâṭimide comprenait entre autres corps celui des nègres, s'élevant, d'après 'Imâd ad-Dîn, à plus de cinquante mille hommes. Un des leurs, Moutamin al-Khalîfat (l'homme de confiance du khalife), ayant entretenu une correspondance secrète avec les Franks, Ṣalâḥ ad-Dîn surprit une lettre, fit exécuter le traître, chassa du palais des khalifes les nègres qui en avaient la garde, et y installa son fidèle Ḳarâḳoûch. Les nègres assiégèrent Ṣalâḥ ad-Dîn dans le palais du vizirat; après une terrible guerre de rues, où le frère aîné de Ṣalâḥ ad-Dîn, Tourân Châh, se distingua particulièrement, les nègres furent vaincus. Leur quartier principal appelé حارة المنصورة fut incendié et rasé : on en fit un jardin.

Le khalife ayant joué un rôle assez suspect dans cette affaire, Ṣalâḥ ad-Dîn le séquestra rigoureusement dans son palais. Tous ceux qui pouvaient tenir par quelques liens à la dynastie fâṭimide furent impitoyablement frappés. Les ḳâḍis furent destitués et remplacés par des ḳâḍis orthodoxes; les palais et les fiefs de tous les émirs leur furent enlevés et attribués aux parents et soldats du vizir

1. قال العماد وشرع صلاح الدين فى نقض اقطاع المصريين فقطع منهم الدوائر من اجل من معه من العساكر. Al-'Imâd ('Imâd ad-Dîn) dit : Ṣalâḥ ad-Dîn commença à abolir les *fiefs* des Égyptiens et à les assigner en *dâirats* pour les soldats qu'il avait avec lui. » (Aboû Châmat, *op. cit.*, I, p. 178, l. 1.)

2. *Khiṭaṭ*, II, pp. 2, 3 et 19.

tout-puissant. Enfin, le nom du khalife abbâside de Bagdad fut prononcé à la place de celui du khalife fâṭimide à la prière du vendredi[1] et quand, peu de temps après, Al-'Âḍid mourut, il ne restait plus aucun vestige de cette puissance des Fâṭimides, qui avait paru un moment près de soumettre le monde musulman tout entier (358-567).

Ṣalâḥ ad-Dîn était seul maître. Mais l'ère des difficultés était loin d'être close. Il fallait faire face à de nombreux ennemis. Les Franks menaçaient constamment l'Égypte et nouaient des intelligences avec les partisans opprimés des Fâṭimides. Noûr ad-Dîn prenait ombrage de la puissance de son lieutenant. Son activité et son intelligence lui permirent de triompher de l'union redoutable des Franks et des Fâṭimides. La sagesse de son père[2] et son heureuse étoile le sauvèrent du second péril. Noûr ad-Dîn mourut, en effet, le 11 chawwâl 569 (15 mai 1174).

Les événements qui survinrent en Égypte de 567 à 572 ont, au dire des historiens arabes, déterminé Ṣalâḥ ad-Dîn à entreprendre les fortifications du Caire. J'ai montré, dans un précédent mémoire[3], avec quelques détails, comment les tentatives de restauration des Fâṭimides se produisirent à intervalles très rapprochés jusqu'en 572 et même, avec moins d'intensité, bien au delà. La révolte fermentait perpétuellement, et les préoccupations de Ṣalâḥ ad-Dîn devaient être concentrées sur cette grave question. Aussi songea-t-il, d'une part, à fortifier le Caire, que ses ennemis du nord ou du sud pouvaient un jour menacer, d'autre part à se créer pour lui-même un asile sûr, et à élever une citadelle qui le mît à l'abri d'un coup de main.

L'expédition qu'il fit en Syrie, pendant que les révoltes continuaient à éclater en Égypte, paraît avoir exercé une influence décisive sur ses résolutions. Il

1. C'était, comme on le sait, la forme usitée pour reconnaître la suzeraineté d'un prince. Dans la *khoṭbat* (prône), comme sur les monnaies, les noms de l'imâm (khalife et suzerain spirituel), du prince suzerain s'il y a lieu, et du prince du pays, se suivaient hiérarchiquement. — Il est permis de supposer que c'est à cette époque que Ṣalâḥ ad-Dîn ajouta à ses titres celui de محي دولة امير المومنين « vivificateur de la dynastie du chef des croyants », qu'on trouve sur les monnaies, dans une lettre officielle du ḳâḍi Al-Fâḍil (citée par Aboû Châmat, I, 236), et sur l'inscription de la Citadelle (voir plus loin).

2. Voir le curieux récit d'Ibn Al-Athîr (*Hist. or. des Croisades*, I, pp. 582).

3. Même volume, pp. 415-445.

est vrai qu'il avait fait commencer en 566 les murs du Caire[1], mais, à cette époque, il devait obéir à des préoccupations d'un autre ordre. Il me semble qu'il eût commencé par construire la Citadelle, si dès 566, il avait songé à sa sécurité personnelle, — et il n'était pas alors maître assez incontesté du pays, et assez sûr du lendemain. — En Syrie il vit le pays hérissé des forteresses élevées par les Croisés et par les Assassins. Il sut, par expérience personnelle, apprécier, surtout chez les derniers, l'utilité des forteresses[2]. Les modèles ne lui manquaient pas : il dut revenir de Syrie avec la ferme intention d'élever quelque chose de semblable. Le rapprochement des dates, l'opinion émise par Maḳrîzî[3], la ressemblance incontestable du plan et de l'architecture de la citadelle égyptienne avec ceux des forteresses syriennes, tout nous autorise à interpréter ainsi la pensée de Ṣalâḥ ad-Dîn. Il est temps de passer à l'examen direct de son œuvre, dont je crois avoir fait comprendre l'origine et le caractère général. Peut-être y trouverons-nous des preuves plus précises de la vérité de ces vues.

1. Voir plus loin, chap. III.

2. N'est-il pas permis d'admettre que Sinân, devenu d'ennemi acharné un fidèle allié de Ṣalâḥ ad-Dîn, dut lui conseiller d'imiter son propre système? Ṣalâḥ ad-Dîn savait écouter et imiter — nous l'avons déjà dit. — L'influence de Sinân dut être grande sur son esprit (cf. S. Guyard, *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin*).

3. II, p. 203.

CHAPITRE II

ÉTAT DES FORTIFICATIONS DU CAIRE AU TEMPS DE ṢALÂḤ AD-DÎN[1]

Il me paraît indispensable de donner d'abord un exposé sommaire des fortifications que les prédécesseurs de Ṣalâḥ ad-Dîn avait élevées. Sinon, l'étude de l'œuvre de ce dernier serait peu claire en plusieurs parties.

Très peu avant la bifurcation du Nil en plusieurs branches, la capitale arabe de l'Égypte est placée comme « le bouton de l'éventail » formé par les mille canaux du Delta[2]. De tout temps, ce point a dû être naturellement la place d'une grande ville. Mais les deux rives diffèrent sensiblement. A gauche, la plaine s'étend fort loin jusqu'au pied des plateaux où sont les Pyramides : par suite des inondations périodiques du fleuve, c'est un emplacement fertile. C'est là qu'était Memphis, capitale de l'Égypte avant la conquête d'Alexandre. En face, sur la rive droite, la campagne irrigable est fort restreinte : les contreforts des monts Arabiques, quoique peu élevés, suffisent pour soustraire le sol à l'influence du fleuve, que le désert longe de très près. Cette rive était tout indiquée pour y asseoir des forteresses, des postes d'observation, plutôt que des villes. Les Perses y avaient élevé, dit-on, la forteresse de Babylone[3]. Les Grecs

1. Dans un remarquable mémoire, intitulé modestement *Notes d'archéologie arabe*, mon ami M. Van Berchem a consacré à ce sujet quelques pages excellentes, que j'ai largement mises à contribution. Je le cite sous l'abréviation : V. B. J'en dirai autant de la très intéressante étude que mon ami et collègue M. P. Ravaisse a publiée dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*. Je le cite sous l'abréviation P. R. Ils me pardonneront toutefois de proposer quelques rectifications, sachant qu'il est toujours plus facile d'améliorer une voie déjà tracée que de la frayer soi-même.

2. Él. Reclus, *Géographie universelle*, X, p. 572.

3. L'emplacement de Babylone est-il à peu près le même que celui de la Citadelle actuelle, comme le pense mon collègue M. V. Loret (voir la *Grande Encyclopédie* au mot *Babylone d'Égypte*), c'est ce que je ne puis étudier ici, par crainte de longueurs; d'ailleurs la question mérite d'être traitée à part, et je compte le faire quelque jour.

avaient fortifié les bords du Nil, en face de l'île de Rauḍat. C'est de là que 'Amrou, le conquérant musulman, les délogea. C'est sur ce point qu'il jeta les fondations de sa capitale.

Depuis lors, il est remarquable que les noms des villes qui se sont succédé dans cette région ont tous un caractère militaire significatif. La première est *Fosṭâṭ* (les tentes). C'était à l'origine un campement. Autour se forma une grande ville commerçante. Les gouverneurs d'Égypte formèrent plus tard une nouvelle ville militaire appelée : *Al-'Askar* (l'armée). Les émirs indépendants, véritables souverains, à l'époque de la décadence du khalifat, s'installèrent dans une autre ville non moins militaire : *Al-Ḳaṭâi* (les fiefs militaires). Les conquérants fâṭimides fondèrent *Al-Ḳâhirat* (la dompteuse) à l'usage d'abord exclusif de leurs divers corps de troupes [1]. Enfin la dernière cité porta le nom plus significatif encore de *Al-Ḳala'at* (la forteresse) [2]. « La position du Caire sur la rive droite du fleuve suffit pour démontrer que l'Égypte est un pays conquis [3]. »

Les trois premières villes ne paraissent pas avoir eu d'enceintes. Le Caire en eut trois successives dont la dernière est due à Ṣalâḥ ad-Dîn.

De l'enceinte primitive même il y a peu de choses à dire, car, déjà du temps de Nassiri Khosrau, qui visita l'Égypte en 439, c'est-à-dire quatre-vingts ans après la fondation du Caire, il n'en reste plus traces [4]. J'en donnerai seulement

1. Les premiers quartiers du Caire حارة, comme nous le montre Maḳrîzî (II, pp. 2 sq.), portaient le nom des troupes auxquelles ils étaient affectés. Le reste était occupé par les palais des Fâṭimides et leurs nombreuses dépendances. Cf. P. R., 1re partie.

2. La Citadelle, avec ses vastes dépendances, formait une véritable ville. Soyoûṭy rapporte cette phrase caractéristique d'un auteur arabe : « La capitale de l'Égypte comprend trois villes considérables : Fosṭâṭ, bâtie par 'Amroû ibn al-'Âṣî appelée communément Miṣr al-'Atîḳât ; le Caire bâti par le ḳâïd Djauhar pour son maître le khalife Al-Mou'îzz et la Citadelle (la forteresse de la montagne) bâtie par Ḳarâḳoûch pour Al-Malik An-Nâṣir Ṣalâḥ ad-Dîn Aboû 'l-Moudhaffar Yoûsouf ibn Ayyoûb. » قال وحاضرة مصر تشتمل على ثلاث مدن عظام الفسطاط وهى بناه عمرو بن العاصى وهى المسماة عند العامة بمصر العتيقة والقاهرة بناها جوهر القائد لمولاه الخليفة المعز وقلعة الجبل بناها قراقوش للملك الناصر صلاح الدين ابى المظفر يوسف بن ايوب [حسن المحاضرة. 235, éd. de Boulâḳ, II] Cf. ce vers de Alonso de Ercilla (*Araucana*, XXVIII), cité par M. Mehren (*Bull. de l'Acad. des sc. de Saint-Pétersbourg*, 1872, p. 529) :

Mira al Cayro que incluye tres ciudades.

Il s'agit du Caire, de Fosṭaṭ et de la Citadelle, non d'Al-Ḳaṭâi comme le veut M. Mehren. A l'époque du poème (milieu du xvie siècle) le nom et le souvenir d'Al-Ḳaṭâi étaient depuis longtemps perdus.

3. Élisée Reclus, *pass. cité*.

4. *Sefer-Nameh*, tr. Schefer, p. 131 ; cf. V. B., p. 39. — Je parlerai plus loin des contradictions évidentes que contient le texte de Maḳrîzî.

le tracé, d'après les divers passages de Maḳrîzî et les quelques noms qui ont survécu jusqu'à notre époque.

Elle formait une sorte de carré orienté assez exactement aux quatre points cardinaux. Le côté sud était tourné vers Fosṭâṭ, le côté est vers la montagne du Mouḳaṭṭam (extrémité des monts Arabiques), le côté ouest longeait en partie le Khalîdj (canal), qui lui-même suivait de très près le Nil [1].

De Fosṭâṭ on pouvait entrer au Caire, soit par la double porte de Zoueïlat, soit par la porte d'Al-Faradj. La première était percée juste au milieu de l'enceinte sud; la seconde devait former l'angle de l'enceinte sud et de l'enceinte ouest. Pour l'emplacement de la première, Maḳrîzî nous donne des détails tellement précis, qu'il est fort aisé de le déterminer [2]. Sur l'emplacement de la seconde il est plus malaisé d'être affirmatif. Nous nous fonderons sur les passages suivants de Maḳrîzî :

« ... Le rab' du sultan hors de la porte de Zoueïlat, entre la porte de Zoueïlat et celle d'Al-Faradj. Cette région (خط) est connue aujourd'hui sous ce nom : on l'appelle خط تحت الربع [3]. » *Taḥt ar-rab'* existe encore (*Plan de 1798*, VIII, 350).

« Au milieu de djoumâda II de l'année 818 on commença de détruire le mur en pierre entre la grande porte de Zoueïlat et celle d'Al-Faradj [4]. »

« Et il y avait dans le côté ouest du Caire, c'est-à-dire le côté qui regarde le Grand Canal deux portes : l'une, porte de Sa'âdat, l'autre, porte d'Al-Faradj [5]. »

D'autres passages placent encore cette porte dans la partie ouest (I, 364, l. 11; I, 380, l. 23; II, 24, l. 3).

D'autre part, Maḳrîzî nous dit que cette même porte de Sa'âdat prenait son nom d'un général du khalife fâṭimide qui y était entré, venant de Ghizeh. Ce général avait dû passer par Fosṭâṭ, et la porte de Sa'âdat, à plus forte raison celle

1. Depuis, le Nil s'est de beaucoup déplacé vers l'ouest. Cf. pour les détails que je suis obligé de passer : P. R., 1re partie, 412-428.

2. Elle était proche de la mosquée de Sem, qui subsiste encore; cf. P. R. et V. B.

3. فيقال خط تحت الربع ربع السلطان خارج باب زويلة فيما بين باب زويلة وباب الفرج ويعرف ذلك الخط اليوم به (II, 379, l. 32)

4. وفى نصف جمادى الاخرة سنة ثمان عشرة وثمانمائة ابتدئ بهدم السور الحجر فيما بين باب زويلة الكبير وباب الفرج (I, 379, l. 32.)

5. وكان فى الجهة الغربية من القاهرة وهى المطلة على الخليج الكبير بابان احدهما باب سعادة والاخر باب الفرج (I, 362, l. 8.)

d'Al-Faradj, devait être en communication avec Fosṭâṭ, par conséquent, au moins à l'angle des murs ouest et sud.

Ajoutons que le *Plan de 1798* mentionne du côté de *Taḥt ar-rab'* et non loin du Khalîdj une rue du Cheikh-Faradj (*Sikket el-Cheykh Farag*, VIII, 392), ce qui pourrait, fort bien, être un écho du nom de cette porte. Cette rue vient se joindre à une rue qui porte encore le nom de Sa'âdat, ce qui confirme cette hypothèse.

La porte de Sa'âdat, comme nous l'avons vu, devait être fort rapprochée de la porte d'Al-Faradj. C'étaient primitivement les deux seules portes à l'ouest, car des deux autres que mentionne Maḳrîzî, l'une la porte d'Al-Khoûkhat (la poterne) est, à son avis, postérieure à Djauhar[1], l'autre a été construite plus tard par Djauhar dans des circonstances particulières[2].

De même l'enceinte Nord n'avait que deux portes Bâb an-Naṣr et Bâb al-Foutoûḥ, et l'enceinte Est également : Bâb ab-Barḳîat et Bâb al-Maḥroûḳ. De sorte que le plan primitif ne donnait à chaque côté que deux portes, très voisines l'une de l'autre au nord et à l'ouest, presque confondues en une seule au sud, un peu plus distantes, semble-t-il, à l'est.

Voici comment nous essayerons de reconstituer le tracé de l'enceinte de Djauhar. Prenant pour point de départ l'emplacement bien déterminé de l'ancienne porte de Zoueïlat, nous tracerons une ligne de l'est à l'ouest légèrement oblique au Khalîdj en suivant la rue du Cheikh-Faradj que nous donne le *Plan de 1798*. Nous aboutissons ainsi à la jonction de la rue actuelle de Sa'âdat, là où commence actuellement la grande place de *Bâb al-Kharḳ* (corruption de Bâb al-Khalḳ). Puis nous suivrons la rue de Sa'âdat qui nous mènera directement au quartier appelé *Beïn as-Soûreïn* (entre les deux murs); de ce côté seulement, là où était le quartier de Zoueïlat[3], l'enceinte primitive longeait exactement le Khalîdj. Elle s'étendait jusqu'au pont que jeta Djauhar sur le Khalîdj pour communiquer avec le port d'Al-Maḳs.

1. I, 362, l. 9. وباب ثالث يعرف بباب الخوخة اظنه حدث بعد جوهر. — Cette porte était peu éloignée du pont actuel de Mousky (II, 147, l. 23); on y arrivait par le petit marché du Ṣâḥib (II, 45, l. 9). Ce petit marché correspond à la rue actuelle du Soulṭân Ṣâḥib qui est la rue de Leboudieh du *Plan de 1798* (V, 113 et 126). La porte devait se trouver à l'intersection de la rue de Sa'âdat qui représente bien le tracé primitif de l'enceinte.

2. I, 380, l. 38.

3. Il faut absolument, malgré les apparences, reporter le quartier de Zoueïlat, du voisinage de la porte du même nom (où le place M. Ravaisse), jusque sur le Khalîdj. Le *Plan de 1798* l'atteste (V, 256) ; Maḳrîzî dit égale-

Dans l'espace compris entre le Khalîdj et la première partie de l'enceinte se trouvaient divers bâtiments ou lieux de plaisance, comme la Maison d'or دار الذهب, la Perle اللؤلؤة, etc.[1].

Sur l'emplacement du pont de Djauhar Mâkrîzî est assez précis. Je suis porté à croire qu'il était placé à l'angle des enceintes ouest et nord. Voici les divers passages de Makrîzî à ce sujet :

« On trouve l'ancienne porte d'Al-Foutoûḥ et auprès un chemin par lequel on va au quartier de Bahâ ad-Dîn et à la porte du Pont[2]. » Ce quartier étant compris, d'après Makrîzî (II, p. 2), entre l'ancienne et la nouvelle porte d'Al-Foutoûḥ, il faut que ce chemin شارع reste en dehors de l'ancienne enceinte nord de Djauhar, et que la porte du Pont soit à l'extrémité de cette enceinte.

« Le quartier d'*Albiâzirat* était hors de la porte du Pont sur le bord est du canal entre la *ruelle d'al-Kaḥl* et la porte du Pont[3]. » Makrîzî nous dit en d'autres endroits (I, 364, l. 18; I, 487, l. 4; II, 36, l. 14) que *la ruelle d'al-Kaḥl* était située en dehors de la porte d'Al-Foutoûḥ. Ce quartier longeait donc l'enceinte nord.

« Le khaṭṭ de la porte du Pont était connu dans les anciens cadastres (كتب الاملاك) sous le nom de [quartier] d'*Al-Mouratâḥiyat* »[4]; — « était connu sous le nom de quartier d'Al-Mouratâḥiat et de quartier d'Al-Faraḥiat[5]. » Ce dernier quartier d'après Makrîzî (II, 36, l. 1) est le même que le petit marché de Amîr al-Djouyoûch. « Ce petit marché d'Amîr al-Djouyoûch mène à la porte du Pont[6]. »

ment : « dans le voisinage du jardin de Kâfoûr est le quartier de Zoueïlat qui touche au Grand Canal par sa partie ouest » : وبجوار البستان الكافورى حارة زويلة وهى تتصل بالخليج الكبير من غربيها (I, 363, l. 20).

Ce quartier était limité au nord et au sud par le *Khoronfich* الخرنفش et *la rue des Esclavons* درب الصقالبة, qui existent encore : voir *Plan de 1798* (V, 161 et V, 143); cf. Makrizi, *passim*, et P. R.

1. I, 470, l. 10 et II, 63, l. 36.

2. وبجد باب الفتوح القديم... وبجواره شارع يتوصل منه الى حارة بها الدين وباب القنطرة (I, 376, l. 7).

3. حارة البيازرة خارج باب القنطرة على شاطى الخليج من شرقيه فيما بين زقاق الكحل وباب القنطرة (II, 20, l. 28 et 136, l. 18).

4. خط باب القنطرة يعرف فى كتب الاملاك القديمة بالمرتاحية (II, 14, l. 21).

5. يعرف قديما بحارة المرتاحية وحارة الفرحية (II, 24, l. 1).

6. سوق يعرف اليوم بسويقة امير الجيوش... يسلك فيه الى باب القنطرة (I, 385, l. 34).

Aboû 'l-Maḥâsin[1] nous apprend que le nom d'*Amir al-Djouyoûch* s'est altéré en *Margoûch*. Il faut donc conclure avec 'Aly Pâcha Moubârak[2] que ce petit marché est la rue actuelle de Margoûch (cf. *Plan de 1798*, V, 78 et 85). Le pont de Djauhar est donc le pont actuel de Qınt arat el-Gedyd (*Plan de 1798*, V, 260).

Il reste encore aujourd'hui le nom de Bâb al-Ḳoûs (*Plan de 1798*, V, 284). qui est donné par Maḳrîzî au quartier d'*Ar-Rammâḥin* (*des fabricants de lances*), lequel était à l'entrée de la porte du Pont[3]. Le *Plan de 1798* mentionne Darb al-Ferrâkhah et A'tfet al-Ferrâkhah (V, 204 et 206), — ce qui me porte à voir dans ce nom l'altération du nom de الفرحية donné par Maḳrîzî à cette région, comme nous l'avons vu plus haut. L'enceinte primitive au nord suivait donc ' *Atfet al-Ferrâkhah* et *Darb al-Ferrâkhah* (du *Plan de 1798*) pour aboutir à l'ancienne porte d'Al-Foutoûḥ dont l'emplacement est déterminé par le voisinage de la mosquée subsistant encore d'Al-Ḥâkim.

L'ancienne porte d'An-Naṣr était, au dire de Maḳrîzî, à l'angle occidental de la madrasat Al-Ḳâṣidîat, qui porte le nom de Cheikh Ḳaṣed dans le *Plan de 1798* (V, 58); l'enceinte longeait le quartier *Al-'Oûṭoûfiyat* حارة العطوفية[4] dont le nom subsiste dans le *Plan de 1798* (*Hârt el A'touf*, VII, 133).

A quel point précis commençait l'enceinte est; c'est ce qu'il nous est bien difficile de déterminer; nous n'avons guère de points de repère, et Maḳrîzî est très vague sur toute cette région. Il me paraît vraisemblable que dès l'angle de l'enceinte commençait le quartier Al-Barḳîat, qui s'étendait jusqu'à la mosquée Al-Azhar, et qui comprenait la porte de Barḳiat. En effet nous lisons chez notre auteur : « le khaṭṭ Al-Manâkh est entre Al-Barḳiat et Al-'Ouṭoûfiat »[5], ce qui

1. Éd. Juynboll, II, p. 420; cf. P. R., 2e partie, 39, note.

2. الخطط الجديدة. Le Caire, II, pp. 22-23.

3. خط باب القنطرة هذا الخط كان يعرف قديما بحارة المرتاحية وحارة الفرحية والرماحين وكان ما بين الرماحين الذى يعرف اليوم بباب القوس داخل باب القنطرة وبين الخليج فضاء (II, 24, l. 1).

4. باب النصر القديم وادركت فيه قطعة كانت تجاه ركن المدرسة القاصدية الغربي... وعلى يسارته بابي الجامع الحاكى وتجاه احدهما الشارع المسلوك فيه الى حارة العبدانية وحارة العطوفية (I, 377, l. 6), « ... l'ancienne porte an-Naṣr; j'en ai encore vu un fragment qui se trouvait en face du coin occidental de la madrasat Al-Ḳâṣidîat... et à gauche les deux portes de la mosquée d'Al-Ḥâkim et en face d'une d'elles le chemin qui conduit au quartier Al-'Abdânîyat et au quartier Al-'Ouṭoûfîyat. »

5. خط المناخ فيما بين البرقية والعطوفية (II, 35, l. 39).

rapproche le quartier en question de l'enceinte nord; ailleurs, la porte de Barḳîat est indiquée comme peu éloignée du Magasin des Étendards خزانة البنود, laquelle était à l'angle nord-est du grand Palais [1]. Enfin d'un itinéraire très précis, il résulte que ce quartier est proche de la mosquée Al-Azhar.

Comme points de repère, nous devons noter deux passages relatifs aux *kôms* (collines de décombres) dits de Barḳîat. Il existe encore aujourd'hui une série de buttes formées par les décombres accumulés tout le long de l'enceinte est : ils datent du temps du khalife Al-Ḥâkim (387-411). « Pour la banlieue est du Caire, elle est entre le mur et la montagne. C'était un espace vide; puis Al-Ḥâkim biamr Allah ordonna de jeter derrière le mur les terres du Caire, pour empêcher les eaux (venues de la montagne) de pénétrer dans le Caire; de là se formèrent les *kôms* appelés kôms de Barḳîat [2]. »

Cette pratique s'est continuée longtemps, à en juger par l'âge des couches successives de débris que j'ai constatées moi-même. J'ai trouvé, dans une coupe assez profonde qui a été pratiquée dans les décombres, des fragments de poterie remontant au xve siècle (vers l'époque du 25e sultan Mamloûk : Barḳoûḳ). C'est précisément à cette époque que Djahârkas, grand écuyer de Barḳoûḳ, fit jeter les ossements trouvés par les ouvriers occupés à contruire le *Khân al-Khalili* [3]. L'existence de ces *kôms* a dû empêcher la ville de s'agrandir de ce côté. L'espace resta longtemps vide, et quand on commença d'y élever les nombreux

1. جامع التوبة بجوار باب البرقية... كان موضعه مساكن اهل الفساد... فلما انشا الامير الوزير علا الدين مغلطاى الجمالى خانقاهه المعروفة بالجمالية قريبا من خزانة البنود كره مجاور هذه الاماكن لداره وخانقاهه (II, 314, l. 37) : — « La mosquée d'At-Toûbat *dans le voisinage de la porte de Barḳîat*... sur cet emplacement habitaient des débauchés... quand l'émir le vizir 'Alâ ad-Dîn Maghlaṭâi Al-Djamâli éleva son couvent appelé al-Djamâlîat proche du Magasin des Étendards (cf. P. R.), il lui répugna d'avoir un tel voisinage pour sa maison et son couvent. » — Le nom d'Al-Djamâlîat est fréquent dans cette région; mais si éloigné des murs que je pense qu'il faut lire non pas « la porte de Barḳîat », mais « la porte » c'est-à-dire « l'entrée [du quartier] de Barḳîat ». On trouve fréquemment dans Maḳrîzi une pareille façon de s'exprimer, par exemple : II, 409, l. 18 باب اليانسية « la porte [du quartier] d'Al-Yânisîat ».

2. واما جهة القاهرة الشرقية وهى ما بين السور والجبل فانه كان فضاء ثم امر الحاكم بامر الله ان تلقى اتربة القاهرة من ورا السور لتمنع السيول ان تدخل الى القاهرة فصار منها كيمان التى تعرف بكيمان البرقية (I, 364, l. 22).

3. I, 407, l. 25. Cf. P. R., 2e partie, p. 92. — Je dois à l'obligeance de M. Hénon communication d'une monnaie de cuivre trouvée dans ces décombres et portant le nom d'Al-Malik al-Manṣoûr Ṣalâḥ ad-Dîn ibn al-Malik al-Moudhaffar Ḥâdji ibn al-Malik an-Nâṣir et la date de 764 (c'est le 21e sultan Mamloûk).

tombeaux, qui ont fini par former une véritable ville, ce fut bien au delà du Caire même, en dehors des décombres. Il est donc certain que la ligne actuelle des décombres marque à peu de chose près la limite Est de la ville.

Maķrîzî nous dit que les portes furent déplacées[1]; mais il prétend aussi avoir vu un reste du mur de Djauhar, et il ajoute : « c'était à peu de distance du mur en pierre actuel, à environ 50 coudées[2]. » Maķrîzî ne spécifiant pas les coudées, je suppose qu'il s'agit de la coudée ordinaire de 0m,656. La distance était donc d'environ 33 mètres. Mais il est impossible d'admettre que Maķrîzî ait pu voir la moindre parcelle du mur de Djauhar. Nassiri Khosrau affirme que « la ville n'est point enfermée dans une enceinte fortifiée »[3]. Maķrîzî dit (II, 2, l. 4) que le mur de Djauhar fut fait *en terre crue* الطوب النى et plus loin, dans le passage qui nous occupe, *en briques cuites* لبن. La première opinion me paraît seule conciliable avec le témoignage du voyageur persan : c'est celle-là que j'adopterai. Le mur de Badr al-Djamâlî étant fait en briques cuites (comme nous le verrons), il est hors de doute, à mes yeux, que c'est un fragment de ce mur qu'a vu Maķrîzî. Toutefois, comme il est admissible que sur ce point le mur de Badr al-Djamâlî ait été élevé suivant le tracé de Djauhar, nous adopterons, à défaut d'indications plus précises, pour l'enceinte de Djauhar, une ligne distante d'environ 33 mètres de la ligne actuelle des remparts en pierre. Nous nous trouverons ainsi d'accord avec Maķrîzî, sous la seule réserve indiquée plus haut.

Les deux portes de Barķîat et Al-Maḥroûķ correspondent respectivement (en conservant l'éloignement de 33 mètres) à la porte moderne Al-Ghoraïb[4] (*Plan de 1798*, VII, 8) et à la porte de Derb el-Mahrouq (*Plan de 1798*, VIII, 46)[5].

L'angle sud-est devait être formé par le quartier Al-Bâṭilîyat, dont le nom subsiste encore aujourd'hui (*Plan de 1798*, VIII, 114, 116, 117)[6]. Ce quartier s'étendait

1. I, 362, l. 7.

2. وكان بعيدا عن السور الحجر الموجود الآن وبينهما نحو الخمسين ذراعاً (I, 377, l. 34).

3. *Loc. cit.*, p. 131.

4. باب البرقية المعروف الآن بالغريب, Djabarti, III, 93.

5. Le nom d'Al-Maḥroûķ est récent. Autrefois cette porte s'appelait Bâb al-Ķarrâṭîn, *la porte des Marchands de trèfle*. Maķrîzî ne dit pas si ce dernier nom datait de l'époque des Fâṭimides (II, 383).

6. M. Ravaisse me paraît avoir placé inexactement ce quartier, hors des murs, et à l'est de la mosquée Al-Azhar. En effet, outre l'existence actuelle d'un quartier du même nom, très loin de l'emplacement que lui assigne

jusqu'aux environs de l'ancienne porte de Zoueïlat. Maḳrîzî dit, en effet : « Dès qu'on commence de marcher après être entré par la porte de Zoueïlat (la nouvelle), on trouve à gauche la ruelle étroite... d'où l'on va au quartier Al-Bâṭiliyat et à la poterne du quartier extérieur de Roûm. » Cette poterne est celle qui s'ouvrait sur le mur de Badr al-Djamâlî (voir plus loin) et le quartier d'Al-Bâṭiliyat devait commencer en face.

Nous voici revenus à la porte de Zoueïlat. J'espère avoir été assez clair pour permettre au lecteur de se reconnaître aisément dans le plan ci-contre.

Les détails un peu longs que j'ai dû donner me dispenseront, du moins, de m'étendre beaucoup sur la description de la seconde enceinte qui ne diffère de la première que sur un petit nombre de points, désormais faciles à déterminer.

En 480, Badr al-Djamâlî, vizir du khalife al-Moustanṣir billah[1], construisit une nouvelle porte de Zoueïlat (appelée la nouvelle الجديد ou la grande الكبير), qui subsiste aujourd'hui. Maḳrîzî ajoute : « il fit les murs de brique cuite et les portes de pierre », et par une contradiction singulière il parle d'un mur de pierre détruit en 818 entre la porte de Zoueïlat et celle d'Al-Faradj (nous avons vu ce passage plus haut, p. 526, n. 4). On peut se demander toutefois si Maḳrîzî a entendu parler de toute l'enceinte ou si la phrase ne s'applique qu'aux murs voisins de Bâb an-Naṣr et Bâb al-Foutoûḥ. Retenons en tout cas ce fait que de la porte de Zoueïlat à celle de Faradj il y avait un mur en pierre que Maḳrîzî a vu. Il en reste des traces dans la mosquée d'Al-Moûayyad.

L'enceinte ouest, à mon avis, dut être respectée. C'est à tort que MM. Ravaisse et Van Berchem ont cru devoir attribuer à Badr un nouveau mur. Maḳrîzî n'en parle pas. La région « entre les deux murs » بين السورين était appelée ainsi parce qu'il y avait *deux rangées de propriétés*, encloses probablement de murailles, de chaque côté de la route شارع qui prit ce nom[2].

M. Ravaisse, nous lisons dans Maḳrîzî que ce quartier était à l'*ouest* de la mosquée Al-Azhar, ainsi que le quartier de Roûm et de Daïlam (le premier ayant encore son nom et le second étant représenté par la rue des Turcs — autre nom donné à ce même quartier du temps même de Maḳrîzî). Ces trois quartiers devaient se grouper autour de la mosquée — et il en est ainsi aujourd'hui. Cf. *Kh.*, I, p. 363, l. 7 : وفى غربى الجامع الازهر حارة الديلم وحارة الروم البرانية وحارة الاتراك وحارة الباطلية

1. Cf. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, II (*Vie de Mostanser*) ; P. R., 1re partie ; V. B., etc.

2. خط بين السورين... وبه الآن صفان من الاملاك احدهما مشرف على الخليج والاخر مشرف على الشارع المسلوك فيه من باب القنطرة الى باب سعادة ويقال لهذا الشارع بين السورين « Le khaṭṭ entre les deux murs ... là sont aujourd'hui

L'enceinte nord ne subit qu'une modification : le recul des deux portes pour faire rentrer la mosquée d'Al-Ḥâkim dans l'enceinte. Le tracé de Djauhar fut conservé depuis la porte du Pont, puisque, comme nous le verrons plus loin, c'est Ṣalâḥ ad-Dîn qui prolongea le mur depuis cette porte jusqu'à celle d'Ach-Cha'rîyat qui faisait partie de l'enceinte qu'il éleva.

L'enceinte est dut être également respectée. Maḳrîzî dit bien que les portes actuelles furent déplacées et que l'intervalle fut appelé *région entre les deux murs* en spécifiant bien, cette fois, que cette dénomination venait de l'existence de deux enceintes [1]. Mais il n'attribue à Badr al-Djamâlî que le déplacement des portes Zoueïlat, Al-Foutoûḥ et An-Naṣr. D'où je crois pouvoir conclure que le déplacement de l'enceinte à l'est est dû à Ṣalâḥ ad-Dîn (voir chap. III). Au sud le mur de Badr al-Djamâlî était distinct de celui de Djauhar, puisque Maḳrîzî nous parle d'une poterne donnant sur *la rue Rouge* الدرب الاحمر [2]. Cette rue existe toujours, et l'emplacement de cette poterne me paraît devoir être non loin du

deux rangées de propriétés l'une donnant sur le Khalidj, l'autre sur la route qui mène de la porte du Pont à celle de Sa'âdat, et on appelle cette route : entre les deux murs » (II, 24, l. 23). Nous savons déjà qu'entre ces deux portes et le Khalidj, il y avait un intervalle, où se trouvaient la Maison d'or, la Perle, etc. C'est cet intervalle qui est devenu la région « entre les deux murs ». La suite du passage de Maḳrîzî le démontre surabondamment.

1. وموضعهما دون مكانهما الآن ويقال لهذه الزيادة من هذه الجهة بين السورين (I, 362, l. 7). « Leur emplacement (il s'agit de Bâb al-Barḳiyat et de Bâb al-Maḥroûḳ) était en deçà de leur situation actuelle, et on a appelé cette extension de ce côté : entre les deux murs. »

2. خوخة ايدغمش هذه الخوخة فى حكم ابواب القاهرة يخرج منها الى ظاهر القاهرة عند غلق الابواب فى الليل واوقات الفتن اذا غلقت الابواب فينتهى الخارج منها الى الدرب الاحمر واليانسية ويسلك من هناك الى باب زويلة ويصار اليها من داخل القاهرة اما من سوق الرقيق او من حارة الروم من درب ارقطاى وهذه الخوخة بجوار حمام ايدغمش (II, 45, l. 12). « La poterne d'Aïdagmach — cette poterne était du ressort (?) des portes du Caire; on en sortait [pour aller] dans la banlieue quand les portes étaient fermées la nuit ou les jours d'émeutes où l'on fermait les portes. Celui qui en sortait aboutissait à la rue Rouge et au [quartier d']Al-Yânisiyat; on allait de là à Bâb Zoûeïlat, et on y pénétrait de l'intérieur du Caire, soit par *Soûḳ ar-Raḳiḳ*, soit par le quartier de Roûm, par la rue Arḳaṭâi. Cette poterne était près du bain d'Aïdagmach. » D'où probablement son nom. Le quartier d'Al-Yânisîyat existe encore (*Plan de 1798*, I, 53 : *al-Ounsiyeh*). On allait à la rue Arḳaṭâi par la ruelle étroite qui après la porte neuve de Zoueïlat menait au quartier d'Al-Baṭiliyat et à la poterne (voir plus haut, p. 532). (Cf. Maḳrîzî, II, 12, l. 7.) — Du même passage de Maḳrîzî il résulte que le Soûḳ ar-Raḳiḳ était le même que celui des Fabricants de robes (d'honneur) سوق الخلعيين. (Cf. II, 104, l. 17.) D'après ce dernier passage, il faudrait lire non الرَقيق, mais الزُقَيْق *la petite ruelle*, le premier nom devant être réservé à un autre situé dans le quartier Al-Djoûdarîyat (Maḳrîzî, II, 5, l. 12).

point d'intersection de cette rue et du quartier de Roûm (cf. *Plan de 1798*, VIII, 213 et 247). Ce quartier de Roûm actuel est évidemment le quartier extérieur de Roûm qui avait, comme nous l'avons vu, une poterne (voir plus haut, p. 532); d'ailleurs il résulte d'un autre passage de Maḳrîzî (II, 104, l. 21) que cette poterne est la même que celle d'Aîdagmach.

Telles étaient les fortifications du Caire à l'époque de Ṣalâḥ ad-Dîn. Je me suis efforcé de tirer de Maḳrîzî tous les éclaircissements possibles. Malheureusement en présence de nombreuses lacunes, et, ce qui est plus grave, de contradictions flagrantes, j'ai dû me contenter d'hypothèses plus ou moins vraisemblables, et me résigner à n'être pas toujours aussi affirmatif que je l'aurais désiré.

CHAPITRE III

LES FORTIFICATIONS DE ṢALÂḤ AD-DÎN

« Ibn Abi Ṭaî dit : En cette année (566) le sultan, c'est-à-dire Ṣalâḥ ad-Dîn, commença la reconstruction du mur du Caire ; car la plus grande partie en avait été détruite et il était devenu une voie ouverte n'arrêtant ni entrées ni sorties. Il y préposa Ḳarâḳoûch l'eunuque [1]. » Ainsi en 566, dans la pensée de Ṣalâḥ ad-Dîn, il ne s'agissait que de relever le mur qui était en fort mauvais état. Le terme arabe عمارة a, en effet, bien plus souvent le sens de « restauration » et de « reconstruction ». Il est vrai, comme l'a fait déjà remarquer M. Clermont-Ganneau, que les Arabes font rarement la distinction, et nous aurons l'occasion d'en donner des preuves. Mais les termes du texte cité paraîtront plus clairs, si nous les opposons à un nouveau texte d'un grand intérêt. Cette fois, en effet, c'est le secrétaire de Ṣalâḥ ad-Dîn, le célèbre 'Imâd ad-Dîn, qui, documents officiels sous les yeux, va nous révéler le plan de son maître.

« Lorsque le sultan se fut rendu maître de l'Égypte, il vit que Miṣr (Fosṭâṭ) et le Caire avaient chacune un mur qui ne les protégeait pas et il dit : Je ferai d'elles deux un tout unique par un mur, et elles n'auront besoin que d'une armée unique pour les défendre ; et je crois bon de les entourer d'un seul mur du rivage [du Nil] à l'autre rivage. Il ordonna que l'on construisît une Citadelle au centre, là où était la mosquée de Sa'd ad-Daulat sur le mont Mouḳaṭṭam. Il commença hors du Caire par un *bourdj* dans Al-Maḳsim et le continua jusqu'au-dessus de Miṣr avec des *bourdjs*, la reliant par le *bourdj* le plus considérable. »

1. وقال ابن ابي طى فى هذه السنة شرع السلطان يعنى صلاح الدين فى عمارة سور القاهرة لانه كان قد تهدم اكثره وسار طريق لا يرد داخلا ولا خارجا وولاه لقراقوش الخادم (Aboû Châmat, I, 192, l. 15).

Remarquons en passant que le terme de برج *bourdj* s'applique à des travaux isolés en tant que fortifications et désigne aussi bien un fort, une citadelle et une tour comprise dans une enceinte séparée. Je reviendrai là-dessus.

« J'ai trouvé à l'époque du sultan une maison élevée par les chargés d'affaires نائب, et dans laquelle s'ordonnaient les comptes[1], et son étendue, c'est-à-dire le tour des deux villes, y compris les rives du Nil et la citadelle de la Montagne, s'élève à 29,302 coudées; savoir : entre la citadelle (قلعة) d'Al-Maḳsim sur le rivage du Nil et le *bourdj* sur le *Kôm* rouge sur la rive de Miṣr, 10,500 coudées; de la citadelle d'Al-Maḳsim jusqu'à l'enceinte de la Citadelle de la montagne au point de la mosquée de Sa'd ad-Daulat, 8,392 coudées; du côté de l'enceinte de la Citadelle à l'endroit de la mosquée de Sa'd ad-Daulat jusqu'au *bourdj* du *kôm* rouge, 7,200 coudées; le tour de la Citadelle [pris] en face de la mosquée de Sa'd ad-Daulat, 3,210 coudées; telle est la longueur de sa circonférence (*litt.*: son arc قوسه) avec ses bastions et ses *bourdjs* du Nil au Nil, rigoureusement et mathématiquement, en coudées hâchimites[2]. » Le mot بدن pluriel ابدان, équivalent du mot بدنة pluriel بدنات que nous retrouverons plus tard, est fort bien expliqué par M. Van Berchem[3]; ce sont des ouvrages faisant saillie,

1. Je suppose que l'écrivain veut parler du trésor public; litt. : la maison du trésor بيت المال.

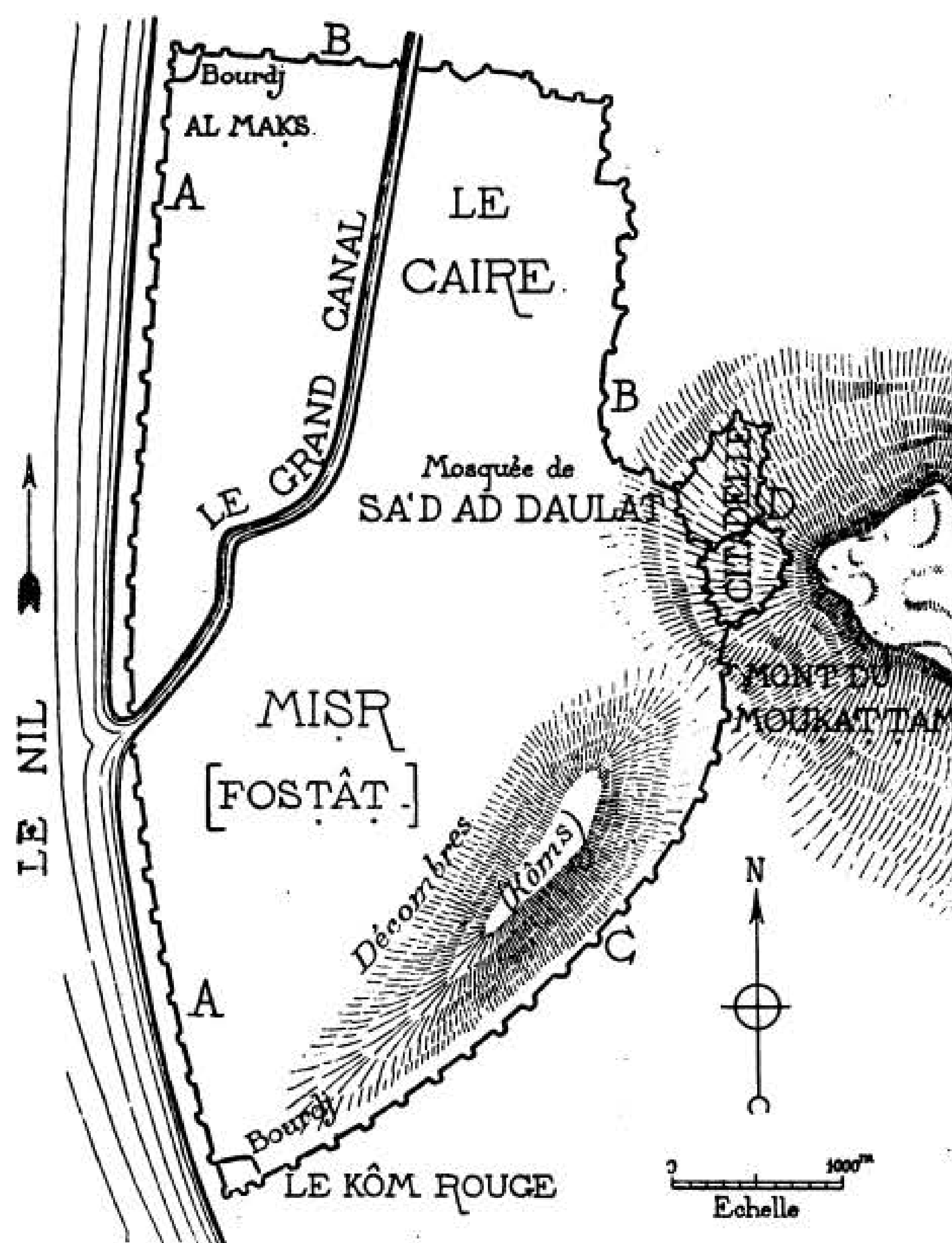
2. Ce texte est reproduit par Aboû Châmat, *Kitâb ar-rauḍateïn*, I, 268, l. 17 et Maḳrizî qui n'en indique pas l'origine, I, 380, l. 4. Je donne les variantes intéressantes de ce dernier entre crochets.

قال وكان السلطان لما يملك مصر رأى ان مصر والقاهرة لكل واحدة منهما سور لا يمنعهما فقال إنّ افردتُ كل واحدة بسورٍ احتاجت الى جند مفردٍ يحميها وانى ارى ان أدير عليهما سورًا واحدًا من الشاطئ الى الشاطئ وامر ببناء قلعة فى الوسط عند مسجد سعد الدولة على جبل المقطم فابتدا من ظاهر القاهرة ببرج فى المقسم وانتهى به الى اعلى مصر ببروج وصلها بالبرج الاعظم . ووجدت فى عهد السلطان بيتًا رفعه النواب وتكمل فيه الحساب ومبلغه وهو دائر البلدين مصر والقاهرة بما فيه من ساحل البحر والقلعة بالجبل تسعة وعشرون الفا وثلثمائة وذراعانِ [بذراع العمل وهو الذراع الهاشمى] من ذلك ما بين قلعة المقسم [المقس] على شاطئ النيل والبرج بالكوم الاحمر بساحل مصر عشرة آلاف وخمسمائة ذراع ومن القلعة بالمقسم [قلعة المقس] الى حائط القلعة بالجبل بمسجد سعد الدولة ثمانية آلاف وثلثمائة واثنان وتسعون ذراعًا ومن جانب حائط القلعة من جهة مسجد سعد الدولة الى البرج بالكوم الاحمر سبعة آلاف ومائتا ذراع ودائر القلعة [من ورا القلعة] بجبل [بحيال leçon préférable] مسجد سعد الدولة ثلاث آلاف ومائتان وعشر اذرع وذلك طول قوسه فى ابدانه [ce mot manque dans Maḳrizî] وابراجه من النيل الى النيل [là s'arrête Maḳrizî] على التحقيق والتعديل وذلك بالذراع القاسمى [Il faut lire : الهاشمى]. — Sur la variante المقس pour المقسم voir plus loin.

Comparez le même texte attribué à Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir par Aboû 'l-Maḥâsin, éd. Juynboll, II, 415.

3. V. B., page 25, note 2.

mais non complètement isolés comme les *bourdjs* qui sont, je le répète, des tours complètes.



AA	= 6888^{m}000 = 10500	coudées hâchimites		
BB	= 5505^{m}152 = 8392	"	"	
C	= 4723^{m}200 = 7200	"	"	
D	= 2103^{m}760 = 3210	"	"	
Total	= 19220^{m}112 = 29302	"	"	

La coudée hâchimite ou coudée vulgaire ذراع العمل vaut, nous l'avons vu, $0^{m},656$. Nous obtenons donc le résultat suivant que le lecteur appréciera mieux sur le présent croquis.

S'il fallait s'en rapporter à Maḳrîzî, ce plan fut conçu en 566, puisqu'il insère le même texte à quelques variantes près, après avoir dit que Ṣalâḥ ad-Dîn commença le mur en cette année (I, 379, l. 35). Mais Aboû Châmat qui a donné la citation de Ibn Abî Ṭaï dans le chapitre de l'année 566, donne celle d''Imâd ad-Dîn dans le chapitre de l'année 572 (p. 261 à 271). Il n'est pas douteux que Maḳrîzî n'ait fait la confusion qu'Aboû Châmat, ayant pris soin de citer ses auteurs, nous permet d'éviter; et je crois pouvoir conclure que Ṣalâḥ ad-Dîn n'avait d'abord que la pensée de restaurer les murs existants, et que son plan s'est modifié en 572 après son expédition en Syrie. La restauration des murs était une entreprise relativement aisée, dont la conception s'accorde bien avec la position de simple vizir qu'avait Ṣalâḥ ad-Dîn en 566. Mais la colossale entreprise dont nous avons fait l'esquisse ne pouvait être conçue que par un homme définitivement tout-puissant, comme l'était, en 572, le nouveau sultan de Damas, l'allié du redoutable chef des Assassins. C'était une œuvre de longue haleine; et cela est si vrai que son auteur n'en vit jamais la fin, et qu'elle devait rester toujours inachevée. La logique des choses et les textes des écrivains contemporains étant d'accord, nous passerons donc condamnation sur ce texte de Maḳrîzî, où nous avons déjà eu l'occasion de relever des contradictions flagrantes, et des négligences qui infirment singulièrement son autorité.

Ceci posé, je vais tâcher de reconstituer, dans la mesure du possible, le tracé du mur d'enceinte.

Nous prendrons, comme point de départ, le bourdj ou citadelle d'Al-Maḳs. Al-Maḳs était l'ancien port du Caire[1]. Maḳrîzî nous donne quelques détails que je résume très rapidement. C'était primitivement un village appelé Oumm-Douneïn. D'après Al-Ḳouḍâî ce mot était une corruption d'*al-Maks* المكس *droit de douane*[2]. D'après Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir on prononçait de son temps Al-Maḳsim (ou Al-Maḳsam ?).' Imâd ad-Dîn emploie ce dernier mot comme nous l'avons vu. Serait-ce la vraie prononciation ? et faudrait-il y voir le souvenir de quelque gouverneur romain du nom de Maxime ?

1. Maḳrîzî, II, p. 121 et *passim*. Cf. P. R., 1re partie, 416, note.

2. On retrouve actuellement ce mot, dans ce sens, appliqué à la douane d'Alexandrie.

Quoi qu'il en soit, ce lieu était situé à l'ouest du Khalîdj. Quand le Nil se retira, le nom s'appliqua à la région comprise entre le Nil et le Khalîdj en face de la porte du Pont. Al-Ḥâkim y construisit une Mosquée. M. Ravaisse dit qu'il n'en reste plus de traces. Mais sur le témoignage d'Ibn Iyâs et de Djabartî, il faut l'identifier avec la Mosquée[1] existant actuellement en face de la porte dite Al-Ḥâdîd et connue sous le nom de *Mosquée de Bâb al-Baḥr* (porte du Nil), puis de *Mosquée des enfants de 'Anân*[2]. En effet, cette Mosquée, comme nous le verrons, se trouvait dans le voisinage de la porte du Nil, il reste en face de la Mosquée des enfants de 'Anân, au coin du boulevard actuel Clot-bey et de la place de Bâb al-Ḥadîd des fragments de l'ancienne enceinte, telle que nous la retrouvons dans le *Plan de 1798*. Ces fragments représentent, à n'en pas douter, l'extrémité des fortifications.

La Mosquée d'Al-Maḳs fut détruite par Ḳarâḳoûch pour y construire le bourdj, qui porta même son nom : citadelle de Ḳarâḳoûch قلعة قراقوش[3]. Mais, plus tard, elle fut reconstruite. Ce qu'il en reste nous suffit donc à déterminer l'emplacement du bourdj en question.

Il formait donc l'angle ouest de l'enceinte nord. Nous n'avons malheureusement aucun moyen d'en déterminer le caractère à moins qu'il ne faille considérer le *Bourdj Zefer* actuel (voir plus loin) comme son symétrique. Mais l'existence du *Bourdj Zefer* soulève bien des problèmes, et, tout en signalant la vraisemblance de l'hypothèse, je ne puis y insister.

La porte du Nil (*Bâb al-Baḥr*) commençait là où le *Plan de 1798* mentionne la *porte de Fer* (Bâb al-Ḥadîd, V, 354)[4]. Le nom de *Bâb al-Baḥr* s'est conservé

1. J'adopte le système de M. Van Berchem qui distingue la mosquée مسجد de la Mosquée جامع par une simple différence d'initiales.

2. I. Iyâs : وكان فى جامع المقسى (sic) ابن الشيخ محمد بن عنان مقيما به (Bibl. nat., ms. 595 *b*, f° 307 v°) ; et Djabarti, III, 29 : مسجد المقس... المعروف الان باولاد عنان على الخليج الناصرى بباب البحر. Cf. *Plan de 1798*, *Gâma' el-A'nânyeh* جامع العنانية (VI, 329).

3. Maḳrizi, II, 123, l. 28.

4. Elle devait être dans le voisinage immédiat de la citadelle d'Al-Maḳs, puisque Maḳrîzî dit que le mur fut prolongé jusqu'à cette porte, et aussi que le mur (ouest) devait partir de cette porte pour rejoindre le Kôm rouge من خارج باب البحر الى الكوم الاحمر (I, 347, l. 33), من باب البحر الى الكوم الاحمر (II, 283, l. 29). La citadelle était dans le voisinage de la Mosquée بجوار جامع المقس (II, 383, l. 33), la porte du Nil également.

dans les rues avoisinantes. De là le mur se continuait en ligne droite jusqu'au Khalîdj. J'en ai retrouvé dans une maison particulière des traces évidentes; d'ailleurs le *Plan de 1798* en conserve le tracé fort net.

En deçà du Khalîdj s'ouvrait la porte Ach-Cha'rîyat, du nom d'une troupe berbère appelée les Banî ach-Cha'rîyat. Il semble que le quartier appelé actuellement Ach-Charaouï (*Plan de 1798*, V, 264 sq.) en ait conservé le souvenir.

Sur le Khalîdj était jeté le pont dit de *Bâb ach-Cha'riyat*, appelé depuis, dit Maḳrîzî, pont d'Al-Kharroûbî[1]. Ce nom est resté (cf. *Plan de 1798*, VI, 145).

Nous avons vu, plus haut (p. 533), que la porte du Pont n'avait pas dû être déplacée par Badr al-Djamâlî. Or Maḳrîzî nous parle d'un mur qui fu l'œuvre de Ṣalâḥ ad-Dîn et qui rejoignait Bâb ach-Cha'rîyat. « Il augmenta le mur du Caire de la partie qui va de la porte du Pont à celle d'Ach-Cha'rîyat et de celle d'Ach-Cha'rîyat à celle du Nil[2]. » Si la porte du Pont avait été déplacée, et si de là jusqu'à *Bâb al-Foutoûḥ* l'enceinte de Badr al-Djamâlî eût été la même que celle de Ṣalâḥ ad-Dîn, j'imagine que Maḳrîzî ne se fût point exprimé ainsi, et se fût contenté de dire : « Depuis la porte du Pont jusqu'à celle du Nil. » Dans un autre passage il dit qu'on allait au pont d'Ach-Cha'riyat de Bâb al-Foutoûḥ. Si la porte du Pont avait été déplacée, elle eût été dans la direction, et Maḳrîzî eût plutôt dit qu'on allait à ce pont par cette porte. Cette porte devait donc être restée en deçà de l'enceinte de Ṣalâḥ ad-Dîn[3]. Il est vrai qu'on ne s'explique pas ce raccord, dans le plan général dont nous avons donné le croquis.

Il convient alors de se demander si ce raccord ne faisait pas partie de l'œuvre de restauration entreprise en 566. Je serais porté à croire que Ṣalâḥ ad-Dîn avait,

1. قنطرة باب الشعرية على الخليج الكبير وتعرف اليوم بقنطرة الخرّوبى (II, 147, l. 36).

2. فزاد فى سور القاهرة القطعة التى من باب القنطرة الى باب الشعرية ومن باب الشعرية الى باب البحر (I, 379, l 37).

3. Deux passages d'Ibn Iyâs me paraissent confirmer cette manière de voir :

ودخل من باب الشعرية وخرج من باب القنطرة وطلع من على سوق مرجوش وشق من القاهرة.......

« il entra par *la porte de Cha'rîat* sortit *par la porte du Pont*, alla à *Soûḳ Mardjoûch*, traversa le Caire. » Bibl. nat., 595 B, f° 230 v°.

دخل من باب البحر واستمر الى باب القنطرة فشق من سوق مرجوس ثم شق من القاهرة « il entra par la *porte du Nil*, passa par la *porte du Pont*, traversa *Soûḳ Mardjoûch*, puis le Caire. » Bibl. nat., 595 B, f° 314 v°.

Si la porte du Pont n'était pas intérieure à l'enceinte, ces deux itinéraires ne pourraient se comprendre. Ils sont, au contraire, très faciles à suivre sur le plan tel que je le rétablis.

à cette époque, recommencé l'œuvre de Djauhar et de Badr al-Djamâlî. Ceci nous permettrait même d'atténuer ou plutôt de déplacer la contradiction que nous avons relevée dans Maḳrîzî au sujet d'un mur en pierre qu'il semble attribuer à Badr al-Djamâlî, immédiatement après avoir affirmé que les portes seules étaient en pierres et les murs en briques (voir plus haut, p. 532). Ce mur devrait être attribué à Ṣalâḥ ad-Dîn, et, comme il est clair que, dans le plan de 572, le mur dans le voisinage de la porte de Zoueïlat était parfaitement inutile, s'il faut l'attribuer à Ṣalâḥ ad-Dîn, il faut que ce soit en 566.

Je ne puis me flatter que ces raisons soient bien convaincantes. En l'absence d'indications précises des historiens, nous sommes peu autorisés à nous servir de leurs contradictions pour faire prévaloir nos vues personnelles. Je me contenterai de remarquer que mon hypothèse concorderait parfaitement avec ce fait, que je crois avoir mis en parfaite évidence, à savoir qu'il y eut deux plans distincts, un en 566, qui ne visait qu'une restauration, l'autre, en 572, qui était une œuvre militaire tout à fait distincte, et, rappelant, comme nous aurons souvent l'occasion de le constater, le type des œuvres militaires de la Syrie.

Reprenons le tracé. Après le pont de Bâb ach-Chaʿrîyat le mur venait rejoindre l'ancien mur jusqu'à Bâb an-Naṣr. A partir de là jusqu'à la Citadelle, Maḳrîzî nous dit que *l'enceinte fut agrandie* (voir plus haut, p. 533) et que l'intervalle s'appela : *entre les deux murs* بين السورين.

Ici se pose un fort curieux problème.

L'enceinte orientale du Caire présente actuellement deux murs : l'un qui se détache à environ 400 mètres de *Bâb an-Naṣr*, et dont on suit le tracé sur le *Plan de 1798* jusqu'à la porte actuelle de Darb al-Maḥroûḳ, d'où il reparaît, en assez bon état de conservation avec ses murs, ses tours, etc., jusqu'à une très petite distance de *Bâb al-Wazîr*; l'autre qui prolonge encore de 400 mètres environ l'enceinte nord, puis court à angle droit parallèlement au premier mur. En partie disparu dans la ligne nord, il a encore parfaitement conservé l'angle constitué par une tour dite *Bourdj Zefer*[1]; toute la ligne Est est restée à peu

1. Je partage l'opinion de M. Corbett sur l'orthographe de ce mot : il est plus rationnel d'écrire برج الظفر *le bourdj de la Victoire*. Un des pavillons du palais des khalifes portait ce nom. Rapprochez les noms de

près intacte, mais, à son extrémité, disparaît sous les monticules de décombres hauts, sur ce point, de 15 à 20 mètres.

A l'inspection il n'y a pas de doutes sur l'identité de construction des deux murs [1]. J'ai relevé à quelque distance de Bâb an-Naṣr une pierre portant des hiéroglyphes, dans les tours du second mur oriental j'en ai trouvé trois autres. On sait que Ḳarâḳoûch détruisit les petites pyramides de Memphis pour en utiliser les matériaux à ses constructions [2]. Ces pierres en proviennent fort vraisemblablement.

Le second mur se prolongeait-il? Tant que les décombres seront là, il est impossible de se prononcer. S'il se prolongeait, allait-il jusqu'à la Citadelle? Mais alors comment s'expliquer deux enceintes absolument semblables, et le silence de nos auteurs sur une semblable anomalie? Le mur en question revenait-il se souder au premier de façon à former une enceinte avancée, une sorte de citadelle angulaire, comme celle d'Al-Maḳs et du *Kôm* rouge? Alors, comment s'expliquer le silence de nos auteurs sur ce troisième bourdj? Enfin, est-ce entre cette double enceinte, aujourd'hui déserte et parsemée de débris de toute sorte, qu'était la région appelée : *entre les deux murs*? Mais le passage que nous avons cité plus haut place cette région dans le voisinage du Magasin des Étendards et de la porte Al-Barḳiyat. De plus, il faudrait que les deux murs eussent été également construits par Ḳarâḳoûch. Or il résulte du texte de Maḳrîzî que des deux murs un seulement était en pierre, c'est-à-dire de Ḳarâḳoûch, l'autre en briques, dont il a vu un fragment.

Sur l'enceinte orientale, Maḳrîzî nous dit quelques mots qui paraissent bien s'appliquer au premier mur. « Il [Ḳarâḳoûch] augmenta le mur du Caire de la partie qui touche à *Bâb an-Naṣr* s'étendant jusqu'à la porte *Al-Barḳiyat*, jusqu'à la rue de *Baṭoûṭ* et jusqu'au dehors de *Bâb al-Wazîr* (*la porte du Vizir*), de façon à ce qu'il se joignît au mur de la Citadelle. Il fut interrompu à un endroit actuel-

Bâb an-Naṣr (porte du secours [divin], c'est-à-dire de la Victoire) et de la *Ḳoubbat an-Naṣr* (coupole de la Victoire) qui était dans le voisinage de ce *bourdj*. La *Ḳoubbat an-Naṣr* est devenue plus tard Ḳoubbet al-'Azab قبّة النصر المعروفة بقبّة العزب (Djabarti, III, 33; cf. *Plan de 1798*, VII, 147); c'est aujourd'hui *Ḳoubbeh*.

1. Voir les études architecturales de M. Herz à la fin de ce mémoire.

2. Silvestre de Sacy, *'Abd al-Laṭîf*, Maḳrîzî, etc.

lement proche de la montée الصوة qui est sous la Citadelle — à cause de sa mort — et jusqu'à maintenant les traces des murailles sont apparentes, pour qui les examine attentivement, entre l'extrémité du mur [et la Citadelle] dans la direction de la Citadelle [1]. »

J'ai déjà remarqué que cette façon de parler : *depuis... jusqu'à... et jusqu'à...* من... الى... والى... semble indiquer des changements de direction ; il résulterait de cette interprétation que le mur allait de *Bâb an-Naṣr* à Bâb al-Barḳîyat; là il changeait de direction pour aller à la rue de Baṭoûṭ ; de là, enfin, il changeait encore *au delà* خارج *de Bâb al-Wazîr.*

Supposons un moment que le Bourdj Zefer actuel fasse partie de l'enceinte décrite par Maḳrîzî. Depuis *Bâb an-Naṣr* jusqu'à *Bâb al-Barḳiyat* le mur formera les trois côtés d'un carré (le troisième complètement disparu aujourd'hui); de *Bâb al-Barḳiyat* le mur suivra une ligne à peu près droite du nord au sud jusqu'à *Bâb al-Wazîr* (il en est encore ainsi aujourd'hui); à partir de *Bâb al-Wazîr* changement de direction de l'ouest à l'est jusqu'à la Citadelle.

S'il n'existait pas, avant d'arriver au *Bourdj Zefer,* à l'enceinte Nord, un point d'attache évident avec débris de tour, et amorce d'un mur, si le *Plan de 1798* ne donnait pas un tracé très précis avec indication de tours entre ce point et *Bâb al-Barḳiyat* (appelée *Bâb al-Ghoraïb*), je n'hésiterais pas à appliquer l'expression de Maḳrîzî « la partie qui touche *Bâb an-Naṣr* jusqu'à *Bâb al-Barḳiyat* » au *Bourdj Zefer* actuel. Mais, je le répète, qu'est-ce alors que ce mur ?

Il me semble que la réponse est dans ce que j'ai déjà dit. Il y a eu deux plans, l'un de simple restauration, l'autre d'agrandissement. Au premier appartient le fragment de la porte du Pont à celle d'Ach-Cha'rîyat, le fragment que Maḳrîzî a vu détruire entre *Bâb Zoueïlat* et *Bâb al-Faradj,* et qu'il semble attribuer à Badr al-Djamâlî, enfin le fragment d'angle nord-est subsistant aujourd'hui. Dans le plan de 572, l'angle nord-est reporté plus loin

1. وزاد فى سور القاهرة قطعة مما يلى باب النصر متمدة الى باب البرقية والى درب بطوط والى خارج باب الوزير ليتصل بسور قلعة الجبل فانقطع من مكان يقرب الآن من الصوّة تحت القلعة لموته والى الآن آثار الجدر ظاهرة لمن تأمّلها فيما بين آخر السور الى جهة القلعة (I. 380, l. 1). Sur la montée الصوّة, voir plus loin, chapitre XIII.

formait comme un bastion qui, faisant face à la Citadelle, était d'une excellente défense.

Telle est l'hypothèse à laquelle je crois pouvoir m'arrêter.

Nous avons vu que l'enceinte primitive avait à l'est deux portes : Bâb al-Barḳîyat et Bâb al-Maḥroûḳ. Maḳrîzî mentionne encore Bâb al-Djadîd, qu'il faut peut-être lire al-Ḥadîd. Quoiqu'il ne nous donne aucun renseignement là-dessus, j'admets comme vraisemblable que cette porte date de Ṣalâḥ ad-Dîn. Enfin j'ai déjà mentionné Bâb al-Wazîr, ce qui porte à quatre le nombre des portes à l'est.

Voici comment je crois devoir établir l'emplacement de ces portes.

La porte actuelle de Ghoraïb est certainement celle de Barḳîyat. Son voisinage de la mosquée Al-Azhar, les passages où Maḳrîzî nous parle de tombeaux situés hors de cette porte خارج باب البرقية, enfin l'assertion de Djabartî, que je signale p. 531 (note 4) ne laissent guère de doutes.

La porte Al-Maḥroûḳ (la brûlée) s'appelait autrefois la porte des Marchands de trèfle. Elle changea de nom en 652 lors d'une révolte des mamloûks qui la brûlèrent[1]. Le nom de Derb al-Mahrouq que donne le *Plan de 1798*, et qui subsite aujourd'hui ne laisse pas de doutes non plus.

La *porte Nouvelle*, ou *porte de Fer* (?) nous paraît devoir être identifiée avec une porte existant encore aujourd'hui, mais complètement obstruée par les maisons.

La porte du Vizir, *Bâb al-Wazîr*, existe; mais la construction est certainement toute moderne, et postérieure au moins à l'époque de sultans Mamloûks, car elle a été percée dans un mur qui portait une longue inscription fort mutilée aujourd'hui, et incontestablement de l'époque mamloûke[2]. Cette inscription appartenait à un abreuvoir qui existe encore à droite (quand on sort du Caire par la porte). L'eau sort par la gueule d'une tête de lion taillée dans la pierre, de style assez bizarre.

Nous voici arrivés à la Citadelle. La laissant de côté pour y revenir plus par-

1. Maḳrîzî, II, 383; cf. QUATREMÈRE, *Histoire des Sultans Mamloûks*, I, 1re partie, 249.

2. J'ai pu y déchiffrer juste à l'angle de la porte الاميرى الكبيرى et reconnaître les traces d'une de ces longues listes de *nisbats* caractéristiques de cette époque.

ticulièrement, essayons de reconstituer le tracé depuis la Citadelle jusqu'au Nil vers Fosṭâṭ.

Maḳrîzî nous dit que la mort empêcha Ḳarâḳoûch de joindre à la Citadelle et le mur du Caire et celui de Fosṭâṭ [1]. Mais, ailleurs, par une nouvelle contradiction, il affirme que Ḳarâḳoûch « étendit le mur depuis la Citadelle jusqu'à Bâb al-Ḳanṭarat (porte du Pont) hors de Miṣr [2]. » Nous verrons plus loin que cette porte était sur le Nil au sud de Fosṭâṭ. — Le mur aurait donc été complet.

Le même auteur mentionne une fois le mur qui sépare Al-Ḳarâfat de la ville du Caire [3]. Des débris de ce mur existent encore, et de leur voisinage un quartier porte encore le nom de تحت السور *sous les murs* (*Plan de 1798*, II, 45). Ce mur devait, selon toute vraisemblance, se détacher de la Citadelle et séparer le cimetière d'Al-Ḳarâfat de la ville. Une porte, réparée au temps des Turcs, mais qui a encore deux écussons au nom de Ḳaït-bâï, le 41[e] sultan Mamloûk, est appelée encore aujourd'hui *Bâb al-Ḳarâfat* (*Plan de 1798*, II, 15). Maḳrîzî mentionne souvent cette porte, qu'il est très important de ne pas confondre avec la porte du même nom appartenant à la Citadelle (voir plus loin).

Le mur se continue du nord au sud et se rattache à un aqueduc, en grande partie encore intact, élevé par Mouḥammad ibn Ḳalâoûn vers 730 et refait par Ḳansoû al-Ghoury, le 46[e] sultan Mamloûk, vers 911. Dans ce mur sont percées des arches, ce qui semble bien établir que cette partie a été utilisée par Ghoury pour continuer son aqueduc qui devait amener l'eau, comme nous le verrons, dans les jardins de la Citadelle. Une de ces arches, immédiatement avant ce qui nous paraît être le point de raccord du mur et de l'aqueduc proprement dit, porte sur ses deux faces une inscription de Ḳaït-bâï. Celle de la face est étant assez bien conservée, je la transcris ici : bien que postérieure de beaucoup au temps de Ṣalâḥ ad-Dîn, elle nous apporte un document utile :

1. II, 380, l. 3. وكذلك لم يتهيأ له ان يصل سور قلعة الجبل سور مصر
2. I, 347, l. 36. ومد السور من قلعة الجبل الى باب القنطرة خارج مصر
3. I, 343, l. 7. Voir la note 2 de la page suivante.

A drcite et à gauche, écussons ainsi disposés :

ابو النصر قايتباى	*Aboû 'n-Naṣr Ḳâït-bâî*
عز اولانا السلطان الملك الاشرف	*Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Achraf.*
عز نصره	*[Que Dieu] glorifie sa victoire.*

Sur une bande, tracée en lettres très hautes :

امر بانشا هذا الباب المبارك (؟) مولانا ومالك رقابنا (؟) السلطان الملك الاشرف ابو النصر قايتباى عز نصره بتاريخ شهر ربيع الاخر (؟) سنة...... وثمانين وثمانمائة

A ordonné la construction de cette porte bénie (?) *notre maître et seigneur de nos cous* (?), *le sultan Al-Malik al-Achraf Aboû 'n-Naṣr Ḳâït-bâî [que Dieu] glorifie sa victoire, en date du mois de rabi' second* (?) *de l'année 88x.*

Ceci est donc une porte. Elle nous paraît correspondre à celle que Maḳrîzî appelle Bâb aṣ-Ṣafâ, dont il dit : « C'était proprement la porte de la ville de Miṣr quand elle était dans sa prospérité; de là sortaient les armées, là passaient les caravanes. Son emplacement est aujourd'hui voisin du Kôm al-Djâriḥ. Elle fut détruite au temps d'Al-Malik aḍh-Ḍhâhir Beïbars (4e sultan Mamloûk)[1]. »

Effectivement non loin de là se trouve un kôm formant une masse très distincte du reste des décombres entassés aujourd'hui entre les habitations et l'aqueduc. Ce kôm répond fort bien à ce que dit Maḳrîzî dans un autre passage : « Aujourd'hui la limite orientale (de Miṣr) va de la Citadelle, alors que tu prends par Bâb al-Ḳarâfat, et que tu passes en dedans du mur qui sépare Al-Ḳarâfat de Miṣr jusqu'au Kôm d'al-Djâriḥ, en laissant à ta droite tous les kôms du Caire pour aboutir à l'*Observatoire*[2]. » Ce dernier point est la partie du Moukaṭṭam appelée aujourd'hui *Gebal al-Goioûchi* (*Plan de 1798*).

D'ailleurs Bâb aṣ-Ṣafâ terminait Darb aṣ-Ṣafâ, laquelle prolongeait la grande route الشارع الاعظم qui partait de Bâb Zoueïlat, comme il résulte de divers passages trop longs à rapporter. Signalons seulement cet itinéraire qu'il est en-

1. باب الصفا هذا الباب كان هو فى الحقيقة باب مدينة مصر وهى فى كالها ومنه تخرج العساكر وتعبرا القوافل وموضعه الان بالقرب من كوم الجارح وهدم فى ايام الملك الظاهر بيبرس .(I, 347, l. 25).

2. فحدها الشرق اليوم من قلعة الجبل وانت آخذ الى باب القرافة فتمر من داخل السور الفاصل بين القرافة ومصر الى كوم الجارح وتمر من كوم الجارح وتجعل كيمان مصر كلها عن يمينك حتى تنتهى الى الرصد .(I, 343, l. 7). Sur الرصد, l'Observatoire, cf. *Notices et Extraits des manuscrits*, IX, et VAN BERCHEM, *Institut égyptien*, année 1888.

core facile de suivre sur un plan du Caire. « Le khalife traversait le Caire jusqu'à la mosquée de Ṭouloûn et jusqu'aux *mechheds* (*Sitty Nefiseh* actuellement) et jusqu'à Darb aṣ-Ṣafâ; c'est ce qu'on appelait la route principale[1]. » Tout le quartier s'appelait خط الصفا *Khaṭṭ aṣ-Ṣafâ*, et Maḳrîzî dit qu'on passait autrefois entre deux rangs de moulins dont le bruit était tel que l'on ne pouvait entendre la voix de son compagnon de route[2]. De tout temps, en effet, les collines de décombres ont été utilisées pour l'installation de moulins. On en remarque aujourd'hui une grande quantité élevée par les soldats de Bonaparte. Quoi qu'il en soit, il me paraît évident que cette porte, détruite par Beibars, fut rétablie par Ḳâït-bâï, vraisemblablement au même point.

Nous avons ainsi l'emplacement de deux portes, celle d'Al-Ḳarâfat et celle d'Aṣ-Ṣafâ.

Maḳrîzî mentionne une troisième, sur laquelle il donne des détails bien difficiles à concilier. Je cite le passage en entier :

« *Porte de Miṣr.* — Cette porte est celle que bâtit Ḳarâḳoûch. C'est par là que se rend aujourd'hui celui qui entre à la ville de Miṣr par le chemin appelé *Al-Marâghat* qui est proche du kôm appelé *Kôm al-Machânîḳ* et aujourd'hui connu sous le nom d'*Al-Koubârat*. L'emplacement de cette porte était autrefois couvert par les eaux du Nil. Quand les eaux se retirèrent du rivage de Miṣr, l'endroit appelé Al-Marâghat (le pâtis) et l'endroit appelé *Ghaiṭ al-Djarf* (le jardin de la chaussée) jusqu'à *Maouradat al-Ḥoulafâ* (le débarcadère des fourrages) formèrent un espace vide que n'atteignait pas l'eau du Nil et non construit. Le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn Yousoûf ibn Ayyoûb voulut tracer un mur qui comprît le Caire, Miṣr et la Citadelle, et il augmenta les murs du Caire par les mains de Ḳarâḳoûch depuis Bâb al-Ḳanṭarat jusqu'à Bâb ach-Char'îyat et jusqu'à Bâb al-Baḥr, voulant étendre le mur depuis Bâb al-Baḥr jusqu'au Kôm rouge qui est aujourd'hui le bord de Khalîdj de Miṣr, en face la région de *Beïn az-Zaḳḳâḳeïn* (*entre les deux ruelles*) — pour rejoindre également le *Kôm rouge* à cette Bâb Miṣr. Mais cela ne lui fut pas accordé. Le mur fut arrêté depuis la mosquée

1. Aboû'l-Maḥâsin, فيشق الخليفة القاهرة الى جامع احمد بن طولون الى المشاهد الى درب الصفا ويقال له الشارع الاعظم, éd. Juynboll, II, 472.

2. Voir I, 20 ; I, 25 ; I, 346, l. 39 et 347 ; II, 200, l. 34.

d'Al-Maķs. Il augmenta aussi les murs du Caire depuis Bâb an-Naṣr jusqu'à la Citadelle, mais sans l'achever complètement, et il étendit le mur depuis la Citadelle jusqu'à la porte du Pont hors de Miṣr, et cette porte fut sans communication avec le mur [1]. »

Il faudrait, pour bien expliquer tout ce que nous dit Maķrîzî sur l'emplacement de la porte, faire une longue étude de tous les passages relatifs aux divers points décrits. Ce serait trop nous éloigner de notre sujet. Pour ne pas me perdre dans une si longue digression, je prie le lecteur de me croire sur parole; j'ai fait ce travail et j'en donne en quelques mots, sans discussion, le résultat [2].

Le Nil passait autrefois au pied de la mosquée d''Amrou et suivait de là une ligne à peu près parallèle à son cours actuel, serrant de très près le Khalîdj. Toute la partie actuelle du Khalîdj comprise entre les Ponts des Lions قناطر السباع (*Plan de 1798*, III, 160) et *Foum al-Khalîdj, la bouche du Canal*, date d'Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ, 7[e] sultan Ayyoûbite [3].

Al-Marâghat s'étendait du voisinage de la mosquée d''Amrou au nouveau rivage du Nil. Ce nom se retrouve dans la *Description de l'Égypte* (t. XVIII, 2[e] partie, p. 503).

Ghaït al-Djarf ou *Boustân al-Djarf* se trouvait vers le nord-ouest, au voisinage de *Maouradat al-Ḥoulafâ*, lequel était à l'embouchure du Khâlîdj.

Le *Kôm al- Machânîķ* ou *al-Koubârat*, qui était au débouché du chemin d'*Al-Marâghat* et qui s'était formé après le retrait des eaux du Nil, devait se trouver derrière le *Ķaṣr ach- Cham'* actuel (*Description de l'Égypte*, *ibid.*).

1. باب مصر هذا الباب هو الذى بناه قراقوش ومنه يسلك الان من دخل الى مدينة مصر من الطريقة التى تعرف بالمراغة وهو مجوار للكوم الذى يقال له كوم المشانيق ويعرف اليوم بالكبارة وكان موضع هذا الباب غامرا بماء النيل فلما انحسر الماء عن ساحل مصر صار الموضع المعروف بالمراغة والموضع المعروف بغيط الجرف الى موردة الحلفاء فضاء لا يصل اليه ماء النيل البتة فاحب السلطان صلاح الدين يوسف بن ايوب ان يدير سورا تجمع فيه القاهرة ومصر وقلعة الجبل فزاد فى سور القاهرة على يد قراقوش من باب القنطرة الى باب الشعرية والى باب البحر يريد ان يمد السور من باب البحر الى الكوم الاحمر الذى هو اليوم حافة خليج مصر تجاه خط بين الزقاقين ليصل ايضا من الكوم الاحمر الى باب مصر هذا فلم يتهيأ له هذا وانقطع السور من عند جامع المقس وزاد فى سور القاهرة ايضا من باب النصر الى قلعة الجبل فلم يكمل له ومد السور من قلعة الجبل الى باب القنطرة خارج مصر فصار هذا الباب غير متصل بالسور. I, 367, l. 28-36.

2. On peut trouver quelques détails sur ce sujet dans les notes de Silv. DE SACY, *Chrestomathie arabe* (extrait de Maķrîzî). Dans l'édition de Boûlâķ, les principaux passages se trouvent de la page 275 (*Description de Fosṭâṭ Miṣr*) à la page 347 (*Description des portes de la ville de Miṣr*) (1[er] volume).

3. Maķrîzî, II, 113, l. 37.

La porte de Miṣr devait donc être voisine du *Ḳaṣr ach-Cham'*.

Ce *Ḳaṣr ach-Cham'* actuel est-il bien le même que celui dont parle Maḳrîzî ? Pococke y croit voir des traces de construction romaine [1]. Il est certain que l'on y remarque deux tours construites en moellons alternés de briques; mais entre ces deux tours j'ai constaté un appareil tout à fait distinct en grosses pierres qui rappelle l'appareil des murs de Ḳarâḳoûch. De plus, au-dessus d'un fronton au style byzantin, j'ai remarqué, au centre de ce mur, la place d'une inscription. Il serait téméraire de se prononcer sur la nature de cette inscription, aujourd'hui disparue. Pourtant la nature de l'encadrement, l'allure générale rappellent les inscriptions arabes, en particulier celle que je mentionnerai à la porte de la Citadelle.

Dans ces conditions je me demande si, utilisant ces deux tours, Ḳarâḳoûch n'y a pas établi une porte, et si cette inscription n'était pas celle de la porte de Miṣr. Je signale cette conjecture sans insister. En tous cas, la porte en question devait être dans ce voisinage.

Le *Kôm al-Aḥmar* (Kôm rouge) devait être relié, dit Maḳrîzî, à cette porte. Il était, dit-il, sur le bord du Khalîdj. Ailleurs il dit que l'emplacement de ce kôm est *Minchât al-Mahrânî* منشاة المهرانى [2], lequel était à l'ouest du Khalîdj, à son commencement [3]. D'où il suit que ce *Kôm al-Aḥmar* correspondait à peu près à la colline où était en 1798 le fort de l'Institut (*Plan de 1798*, III, 283).

Mais est-ce bien celui sur lequel était le bourdj de Ṣalâḥ ad-Dîn? Malgré Maḳrîzî, je le nie formellement. En effet : 1° le plan de 572, tel que nous l'a donné 'Imâd ad-Dîn, place ce bourdj à l'extrémité du mur ouest; 2° la place d'un pareil bourdj se comprend mal sur le Nil entre les deux villes et s'explique fort bien à un angle de l'enceinte; 3° le *Kôm al-Aḥmar*, là où le place Maḳrîzî, est à moins de 4,000 mètres de la mosquée d'Al-Maḳs, et, d'après le plan de 572, il en doit être à environ 5,668 mètres; 4° Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, cité par Aboû 'l-Maḥâsin, parle d'une forteresse près de la porte du Pont, qui semble bien mieux correspondre au bourdj en question.

1. *Description of the East*, I.
2. II, 283, l. 29. الكوم الاحمر حيث منشاة المهرانى اليوم
3. II, 114, l. 3. وباول هذا الخليج آلان من غربيه منشاة المهرانى

Pour bien comprendre ce dernier argument, déterminons avec précision l'emplacement de cette porte du Pont.

Voici les divers passages de Maḳrîzî :

« Le pont des Banî-Wâïl, là où sont aujourd'hui des papeteries, près de la porte du Pont, au sortir de la ville de Miṣr [1]. »

« L'église de Saint-Michel, près du canal des Banî-Wâïl; cet endroit est aujourd'hui (occupé) par des papeteries, où on fabrique le papier, dans le voisinage de la porte du Pont, au sortir de la ville de Miṣr [2]. »

« Le rivage de Djîzeh, en face de la porte du Pont, au sortir de la ville de Miṣr [3]. »

« L'eau du Nil arrivait à l'étang d'Al-Ḥabach par le canal des Banî-Wâïl, lequel touchait à la porte de Miṣr, côté sud, qu'on appelle encore de nos jours porte du Pont, parce que là était ce pont [4]. »

« Sur le canal des Banî-Wâïl était un pont qui donna son nom à la porte du Pont de Miṣr [5]. »

« L'étang de Chaṭâ : l'emplacement aujourd'hui n'est que décombres (kôms) à gauche de celui qui sort par la porte du Pont de la ville de Miṣr, pour gagner la digue d'Al-Afram et le *ribâṭ* (hôtellerie) d'Al-Athâr; l'eau y passait par le canal des Banî-Waïl, dont la situation est à droite de qui sort par la dite porte du Pont, — sur lequel est le pont que bâtit Al-'Azîz billâh ibn al-Mo'izz (2e khalife Fâṭimide) et qui a donné son nom à cette porte [6]. »

Le plan, fort défectueux d'ailleurs, de Pococke mentionne dans cette région les traces d'un canal près de *Saroneby* (lire *Athâr oun-neby*) qui correspond

1. قنطرة بنى وائل حيث الوراقات الان قريباً من باب القنطرة خارج مدينة مصر. I, 5, l. 5.

2. الكنيسة المعروفة بمكائيل التى عند خليج بنى وائل وهذا الموضع اليوم وراقات يعمل فيها الورق بالقرب من باب القنطرة خارج مصر. I, 297, l. 23.

3. بر الجيزة تجاه باب القنطرة خارج مدينة مصر. I, 345, l. 7.

4. وكان ماء النيل يدخل الى بركة الحبش من خليج بنى وائل وكان خليج بنى وائل مما يلى باب مصر من الجهة القبلية الذى يعرف الى يومنا هذا باب القنطرة من اجل ان هذه القنطرة كانت هناك. II, 155, l. 21.

5. خليج بنى وائل عليه قنطرة بها عرف باب القنطرة بمصر. II, 159, l. 1.

6. بركة شطا هذه البركة موضعها الآن كيمان على يسرة من يخرج من باب القنطرة بمدينة مصر طالبًا جسر الافرم ورباط الآثار كان الما يعبر اليها من خليج بنى وائل وموضعه على يمنة من يخرج من باب القنطرة المذكور وكان عليه قنطرة بناها العزيز بالله بن المعز وبها سمى باب القنطرة هذا. II, 161, l. 6.

à الآثار de Maḳrîzî (appelé ailleurs (الآثار النبوية). Ce nom est resté aujourd'hui (voir la *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 2e partie, p. 504 et la planche).

« La porte du Pont au sud de Miṣr ainsi appelée du pont des Banî-Wâîl qui se trouvait là, fut également construite par Ḳarâḳoûch[1]. »

De ces divers détails nous pouvons conclure que cette porte formait l'angle des murs ouest et sud du plan de 572; dès lors, que le bourdj du Kôm rouge devait être dans le voisinage.

Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir dit que Ḳarâḳoûch construisit la porte de la Mosquée [d'Al-Maḳs?], la Citadelle qui est sur la montagne et le bourdj qui est à Miṣr près de la porte du Pont, appelé Citadelle de *Bâzkoûḥ*[2]. Ce bourdj devait être placé sur la ligne de rochers dont on exploite encore aujourd'hui les carrières; à l'extrémité de laquelle est un kôm très élevé qui domine toute la plaine. Ce kôm devait être le Kôm rouge, car il est à la distance voulue de la mosquée d'Al-Maḳs. Maḳrîzî aura confondu deux kôms portant un même nom.

En tous cas, il y avait un bourdj près de la porte du Pont, et l'emplacement de ce bourdj correspond si bien à celui du bourdj du Kôm rouge, que je crois pouvoir affirmer leur identité.

1. باب القنطرة فى قبلى مدينة مصر عرف بقنطرة بنى وائل التى كانت هناك وهو ايضاً من بناء قراقوش. I, 347, l. 37.

2. قال (ابن عبد الظاهر) وبنى (قراقوش) باب الجامع والقلعة التى بالجبل والبرج الذى بمصر قريب من باب القنطرة المسمى بقلعة بازكوح. (Aboû'l-Maḥâsin, éd. Juynboll, II, 414).

CHAPITRE IV

RÉSUMÉ DES DEUX CHAPITRES PRÉCÉDENTS

En présence des lacunes et des contradictions, j'ai dû me livrer à une discussion qui a pu paraître un peu confuse, et je crois devoir résumer pour plus de clarté les résultats auxquels je suis arrivé.

La première enceinte, due à Djauhar (359), était en terre. Elle avait disparu à l'époque de Nassiri Khosrau. Maḳrîzî, qui dit qu'elle était en *terre crue*, dit qu'il en a vu un important fragment en briques cuites : première contradiction. Elle comptait au sud les deux portes de *Zoueïlat*, à l'ouest les deux portes d'*Al-Faradj* et de *Sa'dat*, auxquelles s'ajoutèrent plus tard celles d'*Al-Ḳanṭarat*, puis celle d'*Al-Khoûkhat*, au nord les deux portes d'*Al-Foutoûḥ* et d'*An-Naṣr*, à l'est les deux portes d'*Al-Barḳîyat* et d'*Al-Ḳarrâṭîn* cette dernière s'appela plus tard *Al-Maḥroûḳ*.

La seconde, de *Badr al-Djamâlî* (480) était en briques, et seulement les portes en pierre. Maḳrîzî qui le dit prétend avoir vu un fragment du mur en pierre : seconde contradiction. Les portes furent les mêmes, mais celles de *Zoueïlat*, d'*Al-Foutoûḥ* et d'*An-Naṣr* furent déplacées.

La troisième, de Ṣalâḥ ad-Dîn (566), était en pierres, et n'était que la réfection de la seconde.

La quatrième, également de Ṣalâḥ ad-Dîn (572), était sur un plan tout différent comprenant quatre parties distinctes: 1° mur de l'ouest le long du Nil, allant du *bourdj d'Al-Maḳs* au *Kôm rouge*, qui ne fut jamais entrepris; la longueur en devait être de 7 kilomètres environ; 2° mur du nord et de l'est comprenant une partie de l'ancienne enceinte, avec des tours et saillants et les portes suivantes : *Al-Baḥr*, *Ach-Châ'rîyât*, *Al-Foutoûḥ* et *An-Naṣr* conservées, *Al-Barḳîyat* déplacée, *Al-Ḳarrâṭîn* (*Al-Maḥroûḳ*) déplacée, *Al-Djadîd* ou *Al-Ḥadîḍ* et *Al-Wazîr* : il fut

complètement élevé, sauf un fragment à l'extrémité voisine de la Citadelle. Son développement atteignait 5 kilomètres et demi. Il en reste encore des vestiges très importants, dont la description détaillée sera donnée par M. Herz à la fin de ce mémoire; 3° le mur du sud joignant la Citadelle au Kôm rouge, et terminant ainsi le cercle de défense qui enfermait le Caire et Fosṭâṭ. Il comprenait les portes d'*Al-Ḳarâfat*, d'*Aṣ-Ṣafâ*, de *Miṣr*, d'*Al-Ḳanṭarat* (de Miṣr). Nous ne pouvons savoir s'il fut terminé; du moins les deux dernières portes furent elles construites, et des vestiges de mur qui subsistent semblent devoir en faire partie. Maḳrîzî affirme que ce mur fut fait, et, en d'autres passages, que la mort de Ḳarâḳoûch l'empêcha de joindre la Citadelle à Fosṭaṭ : troisième contradiction. Sa longueur devait être de 2 kilomètres; 4° la Citadelle, dont l'étude forme notre sujet principal.

Maḳrîzî a confondu les deux plans de 566 et de 572. — Ce qui l'amène à donner pour la construction de la Citadelle tantôt l'une, tantôt l'autre date : quatrième contradiction.

L'ensemble du tracé ressort avec assez de netteté, sauf sur un point. Maḳrîzî dit que le *Kôm rouge* était à 5,668 mètres du bourdj d'Al-Maḳs et ailleurs il place formellement le même kôm à moins de 4,000 mètres : cinquième contradiction. Il me paraît évident que ce kôm devait être au sud de Miṣr, près de la porte du Pont.

Telles sont les bases de la reconstitution du grand plan de 572 que je mets sous les yeux du lecteur.

CHAPITRE V

EMPLACEMENT DE LA CITADELLE

La longue chaîne de montagnes qui longe le Nil à l'est sur plus de 500 lieues (chaîne Arabique) se termine vers 30° de latitude, et laisse ainsi le fleuve s'étendre à volonté dans les vastes plaines du Delta. Au pied septentrional se trouvait une des plus antiques cités de l'Égypte, An du nord, la ville du Soleil, devenue *Héliopolis* chez les Grecs, *'Aïn-Chems* chez les Arabes. Non loin de là la forteresse de Babylone; en face, sur l'autre rive, Memphis.

Cette partie de la montagne s'appelle d'une manière générale le Mouḳaṭṭam « Quelques-uns dérivent ce nom de Mouḳaṭṭam, fils de Misraïm; d'autres de celui d'un ancien philosophe, nommé Mouḳeïṭim مقيطم, qui exerçait la chimie sur cette montagne dans l'antiquité la plus reculée; d'autres enfin le dérivent du mot arabe قطم qui signifie *couper, séparer*, et qui est synonyme de قطع. Les Arabes habitants de l'Égypte attribuent une sainteté particulière au mont Mouḳaṭṭam. Suivant une de leurs traditions, Dieu, la nuit même qu'il parla à Moïse, ayant déclaré à toutes les montagnes qu'il se placerait sur l'une d'elles pour parler à un prophète, elles firent les plus grands efforts afin de se relever et de se hausser, sauf celle sur laquelle est située Jérusalem, qui s'abaissa et se fit petite. Dieu, pour la récompenser, ordonna aux autres de lui donner une part des végétaux qu'elles portaient : le Mouḳaṭṭam se dépouilla de toutes ses plantes et de tous ses arbres, et demeura nu comme il est aujourd'hui. C'est là, dit-on, l'origine de son nom. On prétend que 'Amrou acheta bien cher de Makoukas le pied du mont Mouḳaṭṭam, à cause de la réputation de sainteté dont ce terrain jouissait; 'Omar lui défendit de vendre aucune portion de ce terrain et lui ordonna de le consacrer en entier à la sépulture des musulmans. Le pri-

vilège de sainteté attribué au Moukaṭṭam s'étend depuis Ḳoṣeïr jusqu'à la partie de la chaîne orientale nommée Djabal el-Aḥmar[1]. »

Cette montagne recevait divers noms des Arabes. Le contrefort le plus septentrional s'appelait la *Montagne rouge, Al-Djabal al-Aḥmar* : elle a en effet cette coloration. La hauteur qui s'avance un peu vers l'ouest, شرف, portait plus spécialement le nom de la *Montagne* الجبل. C'est là que fut la Citadelle d'où son nom fréquent de *Citadelle de la Montagne* قلعة الجبل. La hauteur, شرف, qui domine cette dernière, s'appelait l'*Observatoire* الرصد, depuis que le vizir Al-Afḍal y fit construire un observatoire[2]. Dans le voisinage son père avait fait construire une mosquée appelée de son titre *Gamï' Amir al-Djouyoûchi* et par abréviation *Gami' al-Djouyoûchî* ou *al-Gouyouchî*. C'est aujourd'hui le nom de cette montagne.

D'autres contreforts plus éloignés étaient *Djabal Yachkar* جبل يشكر où furent élevés la Mosquée de Ṭoûloûn et le *château du Bélier* قصر الكبش[3]. Le Nil autrefois passait fort près, et toute une masse rocheuse qui longe le fleuve jusqu'au voisinage d'Hélouan, courant parallèlement à la grande chaîne dont elle fait géologiquement partie, est séparée d'elle par une vaste plaine, qui fut vraisemblablement le lit du fleuve aux temps préhistoriques.

Au témoignage de Maḳrîzi, Fosṭâṭ s'étendait jusqu'à l'*Observatoire*, les quartiers successifs d'Al-'Askar et d'Al-Ḳaṭa'i jusqu'au pied de la *Montagne*. La quatrième ville, le Caire, se développa beaucoup plus vers le nord et ne toucha pas la *Montagne*. Toute la partie comprise dans le vide laissé et la *Montagne* elle-même se couvrirent de tombeaux, dont quelques-uns furent conservés dans l'enceinte de la Citadelle. L'un de ceux-là subsiste encore, comme nous le verrons.

Laissons la parole à Maḳrîzî qui nous donne des détails circonstanciés sur l'histoire de la *Montagne* avant la construction de la Citadelle.

« Sache que le premier renseignement que nous ayons sur l'emplacement de la Citadelle de la Montagne est que là fut la *ḳoubbat* (coupole) *de l'air* [pavillon du Bel-Air]. Aboû 'Amrou Al-Kindî dit dans le livre des *Émirs d'Égypte* كتاب امرا مصر : Ḥâtim ibn Harthmat construisit cette ḳoubbat ; c'est lui

1. P. R., 1re partie, p. 418.

2. Cf. C. DE PERCEVAL, *Notes et Extraits des manuscrits*, III.

3. Voir sur l'origine de ce nom Murtadhi, *Merveilles de l'Égypte*.

le premier qui en fit la construction; il gouverna l'Égypte jusqu'à son changement en djoumadâ II de l'an 195 [1], puis mourut 'Isâ ibn Manṣoûr, émir d'Égypte, dans le pavillon du Bel-Air après avoir été destitué, le 11 de la fin du mois de râbî' II de l'an 233. Quand le chef des croyants Al-Mâmoûn vint en Égypte en 217 il s'arrêta dans le pavillon. En sa présence était Sa'îd ibn 'Afîr. Al-Mâmoûn dit : « Dieu a maudit Pharaon quand il a dit : *N'est-ce pas à moi qu'appartient l'Égypte* [2]. Ah! s'il avait vu l''Irâḳ et sa fertilité ! Sa'îd lui dit : O chef des croyants, ne parle pas ainsi; car Dieu (qu'il soit honoré et glorifié!) a dit : *Et nous avons détruit ce qu'avaient fait Pharaon et son peuple, et ce qu'ils avaient édifié* [3]. Que penses-tu, ô chef des croyants, d'une chose que Dieu a détruite, et dont il reste encore ceci. Puis Sa'îd ajouta : Nous savons que nul pays ne surpasse l'Égypte : tous les peuples de la terre ont besoin d'elle, etc.....

« C'est là qu'Al-Mâmoûn fit emprisonner Al-Ḥârith ibn Mouskîn. Al-Kindî a dit dans le livre des *Mawlâs* (affranchis) كتاب الموالى : Al-Mâmoûn vint en Égypte :..... et il le fit emprisonner sur le sommet de la *Montagne* فى راس الجبل dans le pavillon d'Ibn Harthmat..... Quand Aḥmad ibn Ṭoûloûn construisit le palais et le manège sous le pavillon en question, il y demeurait souvent; car il dominait son palais. Son fils l'émir Aboû 'l-Djeïch Khomârouweïh en prit grand soin : il y plaça des tentures magnifiques et d'immenses tapis, suivant les convenances de chaque saison. Quand la dynastie des Ṭoûloûnides tomba, que le palais et le manège furent détruits, le pavillon du Bel-Air fut également détruit, comme il est dit au chapitre d'*Al-Ḳaṭâi'* dans ce livre [4]; puis on éleva sur cet emplacement des tombeaux, et on y construisit nombre de mosquées [5]. »

1. Il gouvernait depuis le mois de chawwâl 194. Cf. Aboû 'l-Maḥâsin, éd. JUYNBOLL, I, 550.

2. *Coran*, XLVII, 50.

3. *Coran*, VII, 133.

4. *Khiṭaṭ*, I, 313. Cf. QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II.

5. اعلم ان اول ما عرف فى خبر موضع قلعة الجبل انه كان فيه قبة تعرف بقبة الهوا قال ابو عمرو الكندى فى كتاب امرا مصر وابتنى حاتم بن هرثمة التى القبة تعرف بقبة الهوا وهو الاول من ابتناها وولى مصر الى ان صرف عنها فى جمادى لاخرة سنة خمس وتسعين ومائة ثم مات عيسى بن منصور امير مصر فى قبة الهوا بعد عزله لاحدى عشرة خلت من شهر ربيع الاخر سنة ثلاث وثلاثين ومائتين ولما قدم امير المومنين المامون الى مصر فى سنة سبع عشرة ومائتين جلس فى قبة الهوا هذه وكان بحضرته سعيد بن عفير فقال المامون لعن الله فرعون حيث يقول اليس لى ملك مصر فلو راى العراق وخصبها فقال سعيد بن عفير يا امير المومنين لا تقل هذا فان الله عز وجل قال ودمرنا ما كان يصنع فرعون وقومه وما كانوا يعرشون فما ظنك يا امير المومنين بشىء دمره الله هذا بقيته ثم قال سعيد لقد بلغنا ان ارضا لم تكن اعظم من مصر وجميع اهل الارض

Cette dernière phrase nous indique qu'il ne faut pas confondre ce pavillon, avec un autre du même nom que Maḳrîzî énumère parmi les divers bâtiments de plaisance des khalifes Fâṭimides (I, 481, l. 5 et 25 et *passim*).

Dans un autre passage notre auteur dit que ce pavillon était sur la *terrasse de la hauteur* فى سطح الجرف où est la Citadelle[1]. Elle devait correspondre assez exactement à la terrasse où sont aujourd'hui installées les batteries, et d'où se déploie un panorama splendide décrit par tous les voyageurs[2].

Après ces renseignements, trop sommaires, à notre gré, sur le *pavillon de Bel-Air*, Maḳrîzî nous énumère les mosquées et tombeaux qui en couvrirent l'emplacement. Malheureusement cette énumération est des plus confuses; reprenons-la en essayant d'y apporter quelque clarté.

D'après le chérif Mouḥammad ibn Asa'd al-Djoûânî, les mosquées et les tombeaux situés sur la montagne qui touche à la Montagne rouge[3], laquelle

يحتاجون اليها .... وفى قبة الهوا حبس المامون الحارث بن مسكين قال الكندى فى كتاب الموالى قدم المامون مصر .... وحبسه فى راس الجبل فى قبة هرثمة .... ولما بنى احمد بن طولون القصر والميدان تحت قبة الهوا هذا كان كثيرا ما يقيم فيها فانها كانت تشرف على قصره واعتنى بها الامير ابو الجيش خمارويه بن احمد بن طولون وجعل لها الستور الجليلة والفرش العظيمة فى كل فصل ما يناسبه فلما زالت دولة بنى طولون وخرب القصر والميدان كانت قبة الهوا مما خرب كما تقدم ذكره عند ذكر القطائع من هذا الكتاب ثم عمل موضع قبة الهوا مقبرة وبنى فيها عدة مساجد. *Khiṭaṭ*, II, 202.

1. *Khiṭaṭ*, I, 313, l. 20.

2. Tous ceux qui, de ce point, contemplent la plaine, ne peuvent s'empêcher de se livrer aux plus diverses réflexions. Nous avons vu ce qu'en pensait Al-Mamoûn. Il est curieux de rapprocher l'impression tout autre qu'en ressentit MARIETTE, et qui fut comme le germe de sa grande découverte du Sérapéum : « Du haut de la Citadelle la vue du Caire est un des plus beaux panoramas que l'on puisse voir. Je m'y trouvai le lendemain de ma visite au patriarche, vers le soir. Le calme était extraordinaire. Devant moi s'étendait la ville ; un brouillard épais et lourd semblait être tombé sur elle, noyant toutes les maisons jusque par dessus les toits. De cette mer profonde émergeaient trois cents minarets, comme les mâts de quelque flotte immense submergée. Bien loin, vers le sud-on apercevait les bois de dattiers qui plongent leurs racines dans les murs écroulés de Memphis. A l'ouest, perdues dans la poussière d'or et de feu du soleil couchant, se dressaient les Pyramides. Le spectacle était grandiose. Il me saisissait, il m'absorbait avec une violence presque douloureuse. On excusera ces détails peut-être trop personnels : si j'y insiste, c'est que le moment fut décisif. J'avais sous les yeux Gizèh, Abousyr, Saqqarah, Daschour, Myt-Rahyneh. Ce rêve de toute ma vie prenait un corps. Il y avait là, presque à la portée de ma main, tout un monde de tombeaux, de stèles, d'inscriptions, de statues. Que dire de plus ? Le lendemain, j'avais loué deux ou trois mules pour les bagages, un ou deux ânes pour moi-même ; j'avais acheté une tente, quelques caisses de provisions, tous les *impedimenta* d'un voyage au désert, et le 20 octobre, dans l'après-midi, j'étais campé au pied de la Grande Pyramide. » (*Le Sérapéum de Memphis*, p. 4.) Est-il un commentaire plus éloquent de la grave réponse de Sa'îd au khalife sceptique ?

3. الصايم autre nom de الجبل الاحمر. L'édition de Boûlâḳ porte fautivement le féminin dans cette phrase الجبل المتصلة بالصايم, il faut lire المتصل avec le ms. 682.

domine le Caire, formaient une enceinte continue qui enveloppait toute la Citadelle تحتوى القلعة على الجميع [1]. Du moins c'est ainsi que je comprends cette expression assez ambiguë. On attendrait plutôt l'inverse, et il semble que l'auteur veut dire que la Citadelle enfermait dans son enceinte ces mosquées et ces tombeaux. Mais en acceptant ce sens, nous allons nous heurter à des contradictions; d'autre part, la Citadelle occupant entièrement la *montagne* الجبل, nous ne voyons pas comment ces mosquées et tombeaux pouvaient l'*envelopper*. Il faut nous contenter, croyons-nous, de dégager cette affirmation qu'il nous est nécessaire de bien poser pour les nécessités de la discussion : *toutes ces mosquées et tombeaux étaient sur l'emplacement même de la Citadelle.*

C'était d'abord la mosquée de Sa'd ad-Daulat[2]. Si l'on se rappelle le plan de Ṣalâḥ ad-Dîn en 572, on comprendra l'intérêt qu'il y aurait à savoir l'emplacement précis de cette mosquée, qui marquait le point de jonction de la Citadelle aux murs; malheureusement nous en serons réduits à de pures conjectures, faute de textes.

C'était encore la mosquée de Mo'izz ad-Daulat, wâlî du Caire, après laquelle بعد se trouvait celle d''Addat ad-Daulat. Cette expression « après » est un peu vague. Il semble résulter cependant de tout le texte qu'il y avait une ligne droite صف sur laquelle se trouvaient la plupart des mosquées. Quelques-unes se trouvaient en dehors, en particulier la mosquée du Deïlemite مسجد الديلمى. L'auteur dans l'énumération dit ceci : « la mosquée de Sa'd ad-Daulat, celle de Mou'izz ad-Daulat, celle du Deïlemite, celle d''Addat ad-Daulat qui est après celle de Mou'izz ad-Daulat », puis il nomme la mosquée d''Abd al-Djabbâr, et dit (mais quinze lignes plus loin) qu'elle était au milieu de la Citadelle فى وسط القلعة avant la mosquée d'Amîn al-Moulk Ṣârim ad-Daulat, après laquelle venaient le tombeau de Lâoûn, frère d'Yânis, et la mosquée du ḳâḍî Annabîh. Il mentionne également le tombeau de Walakhchî qui formait l'extrémité de la ligne : اخر الصف.

1. Comparez 'Imad ad-Dîn dans Aboû Châmat : وهناك مساجد يعرف احدها بمسجد سعد الدولة فاشتملت القلعة عليها ودخلت فى الجملة. I, 268.

2. Maḳrîzî parle d'un Sa'd ad-Daulat, wâlî du Caire sous Al-Amir, 10e khalife Fâṭimide (495-524), II, 114, l. 35. Il est possible que ce soit le même personnage.

Il me semble qu'on peut conclure à la disposition suivante, en ligne droite :

1° Mosquée de S'ad ad-Daulat.

2° — de Mou'izz ad-Daulat.

3° — d''Addat ad-Daulat.

4° — d''Abd al-Djabbâr (milieu de la Citadelle).

5° — d'Amîn al-Moulk.

6° Tombeau de Lâoûn.

7° Mosquée du ḳaḍî Annabîh.

8° Tombeau de Walakhchî.

En dehors se trouvaient la mosquée du Deilemite que nous avons déjà mentionnée et vraisemblablement aussi celles que nous allons nommer, à savoir la mosquée de Ḳousṭat, celle de Chaḳîḳ al-Moulk et celle d'Arradîny que Maḳrîzî ajoute personnellement à la liste.

Il faut admettre évidemment que, la mosquée de Sa'ad ad-Daulat étant au point de jonction de la Citadelle et des murs, c'est-à-dire vers le Nord-Ouest de la Citadelle, la ligne des mosquées et tombeaux, *qui passait par le milieu de la Citadelle,* la coupait en diagonale du Nord-Ouest au Sud-Est, le tombeau de Walakhchî étant à l'extrémité Sud-Est (voir le plan).

Il faut nous contenter de cette indication, la question, d'ailleurs, ne présentant pas grand intérêt, puisque nous ne pouvons déterminer exactement l'emplacement le plus intéressant à connaître, celui de la mosquée de Sa'd ad-Daulat.

L'emplacement des autres mosquées peut, en revanche, être déterminé ou du moins discuté. En premier lieu, nous possédons une certitude absolue en ce qui concerne la mosquée de Ḳousṭat. Il existe, en effet, aujourd'hui encore une mosquée dite de Sâriat, dans laquelle j'ai vu une plaque de marbre au-dessus de la porte d'un caveau où sont divers tombeaux. Sur cette plaque est l'inscription suivante :

1 بسم الله الرحمن الرحيم في بيوت اذن الله ان ترفع ويذكر

2 فيها اسمه يسبح له فيها بالغدو والاصال رجال لا تلهيهم تجارة ولا

3 بيع عن ذكر الله واقام الصلوة وايتاء الزكوة يخافون يوما تتقلب فيه القلوب

4 وَٱلْأَبْصَارُ لِيَجْزِيَهُمُ ٱللَّهُ أَحْسَنَ مَا عَمِلُوا وَيَزِيدَهُمْ مِنْ فَضْلِهِ وَ

5 ٱللَّهُ يَرْزُقُ مَنْ يَشَآءُ بِغَيْرِ حِسَابٍ انشا هذا المسجد المبارك الامير

6 المرتضى المنصور مجد الخلافة عمدة الامامة فخر الدين عز

7 المجاهدين ذى الفضيلتين خالصة امير المومنين ابى المنصور قسطة

8 كان الله له وليا وحافظا واثابه فى الاخرة جنات ورضوانا ايتعاد

9 مرضاة الله سبحانه وذلك فى رجب من شهور سنة خمس وثلثين وخمس مائة

1. *Au nom de Dieu et miséricordieux; dans les maisons que Dieu a permis d'élever pour que soit célébré*
2. *son nom là le matin et là le soir par des hommes que ne détournent ni commerces ni*
3. *affaires du souvenir de Dieu, de l'observance de la prière et de l'accomplissement des aumônes, redoutant le jour où seront bouleversés les cœurs*
4. *et les yeux, où Dieu récompensera les hommes suivant ce qu'ils auront fait de mieux, et les comblera de sa faveur; car*
5. *Dieu dispense à qui il veut sans compter* (Coran, xxiv, 36-38). [*Celui qui*] *a élevé cette mosquée bénie* [*est*] *l'émir*
6. *qui est agréé* [*de Dieu*], *le victorieux, gloire du khalifat, pilier de l'imâmat, honneur de la religion, soutien*
7. *des combattants* [*pour la foi*], *doué de la double supériorité, l'intime du chef des croyants, Aboû Manṣoûr Ḳousṭat*
8. *que Dieu soit pour lui un allié et un gardien; que sa récompense dans l'autre vie soit le paradis; qu'il soit agréé au jour convenu*
9. *où Dieu (qu'il soit loué) témoigne son agrément. Cela en redjeb, des mois de l'an 535*[1].

1. Je dois à la complaisance de M. Van Berchem, qui a pu revoir, à loisir, cette inscription et en prendre un estampage, la lecture des septième et huitième lignes que je n'avais pu déchiffrer que très imparfaitement. L'écriture en est des plus difficiles, le style de ces titres emphatiques est assez insolite; ce qui, tout en excusant mon impuissance, prouve la sagacité de mon savant ami, dont je suis heureux de reconnaître, dans cette circonstance et bien d'autres, la grande courtoisie scientifique.

Il n'est pas douteux que ce ne soit l'inscription primitive de la mosquée de Ḳousṭat. Par fortune, l'auteur cité par Maḳrîzî nous donne quelques détails sur ce personnage : « c'était un écuyer غلام arménien de la suite d'Al-Mouḍhaffar fils d'Amîr al-Djouyoûch. Il mourut empoisonné d'un plat de *harîsat*. Le ḥâfiḍh Aboû Ṭhahir As-Salfi a dit : J'ai entendu raconter par Aboû Manṣoûr Ḳousṭat l'Arménien[1], wâlî d'Alexandrie (suit une anecdote sans intérêt pour notre sujet)... Ce Ḳousṭat était un des plus intelligents des émirs enclins à l'équité, assidus à l'étude des livres ; son goût le portait surtout vers l'histoire et le cours des temps passés[2]. » Ces renseignements nous donnent la *koûniat* (prénom) ابو منصور, la même que dans l'inscription, et l'époque approximative du personnage. En effet, Al-Mouḍhaffar, dont il fut écuyer, était fils de Badr al-Djamâlî, le fameux vizir du khalife Al-Moustanṣir, le même qui éleva la seconde enceinte du Caire. Maḳrîzî (II, 48) nous donne quelques détails sur lui. Nous en retiendrons seulement la date de sa mort : 7 djoumâdâ II de l'an 514.

Enfin, pour rendre plus certaine, s'il était nécessaire, l'identification de la mosquée actuelle de Sârîat avec celle de Ḳousṭat, nous remarquerons que la mosquée voisine, celle de Chaḳîḳ al-Moulk, « était comprise dans le mur nord de la Citadelle, un peu vers l'ouest[3]. » Or il suffit de voir sur le *Plan de 1798* l'emplacement de *Gama al-Chârych* (lire *as-Sârîat* — Citadelle, C 31) pour reconnaître qu'il répond fort bien au voisinage du mur nord-ouest, que lui assigne Maḳrîzî. Nous avons du même coup exactement l'emplacement de la mosquée de Ḳousṭat et avec une très grande approximation celui de la mosquée de Chaḳîḳ al-Moulk.

La mosquée du Deïlemite présente un problème. Nous avons déjà remarqué qu'elle était en dehors de la ligne الصف des autres mosquées. L'auteur cité par

1. Ms. 682. الاموى

2. وكان غلاماً ارمنياً من غلمان المظفر بن امير الجيوش مات مسموما من اكلة هريسة وقال الحافظ ابو الطاهر السلفى سمعت ابا منصور قسطة الارمنى والى الاسكندرية...... وكان قسطة هذا من عقلا الامرا المائلين الى العدل المثابرين على مطالعة الكتب واكثر ميله الى التواريخ وسير المتقدمين (II, 203, l. 139).

3. وكان مسجده (قسطة) بعد مسجد شقيق الملك... ومسجد شقيق الملك أضيف الى سور القلعة البحرى الى المغرب قليلا (II, 203, l. 8).

Maḳrîzî va plus loin ; il dit formellement : « il est sur la pointe (*litt.* : la corne) de la montagne qui fait face à la Citadelle, dans sa partie orientale, vers le nord [1]. » A l'est de la Citadelle, on trouve l'extrémité nord du Mouḳaṭṭam, qui la longe à l'est et se termine par un éperon qui paraît être قرنة الجبل dont il est parlé. Mais comment concilier cette particularité avec l'affirmation précise que nous avons relevée, que toutes ces mosquées étaient sur l'emplacement même de la Citadelle? La mosquée de Deïlemite, d'après cela, se trouvait fort en dehors de la Citadelle?

Le texte est-il absolument sûr? Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, 682, donne : قرية (le ق n'ayant pas de points, on peut lire aussi فرية) — ce qui ne donne aucun sens. La lecture قُرْبَة paraît peu admissible, mais aurait l'avantage de supprimer la contradiction. On pourrait également supposer une inadvertance du copiste (ou même de l'auteur qui en copiait un autre), et lire par exemple : « sur la pointe de la montagne en face de la montagne qui fait face, etc. »..... على قرنة الجبل تجاه الجبل المقابل. Les meilleurs copistes sont sujets à de pareilles distractions ; et j'avoue être très porté à considérer cette hypothèse comme une réalité. Dans ce cas, la mosquée en question se trouverait à la pointe nord de la citadelle, dans le saillant très marqué que forment le bourdj Ar-Ramleh et le bourdj Al-Ḥaddâd (voir le *Plan de 1798*), et dont la figure correspond très exactement à l'expression pittoresque de l'auteur : قرنة.

Nous en venons à celle dont parle Maḳrîzî lui-même :

« L'auteur (Dieu l'ait en sa miséricorde) ajoute : Dans la Citadelle il y a aujourd'hui la mosquée d'Ar-Radînî : c'est Aboû 'l-Ḥasan 'Alî ibn Marzoûḳ ibn 'Abd Allah ar-Radînî le jurisconsulte, traditionniste et commentateur [du Coran], contemporain d'Aboû 'Omar et d''Othmân ibn Marzouḳ al-Ḥanafî; il déplut à ses compagnons, mais sa parole avait crédit auprès des rois; [son corps] demeura dans la mosquée de Sa'd ad-Daulat, puis il fut transféré dans une mosquée qui fut appelée Ar-Radînî; qui est aujourd'hui à l'entrée de la Citadelle... Dans cette mosquée est un tombeau que l'on prétend être le sien. Dans le livre des *Lieux saints* [*litt.* : lieux de visite] de Ḳarâfat [il est dit] qu'il mourut et fut

1. ومسجد الديلمى كان على قرنة الجبل المقابل للقلعة من شرقيها الى البحرى (II, 203, l. 9).

enterré là en 540, dans le quartier de Sârîat à l'est du tombeau d'Al-Kaïroûânî. Son tombeau est célèbre pour l'efficacité des prières qu'on y fait [1]. »

Cette mention du quartier de Sârîat semble avoir fait penser à Aly-Pacha Moubarek qu'il pouvait y avoir quelque rapport entre cette mosquée et celle de Sârîat actuelle. Mais cette dernière n'est nullement *à l'entrée de la Citadelle*, et ce que nous avons dit plus haut sur la mosquée de Ḳousṭat, nous paraît trancher la question. Il n'en est pas moins intéressant de constater que le nom de Sârîat était attaché à une partie de la Citadelle. Comme nous le verrons, une porte avait ce nom, et le quartier de Sârîat étant *à l'entrée*, devait être, suivant toute vraisemblance, contigu à cette porte. A ce titre, nous croyons devoir rapporter ce que nous dit Aly-Pacha Moubarek sur la légende de Sârîat (*op. cit.*, V, 14 : جامع سيدى سارية) :

« Ibn Djobeïr, dans la relation de son voyage, énumère parmi les sanctuaires مشاهد des Compagnons [du Prophète] en Égypte celui de *Sârîat de la montagne* سارية الجبل mais nous ne voyons nulle part dans les livres d'histoire véridiques que notre seigneur Sârîat soit venu en Égypte, à plus forte raison qu'il y soit mort. Nous avons trouvé dans le livre : *Le lion de la forêt dans la connaissance des Compagnons* اسد الغابة فى معرفة الصحابة qu''Omar ibn al-Khaṭṭâb, prêchant en chaire : s'écria : « O Sârîat de la montagne, celui qui prend le loup pour berger est fou. » 'Aly ibn Aboû Ṭâlib lui demanda la raison d'un tel discours. Il répondit : « Est-il bien de moi ? — Oui. — Il me vint à l'esprit que les infidèles ayant défait nos frères, ceux-ci tournaient le dos, et passaient près d'une montagne : s'ils s'y arrêtaient juste ils combattaient tous ceux qu'ils rencontraient et étaient vainqueurs, s'ils la dépassaient ils périssaient. J'avais complètement oublié ce que tu prétends avoir entendu. » L'auteur ajoute : « La nouvelle de la victoire arriva après un mois, et l'on raconta que Sârîat entendit ce jour-là, à la même heure, alors qu'ils dépassaient la montagne, une voix qui semblait

1. قال مؤلفه رحمه الله وبالقلعة الآن مسجد الردينى وهو ابو الحسن على بن مرزوق بن عبد الله الردينى الفقيه المحدث المفسر كان معاصرًا لابى عمرو وعثمان بن مرزوق الحوفى وكان ينكر على اصحابه وكانت كلمته مقبولة عند الملوك وكان ياوى بمسجد سعد الدولة ثم تحول منه الى مسجد عرف بالردينى وهو الموجود الان بداخل قلعة الجبل... وفى هذا المسجد قبر يزعمون انه قبره وفى كتب المزارات بالقرافة انه توفى ودفن بها فى سنة اربعين وخمسمائة بخط سارية شرق تربة الكيروانى واشتهر قبره باجابة الدعاء عنده (II, 203, l. 17).

celle d''Omar criant : « O Sârîat de la montagne, la montagne! » — Il s'agit de Sârîat ibn Zouneïm, etc. remontant à Kinânat. On mentionne aussi un Sârîat ibn Aoûfî qui..., etc... »

Il est permis d'admettre que la légende de Sârîat s'est attachée à la Citadelle par cette communauté de noms. On disait la *montagne* الجبل, on dit plus tard la *Citadelle de la montagne* قلعة الجبل, et la légende de Sârîat s'étant localisée en Égypte par un phénomène des plus fréquents, le *Sârîat de la montagne* fut tout naturellement placé sur ce qu'on appelait : *la montagne*. Où était ce sanctuaire ou prétendu sanctuaire ? nous ne savons. Il est, en tous cas, remarquable que Maḳrîzî qui nous parle du *khaṭṭ de Sârîat* et de *la porte de Sârîat* semble ignorer complètement la légende.

Tels sont les renseignements qu'il m'a été permis de réunir sur la région que devait occuper la Citadelle.

Pourquoi Ṣalâḥ ad-Dîn choisit-il ce point? Nous avons vu ce qu'en dit 'Imâd ad-Dîn : il voulait une citadelle au milieu, formant comme une solide articulation, comme une puissante clef de voûte. On a reproché à Ṣalâḥ ad-Dîn (Maillet, Jomard, etc.) d'avoir choisi un point déjà dominé par un autre. Mais il ne faut pas oublier qu'une citadelle placée sur le sommet du Mouḳaṭṭam n'eût pas été d'un réel secours à l'époque. Elle aurait été trop séparée du groupe des habitations et il eût été fort difficile de l'approvisionner. Il eût fallu quand même occuper et fortifier la hauteur qui est en avant du Mouḳaṭṭam, sinon l'ennemi eût pu, en s'en rendant maître, isoler la Citadelle d'une façon complète. Séparer par un profond fossé la hauteur en question du reste du Mouḳaṭṭam, c'était, à cette époque, résoudre habilement le problème. En effet, que pouvaient des ennemis logés sur le Mouḳaṭṭam si nu, si désert? L'ardeur du soleil, l'impossibilité d'avoir de l'eau les eût vite réduits à néant, et, d'ailleurs, ils eussent été trop loin pour utiliser contre des murs énormes les faibles engins du temps. Descendaient-ils au pied du mur ? l'espace compris entre les deux hauteurs devenait pour eux, en cas d'insuccès, un redoutable défilé. La poudre à canon a rendu illusoires tous ces moyens de défense; mais il ne faut pas en rendre Ṣalâḥ ad-Dîn responsable.

La fondation des villes donne souvent naissance à des légendes plus ou moins complètes. La Citadelle a aussi la sienne que je dois signaler.

« On dit qu'il fixa son choix sur l'emplacement où est la Citadelle de la Montagne, parce qu'il observa que de la viande, exposée en plein air au Caire, s'était corrompue dans l'espace de vingt-quatre heures, tandis que celle qu'on avait suspendue au lieu où est située la Citadelle, n'avait éprouvé de corruption qu'au bout de quarante-huit heures [1]. »

Ce motif est assez puéril, et Maḳrîzî aurait pu remarquer qu'à ce compte, il y avait une situation encore préférable. Il dit, en effet, lui-même : « On dit que la viande se gâte au Caire en vingt-quatre heures, dans la Citadelle au bout de deux jours, et qu'elle ne se gâte pas en trois jours sur l'Observatoire [2]. »

Mentionnons enfin, à titre de légende, cette anecdote empruntée par Maḳrîzî à Ibn ʿAbd aḍh-Ḍhâhir, et qu'on retrouve dans MAILLET :

« On m'a conté l'histoire suivante sur Ṣalâḥ ad-Dîn : étant monté à la Citadelle avec son frère Al-Malik al-ʿÂdil, il promena ses regards et se tournant vers son frère, lui dit : O Saïf ad-Dîn, c'est pour tes enfants que j'ai construit cette citadelle; il lui répondit : Seigneur ياخوند Dieu répande ici-bas sa grâce sur toi, tes enfants et les enfants de tes enfants! — Tu ne m'as pas compris : moi, je suis un *excellent* نجيب , je n'aurai pas de fils *excellents*; toi qui ne l'es pas, tes enfants le seront, — et il se tut. » Maḳrîzî ajoute des réflexions qu'il s'attribue audacieusement, alors qu'elles reproduisent presque textuellement celles d'Ibn al-Athîr, sur les vicissitudes des dynasties musulmanes, dont les fondateurs ne purent léguer leur puissance à leurs héritiers directs. — Nous, nous retiendrons seulement de cette anecdote le caractère mélancolique de l'impression ressentie par Ṣalâḥ ad-Dîn sur cette même hauteur où Al-Mâmoûn eut une boutade sceptique, et MARIETTE le tressaillement de l'enthousiasme. Scepticisme, enthousiasme, mélancolie, toutes ces impressions si diverses attestent combien est profonde et saisissante sur tous les hommes l'influence de ce paysage

1. Trad. de S. DE SACY (*Abdallatif*, p. 210). Notons, en passant, que l'illustre orientaliste cite par inadvertance le ms. 682 aux folios 390 et 392, il faut lire 405 et 407.

فقيل ان السبب الذى دعاه الى اختيار مكان قلعة الجبل انه علق اللحم بالقاهرة فتغير بعد يوم وليلة فعلق لحم حيوان اخر فى موضع القلعة فلم يتغير الا بعد يومين وليلتين . (II, 203, l. 29)

2. Trad. de CAUSSIN DE PERCEVAL (*Not. et Ext. des Mss.*, VII, 46).

ويقال ان اللحم علقه بالقاهرة فتغير بعد يوم وليلة وعلق بقلعة الجبل فتغير بعد يومين وليلتين وعلق فى موضع الرصد فلم تغير ثلاثة ايام ولياليها لطيب هوائها. (I, 128, l. 15)

unique. Nul n'y échappe. Ṣalâḥ ad-Dîn dut éprouver ce sentiment de profonde mélancolie des hommes qui ont créé et qui se demandent en face de leur œuvre si elle leur survivra, et s'il leur sera donné de la transmettre à leurs enfants. En voyant à ses pieds la terre d'Égypte, la ville immense, il y songea sans doute : il se dit que ses enfants n'étaient pas dignes de lui succéder, et se tournant vers son frère, dont il connaissait la haute valeur, soit par amertume involontaire, soit par témoignage spontané, il lui prédit la fortune qui l'attendait.

Est-ce un récit fait après coup? Il nous plaît cependant de croire que Ṣalâḥ ad-Dîn fut ému du grandiose spectacle, et que sa pensée fut empreinte de la mélancolie des âmes sensibles. C'est bien dans la note de cette nature si sympathique en sa douceur et sa quasi-timidité que nous lui connaissions déjà par tant de témoignages.

CHAPITRE VI

LA CITADELLE
DEPUIS ṢALÂḤ AD-DÎN JUSQU'A AL-MALIK AL-KÂMIL (572-604)

Maḳrîzî a consacré quelques pages à la description de la Citadelle[1]. J'en traduis d'abord les passages principaux que je m'efforcerai d'éclaircir ensuite par d'autres textes et par les résultats d'un examen attentif sur les lieux décrits.

« Ibn Saidat dit dans le livre *Al-Mouḥkim* كتاب الحكم : *Al-ḳala'at* avec motion du ق, du ل et du ع par un *fatḥa* [القلعة] est le fort inaccessible sur une montagne. Le pluriel en est *ḳilâ'* قلاع et *ḳila'* قلع. Le verbe *ḳala'* à la IV[e] forme se dit d'une ville bâtie de façon à former une citadelle. On dit aussi pour un fort élevé, *ḳal'* avec *soukoûn* du ل : قلعة pluriel *ḳouloû'* قلوع[2]. La ḳala'at en question est bâtie sur une grande éminence de la montagne : elle tient au mont Mouḳaṭṭam et domine sur le Caire, Miṣr, le Nil et Ḳarâfat ; elle a le Caire au nord, Miṣr, Ḳarâfat et Birkat al-Habach au sud-ouest, le grand cours du Nil à l'ouest, et le mont Mouḳaṭṭam derrière elle à l'est. Le lieu où elle est bâtie portait auparavant le nom de *ḳoubbat al-hawâ* (pavillon du Bel-Air), ensuite on fit au-dessous[3] de cet endroit l'hippodrome ميدان d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn. Dans la suite, ce lieu fut converti en un cimetière, où l'on construisit plusieurs mosquées ; et il demeura en cet état jusqu'au temps où Al-Malik an-Nâṣir Ṣalâḥ ad-Dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb, le premier des rois qui

1. II p. 201 à 207. S. DE SACY en a traduit une bonne partie dans sa traduction d'*Abdallatif*, p. 209 sq. — J'en ai tout naturellement profité.

2. Plusieurs villes ont porté le nom d'Al-Ḳala'at. Il suffit de rappeler le nom espagnol bien connu d'*Alcala*.

3. S. DE SACY : « au-dessus », faute d'impression évidente.

régnérent en Égypte, y fit construire cette citadelle par le ministère de l'eunuque Bahâ ad-Dîn Ḳarâḳoûch en l'année 572[1]. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, ce château a toujours été la demeure des souverains qui ont régné en Égypte. C'est le huitième endroit qui ait servi en Égypte de résidence aux souverains. Avant le déluge, le rois résidaient dans la ville d'Amsous. Après le déluge Memphis منف fut la ville royale, jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor بخت نصر. Alexandre, fils de Philippe, étant monté sur le trône, et étant venu en Égypte, où il bâtit la ville d'Alexandrie, cette nouvelle ville succéda à Memphis dans le titre de ville royale, et conserva cette prérogative jusqu'au temps où Dieu ayant établi l'islamisme, 'Amrou ibn al-'Âṣi entra avec les armées musulmanes en Égypte, s'empara de la Citadelle, et fonda Fosṭâṭ qui, dès ce moment, devint la résidence des émirs gouverneurs de ce pays. Les choses demeurèrent sur ce pied jusqu'à l'extinction des khalifes de la maison d'Oummayyat (132). Les armées des Abbâsides étant entrées en Égypte, et ayant bâti hors de Fosṭâṭ le quartier nommé Al-'Askar, les gouverneurs habitèrent tantôt Fosṭâṭ, tantôt Al-'Askar. Aḥmad ibn Ṭoûloûn fit faire dans la suite le château, l'hippodrome et le quartier appelé Al-Ḳaṭâï' auprès d'Al-'Askar; et Al-Ḳaṭâï' devint la résidence des émirs de la famille de Ṭoûloûn; mais après l'extinction de cette dynastie (292), les émirs habitèrent de nouveau Al-'Askar, jusqu à ce que le général des armées d'Al-Mou'izz, Djauhar, étant venu du Magrib, jeta les fondements du Caire (359). Depuis ce moment jusqu'à la destruction de la puissance des Fâṭimides par le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb, le Caire fut la résidence des khalifes et imams en Égypte. C'est ce dernier qui fit bâtir la Citadelle; *il mourut, et, après lui, celui qui l'habita*[2] fut Al-Malik al-Kâmil fils d'Al-Malik al-'Âdil Aboû Bakr ibn Ayyoûb, teson exemple fut suivi par les princes ses descendants. Les Mamloûks Baḥrites qui s'emparèrent de la souveraineté et succédèrent à la famille des Ayyoûbites, ont continué jusqu'aujourd'hui à résider dans cette Citadelle. »

1. S. DE SACY : « 562 », autre faute d'impression. — Sur Ḳarâḳoûch, je ne puis que renvoyer au mémoire qui précède (même volume, pages 447-451).

2. La traduction de S. DE SACY faite probablement sur un texte défectueux est ici tout à fait inexacte. L'édition de Boûlâḳ et le ms. 682 (f° 406 r°) donnent : ومات فسكنها من بعده الملك الكامل

Maḳrîzî nous donne ensuite les renseignements que j'ai recueillis dans le précédent chapitre sur l'emplacement de la Citadelle. J'ai jugé plus logique et plus commode pour la discussion de les présenter avant l'étude directe de la Citadelle. Nous n'aurons plus à y revenir.

Ce premier texte ne nous apprend rien de nouveau, mais résume avec assez de précision tout ce que j'ai eu déjà l'occasion de dire. Il me faut toutefois attirer l'attention du lecteur tout spécialement sur l'avant-dernière phrase. D'après la traduction de Silvestre DE SACY, on a cru que Ṣalâḥ ad-Dîn avait habité la Citadelle. Je vais essayer de démontrer, par divers documents, qu'il n'en fut pas ainsi.

Voici, d'abord, l'inscription que j'ai relevée dans la Citadelle, au-dessus d'une porte qui est aujourd'hui masquée par des murs modernes, mais qui fut, à n'en pas douter, la porte principale : la porte de Sârîat. Je le démontrerai plus loin [1].

1 بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِيمِ انَّا فَتَحْنَا لَكَ فَتْحًا مُبِينًا لِيَغْفِرَ لَكَ اللّٰهُ مـا

2 تَقَدَّمَ مِنْ ذَنْبِكَ وَمَا تَأَخَّرَ وَيُتِمَّ نِعْمَتَهُ عَلَيْكَ وَيَهْدِيَكَ صِرَاطًا مُسْتَقِيمًا

3 وَيَنْصُرَكَ اللّٰهُ نَصْرًا عَزِيزًا امر بانشا هذه القلعة الباهرة المجاورة المحروسة

4 القاهرة بالعرمة (?) التى جمعت نفعًا وتحسنا وسعة على من التجى الى ظل

5 ملكه وتحصنا (?) مولانا الملك النـاصر صلاح الدنيا والدين ابو

6 المظفر يوسف بن ايوب محى دولة امير المومنين فى نظر اخيه وولى

7 عهده الملك العادل سيف الدين ابو بكر محمد خليل امير المومنين

8 على يد امير مملكته ومعين دولته قراقوش بن عبد الله الملكى

9 النـاصرى فى سـنـة تسـع وسـبـعـين وخمس مـائـة

1. M. MEHREN est le premier qui ait relevé cette inscription. Mais il faut bien avouer que ce savant, malgré son grand mérite et son incontestable habileté dans le difficile déchiffrement de l'épigraphie arabe, a totalement échoué dans la lecture de la seconde partie. Je rétablis l'inscription d'une façon absolument certaine dans sa partie historique, qui est la plus intéressante; et discuterai plus loin les quelques points douteux.

1. *Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Nous t'avons donné une victoire manifeste. C'est que Dieu te pardonne*
2. *tes péchés passés et récents et parachève ses bienfaits envers toi et te dirige dans une voie droite,*
3. *et que Dieu t'assiste d'un puissant secours*[1]. [*Celui qui*] *a ordonné la construction de cette Citadelle, la brillante, la protégée* (?) *la gardée* [*de Dieu*].
4. *la dompteuse, sur la digue*[2] *qui réunit utilité, beauté, aisance pour qui se réfugie dans l'ombre*
5. *de son règne, et force*[3] — [*c'est*] *notre maître Al-Malik an-Nâṣir Ṣalâḥ ad-Douniâ ou ad-Dîn*[4] *Aboû*
6. *'l-Mouḍhaffar Yoûsouf ibn Ayyoûb, vivificateur de la dynastie du chef des croyants, — sous l'inspection de son frère, et héritier*
7. *présomptif, Al-Malik al-'Âdil Saîf ad-Dîn Aboû Bakr Mouḥammad, ami du chef des croyants,* —
8. *par exécution du chef de son empire et l'auxiliaire de sa dynastie, Ḳarâḳoûch ibn Abd Allah al-Maliki.*
9. *an-Nâṣiri* (c'est-à-dire : serviteur d'Al-Malik an-Nâṣir[5]) *en l'année 579.*

La date de notre inscription prouve que la Citadelle, ou, du moins, le gros œuvre de la Citadelle ne fut terminé qu'en 579. Or Ṣalâḥ ad-Dîn avait quitté

1. Ce texte religieux, fort bien approprié aux circonstances, est emprunté au *Coran* (XLVIII, 1-3). Il fut révélé au Prophète après la conquête de la Mecque. Il est resté comme la devise des conquérants musulmans.

2. Le mot العرمة, que je crois devoir lire, signifie proprement une digue qui arrête le torrent.

3. Ce style légèrement ampoulé, ces allitérations si riches الباهرة et القاهرة, تحسينا et تحصينا, rappellent si étrangement les procédés d' 'Imâd ad-Dîn, le secrétaire et l'historiographe de Ṣalâḥ ad-Dîn, que je suis porté à l'en croire l'auteur. Ce devait être sa mission tout indiquée de rédiger les inscriptions, comme les ordres et la correspondance officielle. On peut encore penser au ḳâḍi Al-Fâḍil, aussi versé que le précédent dans les procédés de la chancellerie.

4. Cette variante des surnoms terminés en *ad-Dîn*, « religion », paraît s'appliquer aux souverains régnants. *Ṣalâḥ ad-Douniâ ou ad-Dîn* signifie littéralement « intégrité des pouvoirs temporel et spirituel. » Al-Malik al-'Âdil, qui est nommé après, porte le titre simple de *Saîf ad-Dîn*. Sur ses monnaies il est appelé *Saîf ad-Douniâ ou ad-Dîn*. Dans le même ordre d'idées, on peut remarquer que le troisième personnage nommé Ḳarâḳoûch ne porte pas son titre de *Bahâ ad-Dîn*. Il y a là, semble-t-il, une sorte d'étiquette. Ce qui confirmerait ma conjecture que l'inscription a été rédigée par quelqu'un fort au courant des usages de cour.

5. Ce genre de titre, appelé *nisbat* نسبة, se retrouve chez tous les officiers des dynasties Ayyoûbite et Mamloûke. Voir le mémoire déjà cité de M. Van Berchem : *Eine arabische Inschrift*, etc.

l'Égypte en 578, et ne devait plus y retourner[1]. Il est donc peu probable que la Citadelle fut habitable avant cette date.

Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, cité par Maḳrîzî, rapporte cette parole de son père : « Nous montions vers les mosquées qui sont sur l'emplacement de la Citadelle, avant qu'elle fût habitée, et nous y passions les nuits du vendredi....[2]. » Ce texte semble indiquer qu'il y eut une période où la Citadelle ne fut pas habitée, et cette période est évidemment postérieure à 579.

Cette double considération nous permettra de faire une choix dans d'autres textes de Maḳrîzî qui, suivant sa déplorable habitude, se contredisent quelque peu. Je les donne d'abord.

1° « Le Caire fut le séjour du khalifat ..., puis Ṣalâḥ ad-Dîn l'habita, ainsi que son fils Al-Malik al-'Azîz Othmân, et son fils Al-Malik al-Manṣoûr Mouḥammad puis Al-Malik al-'Âdil et son fils Al-Malik al-Kâmil Mouḥammad et il se transféra [Al-Kâmil] du Caire à la Citadelle et y habita avec sa famille et ses officiers, et après lui les rois l'habitèrent jusqu'à nos jours[3]. »

2° « Le sultan (Ṣalâḥ ad-Dîn) habita dans le grand palais du Vizirat jusqu'à ce que la Citadelle fut construite, et le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn y faisait de fréquentes et longues visites, de même son fils Al-Malik al-'Azîz 'Othmân et son frère Al-Malik Al-'Âdil Aboû Bikr ; quant à Al-Malik al-Kâmil il se transporta de la maison du Vizirat à la Citadelle et l'habita ....[4]. »

3° « Et Al-Malik al-Kâmil fixa définitivement sa résidence à la Citadelle[5]. »

4° « .... ils demeuraient dans le palais du Vizirat .... c'est là que s'établit le

1 Cf. les divers historiens à l'année 578.

2. قال ابن عبد الظاهر اخبرنى والدى قال كنا نطلع اليا يعنى الى المساجد التى كانت موضع قلعة الجبل قبل ان نسكن فى ليالى الجمع نبيت متفرجين (Kh., II, p. 203).

3. وصارت القاهرة دار الخلافة...... فسكنها صلاح الدين وابنه الملك العزيز عثمان وابنه الملك المنصور محمد ثم الملك العادل ابو بكر بن ايوب وابنه الملك الكامل محمد وانتقل من القاهرة الى قلعة الجبل فسكنها بحرمه وخواصه وسكنها الملوك من بعده الى يومنا (I, 348, l. 5).

4. ونزل السلطان فى دار الوزارة الكبرى حتى بنيت قلعه الجبل فكان السلطان صلاح الدين يتردد اليا ويقيم بها وكذلك ابنه الملك العزيز عثمان واخوه الملك العادل ابو بكر فلما كان الملك الكامل تحول من دار الوزارة الى القلعة وسكنها (I. 364, l. 35).

5. فاستقر سكن الملك الكامل بقلعة الجبل (I, 438, l. 19.)

sultan Ṣalâḥ ad-Dîn et son fils Al-Malik al-'Azîz après lui, puis son fils Al-Malik al-Manṣoûr, puis Al-'Âdil, puis Al-Malik son fils Al-Malik al-Kâmil, et ce palais s'appela « sultanien » et le premier des rois qui l'abandonna pour la Citadelle fut Al-Malik al-Kâmîl [1]. »

5° « Al-Malik al-Kâmil se transporta du palais du Vizirat dans le Caire, à la Citadelle [2]. »

6° « Voici ce qui donna lieu à la construction de cette citadelle. Le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn, ayant mis fin à la puissance des Fâṭimides, et s'étant rendu seul souverain en Égypte, ne quitta pas pour cela le grand palais du vizir qu'il occupait précédemment au Caire. Cependant il n'était pas sans inquiétudes, tant de la part des partisans que les khalifes Fâṭimides avaient encore en Égypte, que du côté d'Al-Malik al-'Âdil Noûr ad-Dîn Maḥmoûd ibn Zenguî, sultan de Syrie. Il se prémunit, d'abord, contre les attaques de Noûr ad-Dîn, en envoyant en l'année 569, son frère Al-Malik al-Mou'aḍhḍham Chams ad-Daulat Ṭoûran Châh dans l'Yémen, afin d'y conquérir un nouveau royaume qui pût lui offrir un asile en cas de quelque attaque de la part de Noûr ad-Dîn. Chams ad-Daulat conquit effectivement tout l'Yémen; et d'un autre côté, Dieu délivra Ṣalâḥ ad-Dîn d'inquiétudes de la part de Noûr ad-Dîn, qui mourut cette année-là même. Libre de toute crainte de ce côté, Ṣalâḥ ad-Dîn voulut s'assurer en Égypte d'une place forte où il put établir sa demeure; car il avait partagé entre ses émirs les deux châteaux qu'occupaient les Fâṭimides et les y avait établis .... L'intention du sultan était que le mur renfermât dans une même enceinte le Caire, Fosṭâṭ et la Citadelle, mais il mourut avant que le mur et la Citadelle ne fussent achevés. Ces ouvrages furent négligés jusqu'au règne d'Al-Malik al-'Âdil qui établit son fils Al-Malik al-Kâmil dans la Citadelle, le nomma son lieutenant en Égypte, et le désigna pour son successeur. Celui-ci fit achever la Citadelle, et fit bâtir dans l'intérieur le palais du sultan en 604. Il en fit sa demeure ordinaire jusqu'à sa mort, et, après

1. سكنوا بدار الوزارة... فاستقر بها السلطان صلاح الدين وابنه من بعده الملك العزيز عثمان ثم ابنه الملك المنصور ثم الملك العادل ثم ابنه الملك الكامل وصاروا يسمونها الدار السلطانية واول من انتقل عنها من الملوك وسكن بالقلعة الملك الكامل (I, 438, l. 24).

2. انتقل الملك الكامل من دار الوزارة بالقاهرة الى قلعة الجبل (I, 497, l. 8.)

lui, elle a été toujours la résidence des souverains jusqu'à ce jour. Ṣalâḥ ad-Dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb y résidait de temps à autre. Son fils Al-Malik al-'Azîz y demeura quelque temps du vivant de son père ; mais ensuite il transporta sa résidence au palais du Vizirat [1]. »

Donnons enfin ce texte d'un historien estimable :

« Sous son règne [Al-Malik al-'Âdil] le sultanat fut transféré du palais du vizirat, (situé) à Darb al-Aṣfar, dans la Citadelle en l'année 604 et le premier qui l'habita fut Al-Kâmil comme *naïb* de son père [2]. »

De tous ces textes, je crois pouvoir conclure que la Citadelle ne fut pas habitée, et ne fut même pas habitable avant Al-Malik al-Kâmil; que Ṣalâḥ ad-Dîn et ses successeurs habitèrent exclusivement le palais du Vizirat [3]; que Ṣalâḥ ad-Dîn avait l'intention de s'y établir, et en visitait souvent les travaux [4], mais que la Citadelle était inachevée quand il mourut, à plus forte raison quand il quitta l'Égypte; qu'Al-Malik al-Kâmil éleva le *premier* des habitations et compléta le plan de son oncle. En un mot, l'œuvre de Ṣalâḥ ad-Dîn se borne à l'enceinte principale (je dirai ce que j'entends par ce mot) et au fameux puits, dit de Joseph, dont la première mention est faite par le contemporain 'Abd al-Laṭif et dont je parlerai plus loin.

1. وكان سبب بنائها ان السلطان صلاح الدين لما ازال الدولة الفاطمية من مصر واستبد بالامر لم يتحول من دار الوزارة بالقاهرة ولم يزل يخاف على نفسه من شيعة الخلفاء الفاطميين بمصر ومن الملك العادل نور الدين محمود بن زنكى سلطان الشام فامتنع اولا من نور الدين بان سير اخاه الملك المعظم شمس الدولة توران شاه بن ايوب فى سنة تسع وستين وخمسمائة الى بلاد اليمن لتصير له مملكة تعصمه من نور الدين فاستولى شمس الدولة على ممالك اليمن وكفى الله تعالى صلاح الدين امر نور الدين ومات فى تلك السنة فخلا له الجو وامن جانبه واحب يجعل لنفسه معقلا بمصر فانه كان قد قسم القصرين بين امرائه وانزلهم فيها........ وقصد ان يجعل السور يحيط بالقاهرة والقلعة ومصر فمات السلطان قبل ان يتم الغرض من السور والقلعة فاهمل العمل الى ان كانت سلطنة الملك [العادل سيف الدين ابو بكر محمد بن ايوب اسكن ابنه الملك] الكامل فى قلعة الجبل واستنابه فى مملكة مصر وجعله ولى عهد فاتم بناء القلعة وانشا بها الآدر السلطانية وذلك فى سنة اربع وستمائة وما برح يسكنها حتى مات فاستمرت من بعده دار مملكة مصر الى يومنا هذا وكان السلطان صلاح الدين يوسف بن ايوب يقيم بها اياما وسكنها الملك العزيز عثمان فى ايام ابيه ثم انتقل منها الى دار الوزارة (II, 203, l. 24.)
Les mots entre crochets manquant dans l'édition de Boûlâķ se trouvent dans le ms. 682, f° 407 r° (Bibl. nat.).

2. وفى ايامه انتقلت السلطانة من دار الوزاره بالدرب الاصفر الى قلعة الجبل فى سنة اربع وستمائة واول من سكنها الكامل نائبا من ابيه. Ms. d'Al-Bakrî aṣ-Ṣiddiķ, f° 14 v°.

3. Sur ce palais, voir P. R., plans et texte, *passim*.

4. Telle est mon interprétation de l'expression de Maķrîzî يقيم بها qu'il semble opposer à سكنها.

Avant d'entrer dans l'examen direct de ce qui reste de l'œuvre de Ṣalâḥ ad-Dîn, il nous faut, pour n'y plus revenir, anticiper un peu sur les faits, et dissiper définitivement l'équivoque qui règne sur la légende de Joseph relative à divers points de la Citadelle. La question est celle-ci : Plusieurs points de la Citadelle portent le nom de Joseph. S'agit-il du patriarche Joseph ? Est-ce un souvenir du nom de Ṣalâḥ ad-Dîn : Yoûsouf? La première interprétation, généralement admise autrefois, a été rejetée par Silvestre DE SACY, et la seconde fait foi aujourdhui. J'estime que la première est bonne : non pas (il est inutile de le dire) que je croie à l'authenticité de cette légende, — mais j'affirme que la légende se rattache au nom du patriarche, et n'a jamais eu le moindre lien avec le nom de Ṣalâḥ ad-Dîn.

En premier lieu, cette forme serait assez insolite. On comprendrait, étant données les habitudes de la langue arabe, un adjectif comme *Ṣalâḥi* ou *Nâṣiri* venant des titres de Ṣalâḥ ad-Dîn et d'Al-Malik an-Nâṣir. Je ne crois pas qu'on trouverait un autre exemple de monument portant le simple prénom du fondateur[1]. En second lieu, il est assez curieux de constater avec Ibn Khallikân que Ṣalâḥ ad-Dîn « a fait de nombreuses fondations *dont aucune n'est connue sous son nom*[2]. » En troisième lieu, la légende du patriarche Joseph, très vivace en Égypte, s'attache à beaucoup de lieux voisins de la Citadelle[3].

Enfin, nous avons le moyen de déterminer presque à coup sûr l'époque où le nom de Joseph s'attache à des constructions de la Citadelle. Au temps de l'expédition française, on connaissait le puits de Joseph, le divan de Joseph et la maison de Joseph. Or ni Maḳrîzî, ni Al-Bakrî, que je viens de citer, ne connaissent ces noms. Pour Maḳrîzî, c'est le puits de la Citadelle البئر التى بالقلعة[4];

1. On pourrait objecter qu'au Caire même la mosquée de Ḥasan porte le prénom du sultan Al-Malik an-Nâṣir Ḥasan. Mais il convient de dire que ce sultan est toujours appelé le sultan Ḥasan par les historiens. Je ne crois pas, en revanche, qu'on trouve chez les historiens l'expression de « sultan Yoûsouf » pour Ṣalâḥ ad-Dîn.

2. *Hist. or. des Croisades*, III, p. 429. — Cf. traduction DE SLANE, IV, p. 548.

3. Cf. dans Maḳrîzî, II, 465 : بركة يوسف ; II, 468 : تبوت يوسف ; I, 489 et II, 169 : جب يوسف et I, 347 سوق يوسف et dans Ḳazwînî (éd. WÜSTENFELD, p. 160) : على باب الشعارين مسجد ذكر عن يوسف الصديق عليه السلام بيع هناك « près de la porte d'Achcha'ârîn est une mosquée en souvenir de Joseph le véridique (sur lui le salut) qui fut vendu à cet endroit ». Cf. VAN BERCHEM, *ouvrage cité*, p. 79 (tirage à part).

4. II, 204, l. 25.

pour Al-Bakrî, c'est le puits du Colimaçon بئر الحلزون [1]. Le premier qui en parle est MAILLET, vers 1692, et l'ouvrage d'Al-Bakrî s'arrêtant à 1062, c'est-à-dire 1652 de notre ère, c'est vers ce temps que la légende, probablement plus ancienne dans le peuple, a pris forme[2]. Quant à la maison de Joseph, elle est, comme je le démontrerai surabondamment plus tard, le *Palais Bigarré* القصر الابلق. Le divan de Joseph, que MAILLET et JOMARD attribuent inexactement à Ṣalâḥ ad-Dîn, n'est autre que le *divan* ديوان ou plutôt l'*iwân* ايوان dont Al-Bakrî nous parle également, sans paraître connaître ce nom de Joseph. Nous reviendrons en temps et lieu sur ces questions.

Il me paraît donc évident que c'est la légende seule du patriarche Joseph qui est en cause; et il faut s'en tenir à cette judicieuse réflexion de MAILLET qu'il aurait dû appliquer à tous les monuments : « L'extrême vénération qu'ont les Égyptiens pour la mémoire de cet illustre patriarche est encore si vive aujourd'hui parmi eux, que tout ce que l'art a pu inventer de considérable à l'avantage du pays, et dont l'établissement est inconnu au peuple est attribué d'une commune voix à ce saint homme[3]. » C'est donc absolument à tort que la *Description de l'Égypte* attribue des monuments à Ṣalâḥ ad-Dîn, et, quand nous aurons occasion d'étudier ces prétendues œuvres du fondateur, il nous sera facile de détruire les conclusions prématurées de l'auteur sur l'architecture arabe d'Égypte. Il n'y a, je le répète, de l'époque de Ṣalâḥ ad-Dîn que l'*enceinte principale* et le puits.

Que faut-il entendre par l'enceinte principale ?

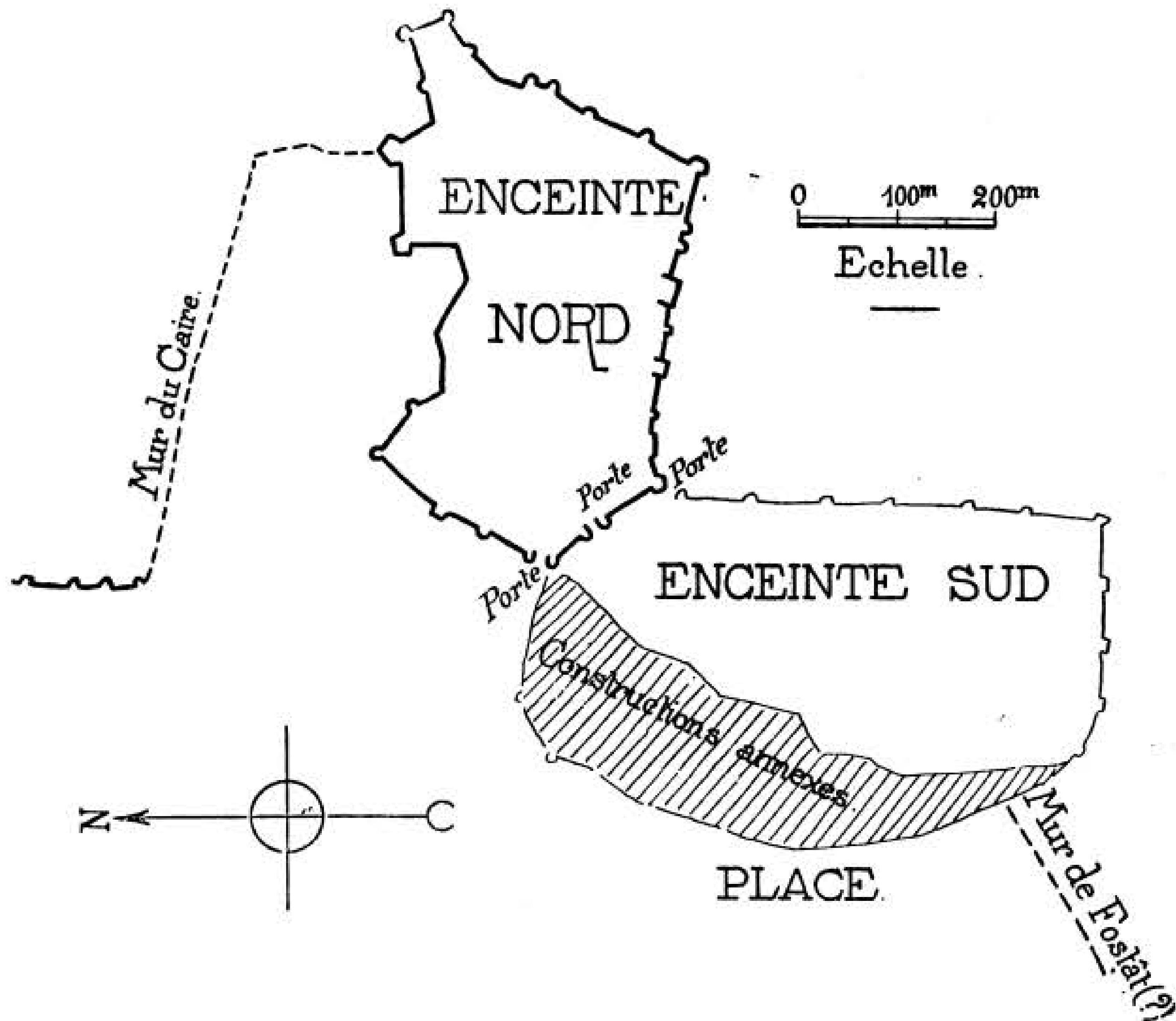
Ce qui frappe, tout d'abord, dans le plan général de la Citadelle (toutes les descriptions en font la remarque), c'est qu'elle est divisée en deux enceintes absolument distinctes. Celle du nord forme une sorte de rectangle à fortes tours, séparé de celle du sud par un mur très épais avec chemins de ronde et tours énormes. Celle du sud se détache de la première à angle droit, a des contours assez irréguliers et paraît n'avoir pas eu de murs fortifiés dans le plan

1. F° 14 r°. — C'est encore un de ses noms, comme nous le verrons.

2. Bien avant MAILLET, FRESCOBALDI, en 1384, dit : « Nella citá del Cairo e di Babilonia abita il soldano. Il suo castello è appunto dove fu quello del rè Faraone rè d'Egitto, e dove fu allatato Moyses. » Du nom de Pharaon à celui de Joseph, il n'y a qu'un pas, que la légende a dû facilement franchir.

3. MAILLET, p. 211.

primitif, au moins sur une grande partie de son tracé. Voici, pour plus de clarté, le croquis de cette disposition.



C'est ce que Maḳrîzî remarque en des termes un peu vagues, mais suffisamment clairs pour qui a pu juger de ses propres yeux :

« Voici la configuration صفة de la Citadelle : elle est bâtie sur une élévation isolée, entourée de murs en pierre avec tours et saillants, qui finissent au *Palais Bigarré* القصر الابلق, puis de là se relient aux palais des sultans, par une disposition inusitée dans les tours des citadelles [1]. »

Cela signifie évidemment que, au lieu d'une enceinte continue de tours et

[1] وصفة قلعة الجبل انها بناء على نشر عال يدور بها سور من حجر بابراج وبدنات حتى تنتهى الى القصر الابلق ثم من

saillants, la Citadelle présente cette disposition anormale d'une enceinte interrompue par des palais, qui en détruisent complètement l'unité. Il est même remarquable que ceci vient absolument à l'encontre d'une observation faite fréquemment : que la Citadelle était plutôt fortifiée *contre le Caire.* Cela fut vrai plus tard, et, aujourd'hui encore, les batteries sont dirigées vers la ville, mais ces batteries occupent précisément l'emplacement des palais ; et l'on peut affirmer qu'autrefois la Citadelle n'était forte qu'à l'extérieur, et que, du côté de la ville, par les constructions diverses que nous aurons à énumérer, l'accès en était des plus faciles. Pour tout dire, il nous semble que la vraie citadelle était formée par l'enceinte nord. Celle-là est l'ouvrage militaire conçu comme partie intégrante du grand plan de fortifications de 572. Mû par une autre préoccupation, Ṣalâḥ ad-Dîn songea à s'installer sous la protection de la Citadelle, et, à construire son palais dans le voisinage. En cas d'alerte, on avait un refuge sûr. C'est Al-Kâmil qui réalisa ce projet, *tout différent du premier.*

Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que le développement total de la Citadelle actuelle dépasse notablement le chiffre donné par 'Imâd ad-Dîn soit 2,103 mètres (voir plus haut, p. 537). La *Description de l'Égypte* lui donne, en effet, une circonférence de 3,000 mètres. Or, si l'on se rappelle que les chiffres donnés par 'Imâd ad-Dîn comprennent le développement des tours (qui dans l'enceinte nord sont nombreuses et souvent très vastes), on sera amené à considérer l'enceinte nord qui mesure environ 1,800 mètres comme représentant seule l'enceinte primitive.

Ainsi cette disposition anormale s'explique parfaitement par la comparaison des différents textes. Il y a une citadelle, d'une part, et, d'autre part, des palais, toute une petite ville royale (un *Versailles*, ou un *Potsdam*) élevée à l'abri de la forteresse. L'anomalie disparaît, si l'on rétablit le plan primitif.

S'il était nécessaire d'apporter une preuve de plus, nous la trouverions encore dans ce fait que Maḳrîzî, qui mentionne cinq à six portes dans la Citadelle, dit positivement : « On entre à la Citadelle par deux portes, *Bâb*

(II, 204, l. 33). هناك تتصل بالدور السلطانية على غير اوضاع ابراج القلاع. Au lieu du dernier mot, donné par le ms. 682, on lit, dans l'édition de Boûlâḳ le mot القلال qui n'a absolument aucun sens. Voir aussi, plus loin, le texte de Chihâb ad-Dîn (chap. xi).

al-Moudarradj et *Bâb al-Ḳarâfat*[1]. » Or ces deux portes, comme je vais le démontrer, font partie de l'enceinte nord. Cette nouvelle contradiction de Maḳrîzî a son explication toute naturelle : la confusion des deux enceintes. Il a dû emprunter ce texte à quelque auteur qui ne songeait qu'à la construction militaire, et qui, par suite, n'avait pas à parler d'autres portes qui faisaient partie de *la ville royale*, non de la Citadelle.

J'ai même pensé à voir un reflet de cette division bien nette dans la double expression qui désigne la Çitadelle, appelée tantôt *Ḳala'at al-Djabal* قلعة الجبل et tantôt *al-Ḳala'at* القلعة. La première serait le nom de la forteresse, ainsi avons-nous vu *Ḳala'at al-Maḳs* قلعة المقس, *Ḳala'at Bazkoûḥ* قلعة بازكوح , etc. La seconde serait le nom de la ville; j'ai déjà remarqué que c'est le nom d'une ville espagnole : Alcala. Je donne cette conjecture pour ce qu'elle vaut. Ayant relevé et comparé les divers passages de Mâḳrîzî où sont ces deux noms, je n'ai pu y trouver la trace de cette démarcation. Mais la confusion, nous l'avons vu, est déjà complète, au temps de Maḳrîzî, — et ma conjecture reste vraisemblable, sinon démontrée directement. Quoi qu'il en soit, tout en me gardant d'en affirmer absolument le bien fondé, j'adopterai cette division pour éviter toute confusion, et désormais je dirai la *Citadelle de la Montagne*, quand je parlerai de l'enceinte primitive, *al-Ḳala'at* quand je parlerai de la ville royale, et la *Citadelle*, suivant l'expression moderne, pour désigner l'ensemble.

Puisque je parle des dénominations de la Çitadelle, je dois signaler, en passant, ce que dit le chérif Mouḥammad ibn As'ad déjà cité plus haut : la Citadelle bâtie par Ṣalâḥ ad-Dîn « est celle qu'il surnomma : *Al-Ḳâhirat*[2]. » C'est l'unique mention, à ma connaissance, de ce fait. Il faut rapprocher ce texte de l'inscription déjà signalée, et qui donne, en effet, cette épithète en dernier à la Citadelle, avec d'autres qui semblent là pour la rime et l'ampleur de la phrase[3]. En l'ab-

1. II, 204, l. .

2. Maḳrizi, II, 202, l. 35. وهى التى نعتها بالقاهرة.

3. La pierre porte : هذه القلعة الباهرة الجوارة لحروسة القاهر. Faut-il lire ainsi, en traduisant : *cette citadelle brillante, voisine du Caire la bien gardée*, en supposant une faute du lapicide pour الجوارة للمحروسة القاهرة et une interversion de l'écrivain qui aurait dû dire القاهرة المحروسة? Outre que le texte me parait être bien plat, eu égard surtout à l'allure pompeuse et emphatique de toute l'inscription, cette double hypothèse a l'inconvénient de ne pas respecter la forme même de l'inscription, et d'être bien contraire au génie de la langue. L'écrivain n'avait

sence d'autres textes de cette nature, on ne peut insister, la question, d'ailleurs, étant d'intérêt tout à fait secondaire.

Nous pouvons maintenant passer à l'examen direct de la Citadelle de la Montagne :

« On entre à la Citadelle par deux portes, l'une qui est sa porte principale بابها الاعظم tournée vers le Caire, et appelée *Bâb al-Moudarradj* : en dedans siégeait le wâlî de la Citadelle, en dehors on jouait la *khaliliat* avant le coucher du soleil ; la seconde était *Bâb al-Ḳarâfat.* Entre ces deux portes est une vaste place, sur les côtés de laquelle sont des maisons et des boutiques ; sur le côté sud, un marché pour les vivres [1]. »

Quelques lignes plus loin, Maḳrîzî complète ainsi ses renseignements sur la première porte :

« *Bâb ad-Darfîl.* — Cette porte est à côté du fossé de la Citadelle; elle est appelée aussi *Bâb al-Moudarradj*, et elle était appelée autrefois *Bâb Sâriat*; on y

nul besoin d'accoler au mot القاهرة l'épithète المحروسة, et si elle le gênait pour la rime, n'avait qu'à la supprimer, M. M. Van Berchem y voit la tournure grammaticale appelée *idâfat al-ṣifa lil-mansûf.* C'est une explication des plus ingénieuses, et qui a l'avantage de respecter la forme même de l'inscription. Je m'y rallierais volontiers, si je n'avais une sorte de répugnance à accepter cette épithète bien banale, « la Citadelle voisine du Caire », et si, d'autre part, l'auteur que je viens de citer ne disait que la Citadelle s'appelait القاهرة. Je crois que les épithètes qui se suivent se rapportent à la Citadelle, et qu'il faut lire : الجوارة المحروسة القاهرة, en supposant un ا oublié par le lapicide, lequel, d'ailleurs, a oublié le ة de القاهرة, qu'il est impossible de ne pas rétablir. Il reste alors à donner à المجاورة un sens plausible. Le verbe جار à la III° forme a le sens de « prendre sous son patronage et sa protection », الجوارة au passif aura donc la valeur du mot المحروسة; comme pour ce dernier mot, « Dieu » est sous-entendu. Je corrige ainsi l'inscription, mais je reste, ce me semble, dans l'esprit du rhéteur qui l'a composée. Le lapicide a eu des négligences incontestables : القاهر pour القاهرة, plus loin تحصنا pour تحصينا que demande la rime. La négligence que je suppose s'expliquerait d'autant mieux que le lapicide, habitué à voir le mot المجاورة dans le sens ordinaire de « voisin de » toujours suivi du ل, a cru bien faire de supprimer l'ا. Je manque malheureusement d'exemples du mot الجوارة dans le sens particulier que je lui donne. D'ailleurs, il ne convient pas d'attacher grande importance à ces détails. Les phrases de la rhétorique arabe ne méritent peut-être pas qu'on se donne tant de peine à les expliquer.

1. ويدخل الى القلعة من بابين احدهما بابها الاعظم المواجه للقاهرة ويقال له الباب المدرج وبداخله يجلس والى القلعة ومن خارجه تدق الخليلية قبل المغرب والباب الثانى باب القرافة وبين البابين ساحة فسيحة فى جانبها بيوت وبجانبها القبلى سوق للمآكل (II, 204, l. 34). — L'expression الخليلية est assez embarrassante. J'aurai plus loin l'occasion de la discuter.

arrive de dessous *Dâr aḍ-ḍiâfat* (*le palais de réception*) et on aboutit de là à Ḳarâfat entre le mur de la Citadelle et la Montagne[1]. »

Pour le moment, nous retiendrons simplement ceci : la porte principale s'appelait *Bâb Sâriat*. Nous avons vu plus haut la raison de cette dénomination. On l'appela encore *Bâb ad-Darfîl*. Nous en donnerons la raison plus tard. Enfin du temps de Maḳrîzî on l'appelait *Bâb al-Moudarradj*. D'où lui venait ce nom? Maḳrîzî ne le dit pas, mais nous pouvons suppléer à son silence. Le mot المدرج signifie : « taillé en degrés »[2]. Les historiens d'Égypte parlent à diverses reprises de l'escalier d'Al-Moudarradj, سلم المدرج, par lequel sortaient divers cortèges. Enfin, tout près de la porte où j'ai relevé l'inscription de Ṣalâḥ ad-Dîn, j'ai constaté l'existence d'un escalier (marqué d'ailleurs sur le *Plan de 1798*), lequel escalier aboutit à la porte. Cette porte, sur laquelle est l'inscription de Ṣalâḥ ad-Dîn, et à laquelle aboutit un escalier, est évidemment celle de *Sâriat* ou d'*Al-Moudarradj*. D'ailleurs l'ombre même d'un doute disparaît, quand on lit sur le mur, tout près de la porte, une inscription avec ces mots :

امر بتجديد هذا سلم المدرج بباب القلعة الشريفة...

A ordonné la réfection de cet escalier d'Al-Moudarradj [*qui est*] *à la porte de la Citadelle, l'élevée*...[3]. — L'emplacement de cette porte étant parfaitement déterminé[4], je vais essayer d'éclaircir le texte, toujours ambigu, de Maḳrîzî.

Je ferai remarquer, tout d'abord, que si l'on s'en rapportait au texte de l'édition de Boûlâḳ, on se trouverait en présence d'une absurdité évidente (que j'ai intentionnellement supprimée dans ma traduction). Ce texte dit, en effet, en parlant de la porte en question : « elle est entre le mur de la Citadelle et la Montagne » : وهو فيا سور القلعة والجبل. Or, il est manifestement impossible que la porte *principale* d'une Citadelle soit *entre le mur de cette Citadelle et un point quelconque*. C'est pourquoi je préfère la leçon du manuscrit n° 682 de la Biblio-

1. باب الدرفيل هذا الباب بجانب خندق القلعة ويعرف ايضا بباب المدرج وكان يعرف قديما بباب سارية ويتوصل اليه من تحت دار الضيافة وينتهى منه الى القرافة [وهو] فيما بين سور القلعة والجبل (II. 205, l. 15)
Les mots entre crochets manquent dans le ms. 682.

2. Comparez dans Yakoût l'article المُدَرَّج [éd. Wüstenfeld, IV, p. 449].

3. Je donnerai, en son temps, le texte complet de cette inscription.

4. Pour plus de détails sur cette porte, voir les *Études architecturales* de M. Hertz.

thèque nationale de Paris, qui, supprimant les mots وهو, permet de reporter au dernier membre de la phrase, et non à la porte elle-même, les mots : *entre le mur de la Citadelle et la Montagne*[1].

Malgré cette correction, le passage de Maḳrîzi me paraît encore obscur. Je demande au lecteur la permission d'entrer ici dans une discussion un peu longue, mais absolument nécessaire.

Trois points sont à retenir, d'après les textes cités :

1° La porte de Sâriat (ou d'Al-Moudarradj) était voisine de la porte de Ḳarâfat (puisqu'elle n'en était séparée que par une *place*);

2° De cette porte on aboutissait à *Ḳarâfat*;

3° Le point où l'on aboutissait était situé entre le *mur de la Citadelle* سور القلعة *et la Montagne* الجبل

Examinons ces divers points :

Si l'on veut se rendre aujourd'hui à la Citadelle, il faut pénétrer, en partant du Caire, par une porte située au point de jonction des deux enceintes. A l'ouest de l'enceinte sud sont, comme on peut le voir dans le croquis donné plus haut, des constructions annexes qui forment une troisième enceinte où l'on pénètre actuellement, soit au sud-ouest par une porte appelée porte des Azabs, soit au nord-ouest par une porte que construisit Méhémet-Ali (Bâb al-Guedid du plan Grand-Bey). Au temps de l'expédition française, cette porte était sur un autre point.

En réalité, il n'y a aujourd'hui qu'une porte, celle qui est à la jonction des deux enceintes. Elle est à peu de distance de la porte ancienne de Sâriat, ou plus exactement des premiers degrés de l'escalier qui menait à cette porte. C'est bien là l'entrée de la Citadelle qui est tournée vers le Caire الموجه للقاهرة.

Mais si l'on veut sortir de la Citadelle par le désert, c'est-à-dire pour emprunter l'expression de Maḳrîzi, par la région comprise entre le mur de la Citadelle et la Montagne (le Mouḳaṭṭam), on prend une porte située au second point de jonction des deux enceintes, qui a été déplacée depuis l'expédition française, mais qui forme évidemment le pendant, le symétrique de l'entrée principale. La région où elle débouche fait partie de la vaste nécropole du Caire,

1. Toutefois, je reviendrai sur cette question, et peut-être réussirai-je à expliquer ce paradoxe.

appelée Al-Ḳarâfat dans son ensemble, divisée par la Citadelle en petit Ḳarâfat au nord[1], grand Ḳarâfat[2] au sud. Cette porte s'appelle aujourd'hui *Bâb al-Djabal, Porte de la Montagne,* et, d'après ce que nous avons vu, elle correspond certainement à *Bâb al-Ḳarâfat* de la Citadelle de la Montagne.

Si cela est, au lieu de : « on aboutit à Ḳarâfat », il nous faut lire dans le passage cité : « on aboutit à la porte de Ḳarâfat »[3]. Cette correction fort simple supprime toutes les obscurités et se concilie avec les autres passages de Maḳrîzî relatifs à la porte de Ḳarâfat.

Tout d'abord, nous devons rappeler qu'il existait une autre porte de Ḳarâfat (qui a gardé ce nom) dans le mur du Caire. Nous en avons parlé au chapitre III (page 545). Comme elle est assez proche de la Citadelle, on doit se prémunir contre une confusion possible. Cette confusion paraît même si difficile à éviter, qu'à défaut de termes précis, j'ai renoncé à me prononcer dans les divers passages où elle est mentionnée, et que nous nous en tiendrons à ce que nous savons, *entre la porte de Sâriat et celle de Ḳarâfat existait une grande place.* Il est impossible, dès lors, de voir dans la porte de Ḳarâfat actuelle, beaucoup trop éloignée, celle de la Citadelle de la Montagne.

D'autre part, une porte de sortie sur la campagne a dû exister de tout temps, et, après ce que j'ai dit, il nous sera facile d'identifier la porte de Ḳarâfat, avec celle dont parle Al-Ḳalḳachandî en ces termes : « Elle est du côté de Ḳarâfat et du Mouḳaṭṭam ; elle est très peu fréquentée, et la route en est des plus difficiles[4]. » Cette description ne peut s'appliquer à la porte de Ḳarâfat actuelle, qui, menant aux tombeaux, est d'un accès fort facile, et fut toujours très fréquentée. Elle répond, au contraire, de la façon la plus précise, à la porte de la Montagne, *Bâb-al-Djabal* actuelle, et la variété du nom n'a rien de surprenant. Faisant face à Ḳarâfat et à la Montagne (le Mouḳaṭṭam), elle pouvait être désignée in-

1. C'est aujourd'hui la région appelée : Tombeaux des khalifes.

2. Aujourd'hui : Imâm Chafêî ; voir pour plus de détails MEHREN, *Kairo og Karafa.*

3. J'irais même jusqu'à supposer une étourderie plus complète du copiste et à lire : وينتهى منه الى [باب القرافة والى] القرافة فيما بين سور القلعة والجبل ; les mots entre crochets auraient été omis par suite de la répétition de الى.

4. Éd. WÜSTENFELD, p. 87. Il est à noter qu'Al-Ḳalḳachandî mentionne trois portes, tandis que Maḳrîzî n'en nomme que deux. Celle que Maḳrîzî passe sous silence, dans la description même de la Citadelle, est souvent nommée par lui ailleurs. C'est *Bâb es-Sirr* qui faisait partie, comme nous l'établirons plus tard, des bâtiments construits postérieurement. Il y a là un indice de plus pour la confirmation de nos vues.

différemment par l'un ou l'autre de ces noms. Je n'ai pas trouvé d'autres textes précis relatifs à cette porte. La Citadelle, en effet, ne fut jamais assiégée du dehors, et, ne communiquant qu'avec le désert, la porte, comme nous le dit Al-Ḳalḳachandî, ne dut être que fort peu fréquentée. Dès lors, elle ne joua aucun rôle dans l'histoire. Il n'en est pas de même des autres, dont le nom se retrouve très souvent dans les récits des historiens.

Quoi qu'il en soit, je crois avoir identifié les deux portes nommées par Maḳrîzî, et leur disposition sur le plan paraît des plus rationnelles. L'une était en communication avec la ville, l'autre avec la campagne. On n'a pas de peine à se représenter l'espace compris entre les deux portes, comme une place. Aujourd'hui encore, la majeure partie de cet espace est occupée par deux grandes cours. Comme au temps de Maḳrîzî, ces cours sont entourées de maisons, magasins, etc. Autrefois c'était un véritable camp militaire, sur lequel nous aurons l'occasion de donner quelques détails.

Les deux portes se trouvaient donc à peu près aux deux extrémités du mur sud de la Citadelle de la Montagne. A la porte de Sârîat commençait le fossé, dont je vais dire quelques mots.

Les paroles de Maḳrîzî que j'ai citées : بجانب خندق القلعة « à côté du fossé de la Citadelle », s'appliquent à la porte de Sârîat. La remarque paraît puérile : une porte d'entrée est forcément à côté du fossé. Mais elle a sa valeur, si l'on se rend bien compte de la disposition que j'ai signalée. L'enceinte de la Citadelle cessant d'être continue vers le sud, le fossé s'interrompait également, et cela *dans le voisinage* de la porte de Sârîat. C'est dire que le fossé ne commençait qu'aux environs de la porte de Sârîat et n'enveloppait qu'une partie de la Citadelle, la partie nord.

On trouve aujourd'hui des traces de ce fossé, le long de l'enceinte nord. Là, le roc est coupé de main d'homme jusqu'à une grande profondeur, de façon à doubler la hauteur des murs. Du côté nord-ouest, ce n'est pas, à proprement parler, un fossé : on pouvait arriver de plain-pied à la base même du rocher sur lequel s'élève le mur, et, de fait, à cette base sont aujourd'hui de nombreuses constructions, tout un quartier, qui semble s'être formé dans l'intervalle compris entre le mur de la Citadelle et le *tracé* du mur du Caire (inachevé de ce côté, comme nous l'avons vu).

Sur un point cependant, dans cette région, il y avait un véritable fossé, croyons-nous, parce que, en face du mur se trouve une hauteur, désignée par le mot de صوة [1], dont les auteurs arabes parlent souvent, et qui devait en être séparée par le fossé en question. C'est par cette hauteur, ménagée aujourd'hui en rampe accessible aux voitures depuis Méhémet-Ali que l'on entre à la Citadelle ; elle commence près de la porte de Bâb al-Wazîr, et est coupée par une route rocailleuse, portant le nom caractéristique de المحجر *el-maḥadjar* « la pierreuse », par laquelle on entrait autrefois à la Citadelle. Entre cette hauteur et la porte de Sârîat devait être pratiquée une coupure, et ainsi s'explique la remarque de Maḳrîzî.

De même, il dut être pratiqué une profonde coupure au nord, pour séparer la Citadelle de la Montagne du reste du Mouḳaṭṭam. Pococke estime avec raison, à mon avis, que l'intervalle compris entre la Citadelle et la Montagne est l'œuvre des hommes [2]. C'est aussi ce que semble dire 'Imâd ad-Dîn, dans son style affecté : « Il tailla le fossé et sa profondeur et creusa sa vallée et l'étranglement de sa route [3]. » S'il était permis de voir autre chose que des formes poétiques dans ses expressions, on n'hésiterait pas à reconnaître dans « la vallée » واديه, l'intervalle compris entre les deux montagnes. C'est, en effet, à proprement parler, une vallée creusée de main d'homme, et je n'hésite pas à croire que la Montagne où est la Citadelle faisait partie intégrante du Mouḳaṭṭam et que Ṣalâḥ ad-Dîn l'en détacha par une tranchée profonde. Nous avons remarqué que déjà l'étendue de cette tranchée rendait inutile, sinon dangereuse pour un ennemi extérieur, l'apparente supériorité du Mouḳaṭṭam.

Le mur semble avoir conservé son ancien tracé. J'en emprunte à M. van Berchem la description sommaire, laissant le soin des détails à M. Herz. « Les courtines sont naturellement beaucoup plus hautes qu'à l'enceinte même (du Caire); les tours d'angle sont énormes et à fort commandement. L'appareil général est le même qu'à l'enceinte, mais les blocs sont plus gros et les

1. Cette hauteur correspond fort bien à la définition du mot صُوَّة « élévation de terrain au pied d'une montagne » (Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*).

2. « The castle of Cairo, situated on a rocky hill, which seems to be separated by art from the hill or mountain Jebel Duise, which is the name of the east end of Jebel Mocattham » (*Desc. of the East*, p. 32).

3. (I, 268). وقطع الخندق وتعميقه وحفر واديه وتضييق طريقه

bossages plus saillants. La base des murs (tours et courtines) présente des talus fortement inclinés. Cette disposition, destinée à fortifier l'assiette, et à empêcher les travaux de sape, se trouve dans un grand nombre de châteaux syriens des Croisades, entre autres à Soubeïbe de Bâniâs. On voit encore, du côté du Moqattam, un large fossé taillé en plein roc[1]. »

Si nous nous en tenons à ce qui doit être attribué à Ṣalâḥ ad-Dîn, nous devons reconnaître que c'est une œuvre déjà considérable et que sept années (572-579) n'étaient pas de trop. Le chérif Mouḥammad ibn As'ad al-Djoûânî, cité par Maḳrîzî, n'a donc pas tort de dire que « cette Citadelle fut construite en peu de temps[2]. »

Les matériaux de construction furent empruntés aux petites pyramides de Memphis, comme l'attestent 'Abd al-Laṭîf[3] et, après lui, les divers auteurs arabes. Cette particularité explique déjà la rapidité du travail. Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, cité par Aboû 'l-Maḥâsin, nous dit aussi qu'on employa « des milliers de prisonniers francs pour le mur du Caire et le puits de la Citadelle[4]. » Ceci nous amène à parler de la dernière œuvre de Ṣalâḥ ad-Dîn : le fameux puits dit de Joseph.

Des multiples descriptions qu'en ont données les voyageurs, nous retiendrons seulement la première, celle d'Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir (cité par Maḳrîzî) et celle de la *Description de l'Égypte*, dont nous reproduirons les gravures.

« Ce puits est d'une construction merveilleuse. Des bœufs placés en haut font monter l'eau en tournant, et l'élèvent d'un réservoir qui est à moitié de la profondeur du puits ; à la hauteur de ce réservoir sont d'autres bœufs qui, en tournant, élèvent l'eau du fonds du puits jusqu'au réservoir ; il y a un chemin pratiqué par où les bœufs descendent jusqu'à la source très aisément : tout cela est creusé dans le roc ; il n'y a pas la moindre bâtisse. On dit que le lieu où est ce puits se trouve dans la même direction que Birket al-fîl (étang de l'éléphant) : l'eau de cette source est douce. J'ai entendu raconter à quelques vieillards du

1. P. 64, tirage à part.

2. (II, 202, l. 35). وبنيت هذه القلعة في مدة يسيرة. — Autre preuve implicite qu'en 604 la *vraie Citadelle* était construite, et qu'Al-Malik al-Kâmil l'a non pas achevée, mais étendue par d'autres constructions indépendantes.

3. P. 171.

4. (Éd. Juynboll, II, 414). واعانه على عمله وحفر البئر التي بقلعة الجبل اسارى افرنج وكانوا الوفا

pays, que, quand on creusa ce puits, on trouva de l'eau très douce. Ḳarâḳoûch et ses employés, ayant désiré avoir l'eau plus abondante, firent augmenter l'ouverture dans le roc, et il en sortit une eau salée qui altéra la douceur de la première source. Le ḳâḍî Nâṣir ad-Dîn Schafî ibn ʿAlî, dans son traité des *Édifices merveilleux*, dit que l'on descend dans ce puits par un escalier d'environ trois cents marches[1]. »

Voici le texte de la *Description de l'Égypte* :

« Le puits, dit de Joseph, a été célébré par tous les voyageurs, mais souvent décrit et figuré avec peu d'exactitude. J'ai cru devoir profiter du séjour que j'ai fait à la Citadelle, pendant près de deux mois, afin d'en lever le plan géométrique, pour examiner le puits en détail et en prendre les plans et les mesures. J'y suis descendu trois fois et en ai mesuré tous les contours. Deux bœufs placés en haut du puits, en faisant tourner une roue à pots ordinaire, soulèvent une chaîne de pots qui se remplissent d'eau, dans un premier réservoir, placé vers la moitié de la hauteur totale ; ici une autre roue à pots est mise en mouvement par un cheval, et apporte l'eau du fonds du puits. Les deux parties du puits ne sont pas dans la même ligne verticale ; la première a 5 mètres en carré, et la seconde a 2 mètres 3 décimètres. La distance des pots est environ de 18 décimètres ; leur nombre dans le premier puits est de 138 : le diamètre de la roue est de 1 mètre 98 centimètres; le temps total pour faire arriver un pot du premier réservoir au niveau de la Citadelle est de 4′ 20″. Il en résulte : 1° que le volume de chaque pot est de 0 mètre cube 0004 ; 2° que les 138 pots fournissent en 4′ 20″ 0 mètre cube 0552 ; 3° que le produit par minute (sauf les pertes d'eau) est de 0 mètre cube 0127. Selon les gardiens du puits de Joseph, la première partie du puits ou la supérieure est profonde de 75 pyks stambouly, qui font à peu près 50 mètres 3 décimètres, et la seconde de 60 pyks, faisant

1. قال ابن عبد الظاهر وهذه البئر من عجائب الابنية تدور البقر من اعلاها فتنقل الماء من نقالة فى وسطها وتدور ابقار فى وسطها تنقل الماء من اسفلها ولها طريق الى الماء ينزل البقر الى معينها فى مجاز وجميع ذلك حجر منحوت ليس فيه بناء وقيل ان ارضها مسامتة ارض بركة الفيل وماؤها عذب سمعت من يحكى من المشايخ انها لما نقرب جاء ماؤها حلوا فاراد قراقوش او نوابه الزيادة فى مائها فوسع نقر الجبل فخرجت منه عين مالحة غيرت حلاوتها وذكر القاضى ناصر الدين شافع بن على فى كتاب عجائب البنيان انه ينزل الى هذه البئر بدرج نحو ثلثمائة درجة (Maḳrîzi, II, 203, l. 25).
J'ai emprunté la traduction de ce passage à S. de Sacy (*Abd el-Latif*, p. 212).

40 mètres 3 décimètres. La première chaîne employée a, selon les gardiens, 150 grandes brasses de corde, et la seconde 100 brasses. Si on laisse tomber une pierre du haut du puits, le temps compté depuis l'instant de la chute jusqu'à ce que le son frappe l'oreille, est d'environ 5 secondes. La rampe le long de laquelle on descend au fond du premier puits est taillée dans le roc, en hélice spirale rectiligne à pente douce; la hauteur de ce chemin est de 2 mètres 2 décimètres, et la largeur de 2 mètres. Elle est faiblement éclairée par des jours percés sur les quatre faces; ce qu'elle a de remarquable, c'est l'épaisseur extrêmement mince de la cloison qui la sépare de la paroi du puits : il a fallu une attention extraordinaire pour réserver une si petite masse de pierres. [Environ 16 centimètres. Aux fenêtres, cette épaisseur est encore moindre : 4 pouces, et l'on craint pour ainsi dire d'en approcher.]

« La température du fond du puits est de 17 à 18° (Réaumur), le thermomètre placé dans l'eau. C'est précisément la chaleur moyenne du Kaire...

« L'erreur de Maillet et de Pockocke, qui attribuent le puits de Joseph à un vizir de ce nom, sous Mohammed, fils de Qalaoun, a déjà été relevée; l'honneur de la construction appartient à Salâh eddîn Yousouf, et date de ce prince, comme celle du Château. Abd Allatyf, qui met au nombre des merveilles de l'Égypte les deux puits de la Citadelle, le témoigne expressément, quoiqu'il commette lui-même une autre erreur, et Maqryzy avec lui, en disant que l'on descend dans ces deux puits *par un escalier de près de trois cents degrés*, à moins que les marches n'aient été transformées, avec le temps, en rampe douce; mais cela est douteux, parce que les animaux destinés à tourner la roue du second réservoir, n'auraient pu y descendre ni en remonter commodément... La qualité de l'eau du puits de Joseph est un peu saumâtre, et cependant son niveau est au-dessous de celui des hautes eaux du Nil, et même des basses eaux selon M. Gratien le Père : ce qui prouve que telle est la source d'où l'eau arrive au puits, mais que dans le trajet elle traverse des bancs chargés de sel[1]. »

A cette minutieuse description je n'ajouterai que deux observations. La première, c'est que j'ai constaté l'existence de marches taillées dans le roc. Les bœufs ne sont plus employés aujourd'hui, la Citadelle étant approvisionnée

1. *Description de l'Égypte*, XVIII, 2e partie, p. 356-359.

d'eau par une usine placée au nord-est. C'est pourquoi on a dû négliger d'entretenir la rampe en terre faite par dessus les marches. 'Abd al-Laṭîf, le ḳâḍî Chafi', et 'Imad ad-Dîn', contemporains de la construction, ne se sont pas trompés.

La seconde observation ne repose pas sur des faits constatés, mais sur des considérations d'un caractère plus hypothétique, que je demande la permission de présenter au lecteur.

Notons d'abord que le puits est en dehors de l'enceinte primitive, en dehors de ce que j'appelle la Citadelle de la Montagne. A cela on peut répondre que ce puits a pu être construit après l'enceinte, et quand on se proposait de mettre à exécution la seconde partie du plan de Ṣalâḥ ad-Dîn, c'est-à-dire la construction d'une résidence royale, ce qui se concilierait avec le passage cité plus haut que des milliers de prisonniers francs furent employés à construire le mur du Caire et le puits de la Citadelle. Ces milliers de prisonniers francs ne pouvaient provenir que de la grande expédition de 583, où Ṣalâḥ ad-Dîn s'empara de tant de places sur les Croisés. Il n'est pas dit que ces prisonniers furent employés à la Citadelle; celle-ci étant finie en 579, on s'explique le fait. Il semble donc vraisemblable que le puits fut fait quand la Citadelle de la Montagne était déjà terminée.

Il n'en est pas moins certain que la prudence conseillait plutôt d'établir ce puits dans l'enceinte fortifiée[2]. De là naît un premier soupçon que ce puits existait déjà. Comment, en effet, pouvaient s'alimenter d'eau, autrefois, le Pavillon du Bel-Air et les Mosquées? Probablement par quelque puits du voisinage. Ce soupçon prend déjà quelque force si l'on rapproche deux circonstances. Le puits était trop étroit, et Ḳarâḳoûch le fit élargir, nous dit-on. Ne

1. Cité par Aboû Châma, I, 268.

2. Malgré JOMARD, l'auteur de la *Description* citée plus haut, il est inadmissible qu'il y ait eu plusieurs puits, dès les premiers temps. Les auteurs arabes ne parlent que d'un puits, de manière à bien faire entendre qu'il n'y en avait qu'un : البئر التى بالقلعة « le puits qui est à la Citadelle. » Il est vrai qu''Abd al-Laṭîf parle de *deux puits*, mais je crois, avec S. DE SACY contre JOMARD, que ces deux puits représentent les deux parties du même. Ne dit-il pas, en effet, qu'on descend *dans ces deux puits* par un escalier de trois cents degrés. S'il y en avait eu *deux* bien distincts avec *deux* escaliers de trois cents degrés, d'où vient qu'Ibn 'Abd aḍ Ḍhâhir et 'Imâd ad-Dîn surtout (un contemporain) n'en mentionnent qu'un. — D'ailleurs, le puits que JOMARD considère comme le second fut, comme nous le verrons, l'œuvre des Turcs.

faut-il pas entendre par là qu'il existait déjà un puits, que Ḳarâḳouch fit élargir, le jour où les nouvelles constructions élevées là demandèrent une plus grande quantité d'eau. Enfin ces marches taillées dans le roc, que Jomard n'a point vues, et qu'Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir mentionne *par ouï-dire*, n'ont-elles pas été transformées en rampe douce par Ḳarâḳoûch, et n'existaient-elles pas avant lui? On sait le peu de scrupule que les constructeurs, en Orient, apportent en ces sortes de choses. Ils s'attribuent audacieusement les œuvres de leurs devanciers, en sorte que bien souvent il faut entendre « reconstruire » ou « restaurer » là où nous lisons « construire ». Je ne me prononcerai pas, me contentant d'énoncer les termes du problème. La question, d'ailleurs, ne nous touche qu'indirectement.

Disons, pour terminer, que le peuple appelle encore ce puits du nom pittoresque de « Colimaçon » حلزون. Nous avons vu qu'Al-Bakrî lui donne ce nom. Sur le *Plan de 1798*, on voit dans le voisinage le *Bourg el-Halazoun* برج الحلزون (Citadelle, n° 48). Enfin, à titre de curiosité, j'ajouterai qu'au temps des Turcs, le puits passait pour communiquer avec le Nil par un couloir souterrain. Lors d'une insurrection, les conjurés, s'étant introduits mystérieusement dans la Citadelle, racontaient qu'ils étaient passés par ce couloir et avaient pénétré ainsi jusqu'au puits[1].

Avant d'aller plus loin, résumons les résultats qui nous paraissent acquis.

Dans le grand plan des fortifications de 572, la *Citadelle de la Montagne* fait corps avec le mur de la place, disposition fréquente dans les châteaux des Croisés[2]. Elle en est comme la clef de voûte. C'est une vaste enceinte de plus de 1,700 mètres (y compris le développement des tours et saillants) à forme

1. ذكر لى بركات البيطار من فه انهم دخلوا السرداب صغارى شمس قبل الغروب بنحو عشرين ستة درجة فا طلعنا منه الى وقت الضحا واصل هذا السرداب انما هو مجراة للما التى تاتى من بحر النيل الى بئر الحلزون الذى فى القلعة فلما انطرد ما النيل من ذلك الجانب بطل عمل ذلك السرداب وبقى على حاله لكنه مبنى بنا متقنا تقوم على القيامة قال فلما وصلنا الى البئر قعدنا واخذنا لانفسنا راحة واكلنا ما يسر اكله ثم سرعنا فى الطلوع دفرنا فى داخل القلعة فلما راونا الينكجرية ظنوا ان العسكر كسر باب القلعة وطلع لهم فاخذهم الرعب الخ. Ms. 413 de la Bibliothèque royale de Munich, fol. 88 verso. Aujourd'hui, le puits est définitivement abandonné. J'ai constaté avec étonnement qu'il servait de cimetière. On y trouve, en effet, au point de jonction des deux parties du puits, le tombeau d'un santon moderne, sur lequel je n'ai pu avoir de renseignements, mais dont la légende doit être fort intéressante.

2. Voir par exemple, le plan de Karak, dans le livre de M. Rey : *Architecture militaire des Croisés.*

rectangulaire ou plutôt trapézoïdale. Le côté nord forme un saillant trés marqué, et est séparé du Mouḳaṭṭam par une tranchée profonde. Le côté ouest est tourné vers le Caire. En face de l'angle sud-ouest est la hauteur appelée Eṣ-Ṣoûwat الصوّة. Dans le côté sud qui est sur le milieu de la Montagne, s'ouvre la porte de *Sâriat*, ou *des degrés*. On y monte par un escalier taillé dans le roc. A l'angle sud-est s'ouvre sur la campagne la porte de *Ḳarâfat*.

Ṣalâḥ ad-Dîn, par crainte des révoltes fâṭimides, conçut le projet d'installer sa résidence à l'abri de cette Citadelle de la Montagne, mais ne l'accomplit pas.

Un puits fut creusé, ou peut-être simplement déblayé et agrandi, pour approvisionner la Citadelle de la Montagne.

Le gros œuvre de l'enceinte fut terminé en 579, comme l'atteste une inscription, sous les auspices d'Al-Malik al-ʿÂdil, délégué du sultan son frére, et la direction de Ḳarâḳoûch.

Le puits est probablement postérieur à l'année 583, époque où Ṣalâḥ ad-Dîn envoya de nombreux prisonniers francs qui furent employés à sa construction.

Le nom de Joseph donné à ce puits par la tradition populaire, cinq siécles après Ṣalâḥ ad-Dîn, vient de la vieille légende du patriarche Joseph, toujours jeune en Égypte, et non du prénom de Ṣalâḥ ad-Dîn.

De ces constructions il reste : 1° le profil général des murs, tours, etc., et quelques parties des anciens matériaux; 2° le fossé du nord; 3° la porte de *Sâriat*, presque intacte, avec son escalier et de nombreuses inscriptions, que nous étudierons chronologiquement; 4° le puits de la Citadelle, comme l'appellent les premiers auteurs arabes : puits de Joseph ou du Colimaçon, comme il est appelé de nos jours.

CHAPITRE VII

L'ŒUVRE D'AL-MALIK AL-KÂMIL (604-635)

Après la mort de Ṣalâḥ ad-Dîn, la Citadelle resta inachevée, disent les historiens arabes, et ce fut Al-Kâmil seulement qui reprit et termina l'œuvre[1]. Rappelons cependant le texte qui dit que la Citadelle fut terminée en peu de temps[2], et l'inscription de 579 qui semble donner la date de l'achèvement. Tout se concilie aisément, si l'on interprète ainsi : le premier qui s'installa à la Citadelle ou plus exactement, qui fit construire des palais dans le voisinage de la Citadelle, fut Al-Kâmil. Il est vrai que, d'après Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, c'est ce prince qui construisit les *bourdjs*, entre autres le *bourdj Rouge* البرج الاحمر[3]. Faut-il admettre que du temps de Ṣalâḥ ad-Dîn les tours n'avaient pas été construites ou bien que les tours dont il est parlé faisaient partie de la nouvelle construction, que nous appelons *Al-Ḳala'at* pour la distinguer de la Citadelle primitive ou *Citadelle de la Montagne* ? Ce qui semble implicitement confirmer cette supposition, c'est que le même auteur dit, immédiatement après, qu'en 682 Ḳalâoûn fit construire un grand bourdj près de la porte secrète *Bâb as-Sirr*. Or

1. Après la mort de Ṣalâḥ ad-Din (589) l'Égypte échut en partage à son fils Al-Malik al-'Aziz, qui mourut en 595, laissant un fils en bas âge, dont la tutelle fut confiée à Ḳarâḳoûch. Mais Al-Malik al-Afḍal, frère d'Al-Aziz, s'empara de cette tutelle. Il en fut dépouillé presque aussitôt par Al-Malik al-'Âdil, qui constitua l'Égypte en apanage de son fils Al-Malik al-Kâmil. Celui-ci régna, en réalité, sous le nom de son père de 596 à 615, et sous son propre nom de 615 à 635.

2. Voir plus haut, p. 578.

3. قال ابن عبد الظاهر والملك الكامل هو الذى اهتم بعمارتها (القلعة) وعمارة ابراجها البرج الاحمر وغيره فكملت فى سنة اربعة وستمائه وتحول اليها من دار الوزارة (Maḳrizi, II, 274, l. 20). C'est dans cette tour que fut enfermée Chadjarat ad-Dourr après le meurtre de son mari Al-Malik al-Mou'izz (655) (QUATREMÈRE, *Hist. des Mamlouks*, I, 1re partie, p. 72).

nous verrons que cette porte secrète faisait partie des palais. Aussi, malgré l'absence d'indications précises, suis-je porté à croire que ces bourdjs faisaient partie de la résidence nouvelle des sultans.

Cette résidence me paraît s'être composée tout d'abord d'un palais, situé sur la grande terrasse à droite de la porte de Sâriât (quand on va du Caire à la Citadelle). Sur ce palais, les auteurs arabes sont muets ; mais un auteur copte nous donne quelques indices précieux à relever. QUATREMÈRE dans ses *Mémoires sur l'Égypte* (II, p. 50) relève deux fois le mot copte **ⲡⲓⲃⲁⲛ**, et ajoute : « Je ne doute pas que le mot **ⲓⲃⲁⲛ** auquel se trouve joint l'article copte, ne réponde au mot arabe *Iwan* qui signifie proprement *un palais, un portique*, mais qui, chez Macrizy et les autres historiens de l'Égypte, désigne particulièrement une salle où les khalifes et les sultans venaient à certains jours rendre la justice à leurs sujets. Il a existé au Caire plusieurs édifices nommés al-Iwan. Le premier que l'on appelait *al-Iwan al-Kebir, le grand portique*, et qui est sans doute le même dont notre auteur fait mention, avait été bâti par le khalife Aziz, l'an de l'hégire 369. Le second, dont il ne peut être question ici, fut construit dans la suite, par les ordres du sultan Al-Malik al-Manṣoûr Ḳalâoûn. » Je pense, au contraire, qu'il s'agit du second, qui fut *reconstruit* par Ḳalâoûn. En effet, d'après le récit de l'auteur copte[1], il est évident que le *trône de* **ⲡⲓⲃⲁⲛ** est situé dans la Citadelle. Or celui du khalife 'Azîz (2e khalife fâṭimide, 365-387) faisait partie des palais des khalifes. De plus Maḳrîzî dit bien à l'article *Iwân* que Ḳalâoûn le construisit انشا, mais quelques lignes plus haut il dit (ce qui a échappé à QUATREMÈRE) qu'il *refit* l'Iwân : استجد السلطان الملك المنصور قلاون الايوان[2]. Il n'y a donc pas de doute possible. Il existait du temps d'Al-Kâmil un *Iwân*, et cet Iwân était vraisemblablement situé à la même place que celui de Ḳalâoûn, qui fut reconstruit et agrandi, comme nous le verrons, par

1. Il a été publié et traduit par notre collègue M. AMÉLINEAU (*Journal asiatique*, VIIIe série, 9, p. 113 sq.). — Les événements dont il est parlé se passent sous le sultanat d'Aboû Bakr, Al-Kâmil étant son représentant en Égypte. Il est curieux de rapprocher du récit copte qui nous représente un chrétien devenu musulman, puis redevenu chrétien, conduit à la Citadelle et mis à mort, un événement tout à fait semblable en ses péripéties quelques siècles plus tard, rapporté par MAILLET, p. 93* et sq.

2. Le même écrivain, dans le *Kitâb as-Souloûk*, dit que Beïbars, en 658, s'assit dans l'*Iwân* (QUATREMÈRE, *Hist. des Mamlouks*, I, 1re partie, p. 117), ms. 673, p. 270 recto.

son fils Mouḥammad, plus tard fut appelé le Diwân ou Divân, et resta connu sous le nom de Divân de Joseph. Il a disparu aujourd'hui, mais, grâce au plan de la Commission d'Égypte, nous en connaissons exactement l'emplacement.

Pour les autres constructions d'Al-Kâmil, nous en sommes réduits aux conjectures. En premier lieu, il convient, croyons-nous, de lui attribuer la construction de la *porte secrète* que Maḳrîzî appelle dans ses *Khiṭaṭ* باب سرّ القلعة *la porte secrète de la Citadelle* ou باب السرّ الكبير *la grande porte secrète*[1]. D'après le premier passage, cette porte donnait sur le *Marché aux chevaux* مطلّ على سوق الخيل. Maḳrîzî ne nous dit rien de plus sur sa situation, mais l'importance de cette porte secrète nous est signalée par Ḳalḳachandî, qui compte trois portes principales, comme nous l'avons vu plus haut, à savoir :

En premier lieu, la porte s'ouvrant du côté de Ḳarâfat et de Mouḳaṭṭam, et qui est nommée par Maḳrîzî *Bâb al-Ḳarâfat.*

En second lieu, la porte secrète باب السرّ, qu'on retrouve sous ce nom dans Maḳrîzî.

En troisième lieu, celle où l'on pénètre par des escaliers, et qui est évidemment le Bâb al-Moudarradj de Maḳrîzî.

Voici ce que dit Ḳalḳachandî de la seconde : « La seconde est Bâb es-Sirr, par laquelle passent, par privilège, les émirs de haut rang et les fonctionnaires supérieurs, comme le vizir et le secrétaire d'État كاتب السرّ. On y arrive du pied de la colline sur laquelle est bâtie la Citadelle, en face du Caire, quand, longeant le mur du nord, on va jusqu'à l'entrée en face du grand Iwân. Cette porte est toujours fermée. S'il se présente quelqu'un autorisé à y passer, on l'ouvre, mais on la referme immédiatement[2]. » De cette description et d'un autre passage, dont nous devons renvoyer le commentaire à un autre chapitre, il résulte que la porte s'ouvrait presque en face de l'Iwân, et correspondait, selon toute pro-

1. *Khiṭaṭ*, II, 212, l. 29 et 204, l. 23. La première mention que nous en connaissons se trouve dans Aboû 'l-Maḥâsin (ms. de la Bibliothèque nationale, n° 670, ancien fonds, fol. 136 recto). Après la mort d'Al-Malik al-Mou'izz Aïbek (655), Chadjarat ad-Dourr appelle Ibn Mazroûḳ « et il monta à la Citadelle par la porte secrète » وطلع القلعة من باب السر. Quelques années plus tard, elle est mentionnée par Maḳrîzî (QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 2e partie, p. 65).

2. Ms. de Gotha, 619, f° 42 verso, trad. WÜSTENFELD, p. 87.

babilité, à la porte actuelle : *Bab el-Oustany* (*Plan* GRAND-BEY) ou *Bab Chirk* (*Plan de 1798*). Je discuterai complètement cette question plus tard, quand j'aurai pu donner la description des monuments construits postérieurement dans le voisinage de cette porte.

En résumé, nous pouvons affirmer que la porte secrète, spécialement affectée au service de la cour, était une troisième porte construite en dehors de la première enceinte, et faisait nécessairement partie des constructions d'Al-Kâmil. Ainsi s'explique que Makrîzî donne à la Citadelle deux portes, et Al-Kalkachandî trois. Le premier avait probablement sous les yeux un texte ne parlant que de la Citadelle de la Montagne, l'autre songeait à la Citadelle entière, la double ville militaire et royale. Je demande pardon au lecteur de revenir si souvent sur cette distinction. Elle est capitale pour nous préserver de la confusion dans laquelle nous feraient si aisément tomber les renseignements contradictoires de nos guides.

La porte secrète n'était pas accessible à tous, et la porte de Sâriat ne permettait de pénétrer que dans l'enceinte militaire. Mais une autre porte, appelée *Bâb al-Koullat* mettait en communication les deux cités. Cette porte existait au moins du temps de Beïbars, troisième sultan Mamloûk, comme nous le verrons plus loin. Je pense qu'elle était une conséquence du plan d'Al-Kâmil, mais je n'ai aucun texte à faire valoir à l'appui de cette conjecture toute personnelle.

En second lieu, il convient d'attribuer à Al-Kâmil la construction des *écuries royales* الاسطبل السلطانى, annexe des palais. Les historiens qui nous en parlent ne savent rien de l'époque de la construction; mais nous les trouvons mentionnées, déjà, à l'époque de Beïbars[1]. Je crois pouvoir établir qu'elles remontaient au temps d'Al-Kamil.

Tout d'abord, pour les princes Ayyoûbites, chevauchant sans cesse dans de nombreuses expéditions contre les Croisés, il devait être d'un intérêt primordial d'avoir sous la main leurs écuries. En 604, la Citadelle était assez isolée du Caire, et, dans la préoccupation où semble avoir été Al-Kâmil de concentrer dans la Citadelle toute sa cour militaire et civile, il ne pouvait lui être indifférent d'avoir ses écuries à sa portée. Comme indice à l'appui, je citerai l'assertion

1. QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 2e partie, p. 64-65.

dessus des détails fort intéressants. QUATREMÈRE, dans une note volumineuse, y ajoute d'autres détails empruntés à divers écrivains[1]. Je résume ici cette note, tout en reproduisant intégralement le texte de Maḳrîzî, dans les parties qui nous intéressent directement.

Les auteurs arabes font remonter jusqu'à Salomon l'usage d'employer des oiseaux pour porter les dépêches. Depuis, les rois ont toujours attaché une grande importance à cette institution. Les pigeons ont toujours été employés de préférence, et le mot طائر *ṭâïr* ou طير *ṭeïr*, littéralement : *oiseau*, doit être traduit par « pigeon », quand il s'agit de dépêches. Le lieu d'où l'on faisait partir les pigeons se nommait مطار *mouṭâr*[2], au pluriel مطارات *mouṭârât*, et l'on désignait par le mot مطيّر *mouṭaiir*, celui qui avait la charge de les lâcher. Noûr ad-Dîn, le célèbre atabek de Mossoul, le maître de Ṣalâḥ ad-Dîn, se servait de pigeons *hawâdi* الحمام الهوادى.

Le ḳâḍî Mouḥiî ad-Dîn ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir[3] composa, sur cette matière, un ouvrage intitulé تمايم الحمايم « les amulettes des pigeons ». D'après cet auteur, le sultan en marche, soit pour un voyage, soit pour une partie de chasse, avait toujours à sa portée quelques-uns de ces pigeons. Le chef des bureaux était chargé de ce soin.

Maḳrîzî dit : « Dans la Citadelle du Caire, étaient des colombiers, pour les pigeons destinés à porter les dépêches. Si l'on en croit Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, jusqu'à la fin du mois de djoumadâ second de l'an 687, le nombre de ces oiseaux s'élevaient à dix-neuf cents. Ils étaient sous la surveillance de plusieurs commandants, dont chacun avait sous sa juridiction une portion fixe. Tous ces oiseaux restaient constamment dans les colombiers de la Citadelle, à l'exception d'un certain nombre qui étaient renfermés dans le colombier de Barḳiat[4] placé en dehors du Caire, et que l'on nommait le *colombier du Fayoûm*. Il avait été établi par l'émir Fakhr ad-Dîn 'Othmân ibn Ḳizil, ostadâr d'Al-Malik al-Kâmil Mouḥammad fils d'Al-Malik al-'Âdil Aboû Bakr, fils d'Ayyoûb.

1. *Hist. des sultans Mamloûks*, 2e vol., 2e part., p. 115.

2. Dans le *Plan de 1798* une des tours porte le nom de برج المطر *Bourg el-Matar*. Peut-être est-ce une altération de برج المطار.

3. Voir, sur cet auteur, ce que j'en ai dit, dans ce même volume, p. 493 sq.

4. Sur le quartier de Barḳîat, voir plus haut, p. 529 sq.

suivante de Maķrizi : « Al-Malik al-Kâmil quitta le palais du Vizirat pour la Citadelle et l'habita, et il transporta le marché des chevaux, chameaux et ânes à *Ar-Roumeïlat* sous la Citadelle[1]. » Maķrîzî nous dit cela dans l'énumération qu'il fait des diverses résidences royales d'Égypte. Ce détail n'est donc pas indifférent : il nous montre quelle importance avait, aux yeux des sultans, la question de leur cavalerie : ce qu'on appellerait aujourd'hui *la remonte*; et si Al-Kâmil tenait à installer sa remonte à sa portée, à plus forte raison ses écuries.

Je donnerai, plus loin, les indications recueillies sur l'emplacement même des écuries royales. Il me suffira pour le moment de dire qu'elles étaient situées au pied de la grande terrasse du château entre *Ar-Roumeïlat* qui a conservé son nom, et qui, au temps de l'expédition française, était toujours le marché aux chevaux, et le manège *El-Meïdân* الميدان qui s'appelle encore aujourd'hui *Karâmeïdân* قراميدان (en turc : manège noir). Au temps de Ķalķachandî, les écuries communiquaient avec la Citadelle, par une porte réservée[2]. Déjà du temps de Beïbars cette communication semble avoir existé[3]. Il est également vraisemblable d'admettre qu'elle existait du temps d'Al-Kâmil.

Le manège royal الميدان السلطانى fut aussi une création d'Al-Kâmil, selon toute probabilité. Le manège, les écuries, le marché aux chevaux formaient un ensemble et remplissaient toute la plaine située au pied de la Citadelle.

J'attribue aussi à Al-Kâmil la construction de l'édifice appelé salle du Şâḥib قاعة الصاحب. Le titre de Şâḥib fut donné aux vizirs, depuis Şafî ad-Dîn ibn Choukr, qui fut précisément vizir d'Al-Kâmil[4].

Au temps de Beïbars, il y avait une mosquée : le khalife Al-Ḥâkim y fit la *khoṭbat*[5]. Elle datait vraisembablement du temps d'Al-Kâmil, et devait être sur l'emplacement même de la mosquée *reconstruite* par Mouḥammad ibn Ķalâoûn.

C'est à Al-Kâmil que doit être attribuée, suivant toute certitude, l'institution des *pigeonniers*, logés dans les tours de la Citadelle. Maķrîzî nous donne là-

1. فلما كان الملك الكامل.... تحول من دار الوزارة الى القلعة وسكنها ونقل سوق الخيل والجمال والحمير الى الرميلة تحت القلعة I, 364, l. 37.

2. Ms. de Gotha, 44 verso, trad. WÜSTENFELD, p. 90.

3. QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 1re partie, p. 64.

4. *Khiṭaṭ*, II, 223, art. قاعة الصاحب.

5. QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 1re partie, p. 148.

Le nom de *colombier du Fayoûm* devait son origine à ce que toute la province de ce nom faisait partie de l'*iḳṭa'* [apanage] d'Ibn Ḳizil.

« Les dépêches lui arrivaient du Fayoûm à ce colombier, et c'est de là qu'elles étaient expédiées vers le Fayoûm. Cette dénomination continua de lui être appliquée. Chaque relai, dans les différents cantons de l'Égypte et de la Syrie, depuis Ousouân jusqu'à l'Euphrate, renfermait des pigeons; et il est impossible de calculer le nombre qui s'en trouvait dans les villes frontières, sur les routes de l'Égypte et de la Syrie. Tous ces oiseaux étaient expédiés graduellement et transportaient les dépêches de la Citadelle dans toutes les directions. Il y avait, dans chacun de ces établissements, des mules de charge, qui étaient fournies par les écuries du sultan. Les gardiens des colombiers recevaient des traitements et des gratifications, prises des greniers du sultan. La dépense, pour ces objets, s'élevait à des sommes incalculables. La nourriture assignée pour cent pigeons était, chaque jour, d'un quart de *waïbat* de fèves... L'auteur [Maḳrîzî] dit: Aujourd'hui la poste aux pigeons est tombée en désuétude dans tout l'empire, sauf pour le transport des dépêches de Ḳaṭiâ à Bilbeïs et de Bilbeïs à la Citadelle [1]. »

Bien que Maḳrîzî ne déclare pas expressément qu'Al-Kâmil installa les colombiers, le fait qu'il en existait, du temps de son *ostadâr* Ibn Ḳizil, l'importance qu'il attachait certainement à ce service, comme tous les rois, tout me confirme dans ma conviction que ce service fut établi dans les tours de la Cita-

1. كان بالقلعة ابراج برسم الحمام التى تحمل البطائق وبلغت عدّتها على ما ذكره ابن عبد الظاهر فى كتاب تمايم الحمايم الى اخر جمادى الاخرة سنة سبع وثمانين وستمائة الف طائر وتسعمائة طائر وكان بها عدة من المقدمين لكلّ مقدم منهم جزء معلوم وكانت الطيور المذكورة لا تبرح فى الابراج بالقلعة ما عدا طائفة منهم فانها فى برج بالبرقية خارج القاهرة يعرف ببرج الفيوم رتّبه الامير فخر الدين عثمان بن قزل استادار الملك الكامل محمد بن الملك العادل ابى بكر بن ايوب وقيل له برج الفيوم فان جميع الفيوم كانت فى اقطاع ابن قزل وكانت البطائق ترد اليه من الفيوم ويبعثها من القاهرة الى الفيوم من هذا البرج فاستمر هذا البرج يعرف بذلك وكان بكل مركز حمام فى سائر نواحى المملكة مصرا وشاما ما بين اسوان الى الفرات فلا تحصى عدة ما كان منها فى الثغور والطرقات الشامية والمصرية وجميعها تدرج وتنقل من القلعة الى سائر الجهات وكان لها بغال الحمل من الاصطبلات السلطانية وجامكيات البراجين والعلوفات تصرف من الاهرا السلطانية فتبلغ النفقة عليها من الاموال ما يحصى كثرة وكانت ضريبة العلف لكل مائة طائر ربع ويبة فول فى كل يوم........ قال مؤلفه قد بطل الحمام من سائر المملكة الا ما ينقل من قطيا الى بلبيس ومن بلبيس الى قلعة الجبل. (*Khiṭaṭ*, II, p. 231-232).

delle par Al-Malik al-Kâmil. Qui sait même, si ce n'est pas cela qu'a voulu entendre Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, dans le passage cité plus haut (p. 592, note) que les *bourdjs* furent l'œuvre d'Al-Kâmil? Dans le texte précédent j'ai traduit, conformément à QUATREMÈRE, le terme برج par « colombier ». Peut-être faudrait-il ainsi traduire dans le passage que je rappelle.

Pour terminer le chapitre des constructions attribuables à Al-Kâmil, mentionnons l'existence d'une bibliothèque خزانة الكتب qui fut détruite par un incendie en 691. Cette bibliothèque dut être constituée en grande partie des dépouilles du ḳâḍî Al-Fâḍil, d'après le passage suivant du *Kitâb as-Souloûk* de Maḳrîzî. « [En l'année 626], le 5 djoumadâ premier, qui était un dimanche, on mit le sequestre sur le palais du ḳâḍî Al-Achraf Aḥmad fils du ḳâḍî Al-Fâḍil et toute la bibliothèque en fut transportée à la Citadelle, le 26. Il y avait soixante-huit mille volumes. Le 3 djoumadâ second, on transporta les armoires (*litt.*: les bois) des bibliothèques réparties en quarante-neuf charges.

« Le samedi 22 radjab de cette année, on transporta les livres de la Citadelle à son palais (celui d'Al-Fâḍil) et aux bibliothèques (?). Le nombre en était, dit-on, de onze mille huit cent huit. Parmi les livres saisis étaient le *Livre des atabeks et des époques* par Aboû 'Alâ al-Ma'arî en soixante volumes [1]. »

Il y a bien quelque obscurité dans ce texte. Est-il admissible qu'Al-Kâmil ait renoncé entièrement à cettre riche proie, et l'ait restituée intégralement? Il nous paraît plus probable qu'il y fît un choix. Al-Kâmil, au dire des historiens, était fort amoureux de sciences [2]. C'était vraiment une trop bonne aubaine. La bibliothèque du ḳaḍî Al-Fâḍil était, en effet, constituée par les dépouilles

1. فى خامس جمادى الاول وهو يوم الاحد وقعت الحوطة على دار القاضى الاشرف احمد بن القاضى الفاضل وحملت خزانة الكتب جميعًا الى قلعة الجبل فى سادس عشرينه وجملت الكتب ثمانية وستون الف مجلدة وحمل من داره فى ثالث جمادى الاخرة خشب خزائن الكتب مفصلة تسعة اربعون حملا والجمل التى حملت الكتب تسعة جمالا ثلاث ربعات وفى يوم السبت ثانى عشرين رجب منها حملت الكتب من القلعة الى داره الفاضل والخزاين وقيل ان عدتها احد عشر الف كتاب وثمان مائة وثمانية كتب ومن جملة الكتب الماخوذة كتاب الاتابك والعصور لابى العلا المعرى فى ستون مجلدا (Bibl. nat., ms. 672, f° 76 verso). Ḥâdjî Khalfa ne mentionne pas cet ouvrage d'Aboû 'Alâ al-Ma'ari sur lequel je n'ai, d'ailleurs, aucun autre renseignement.

2. Ibn al-Wasil ne tarit pas là-dessus (Bibli. nat., ms. 725, f°s 311 à 313). Cf. Aboû 'l-Fidâ (*Hist. or. des Croisades*, I, p. 114).

de la bibliothèque des Faṭimides, vendue aux enchères à des prix ridicules, sur l'ordre de Ṣalâḥ ad-Dîn[1] : elle était justement célèbre.

Un hasard a protégé non pas un ouvrage, mais un objet non moins intéressant, ayant appartenu à cette bibliothèque. Je veux parler d'une sphère céleste en cuivre, dont j'ai eu l'occasion de faire mention ailleurs[2], et sur laquelle on me permettra de donner quelques détails nouveaux. Cette sphère, qui se trouvait au Musée Borgia de Velletri[3], porte les inscriptions suivantes :

1° برسم خزانة مولانا السلطان الملك الكامل العالم العادل ناصر الدنيا والدين محمد بن ابى بكر بن ايوب عز نصره

« Fait pour le cabinet de notre maître le sultan, le roi parfait (El-Malik al-Kâmil), le savant, le juste, Nâṣir ad-Douniâ oua ed-Dîn Mouḥammad ibn Aboû Bakr ibn Ayyoûb. Que Dieu exalte sa victoire ! » Le mot خزانة que j'ai traduit par « cabinet » désigne vraisemblablement la bibliothèque. Si, comme je crois l'avoir établi, il existait à la Citadelle une bibliothèque fondée par Al-Kâmil, la place de cette sphère y était toute marquée.

2° برسم قيصر بن ابى القاسم بن مسافر الاشرفى[4] الحنفى ٦٢٢ هجرية الخ

« Fait par Ḳaïṣar ibn Aboû'l-Ḳâsim ibn Mousâfir, al-Achrafî, le ḥanafite, en 622 de l'hégire, etc. »

Ce Ḳaïṣar est nommé par divers historiens, par Aboû 'l-Fidâ qui dit qu'Al-Malik al-Mouḍhaffar Taḳy ad-Dîn, prince de Ḥamâh, avait pris à son service « le cheikh 'Alam ad-Dîn Ḳaïṣar surnommé T'aâsîf الشيخ علم الدين قيصر المعروف بتعاسيف qui construisit pour lui un globe en bois verni, sur lequel il marqua toutes les étoiles dont on avait déterminé les positions. C'était un géomètre, habile dans les sciences mathématiques وكان مهندسا فاضلا فى العلوم الرياضية[5]. Or Maḳrîzî, dans le

1. Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 409; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, 388. Il est remarquable à ce sujet que, cinq siècles après, MAÏLLET retrouva en Égypte le souvenir de cette vente (*Description de l'Égypte*, p. 190*). Il blâme avec raison Ṣalâḥ ad-Dîn. Le neveu du général kurde était plus affiné, nous l'avons dit.

2. Même volume, p. 320.

3. ASSEMANI, *Globus coelestis cufico-arabicus, etc.* Patavii.

4. Je crois, après nouvel examen, cette lecture préférable à celle d'ASSEMANI : الارق. Ce titre indiquerait que notre personnage aurait été d'abord attaché à la personne d'Al-Malik al-Achraf. Dans ce cas, il s'agirait vraisemblablement du prince de ce nom, frère d'Al-Malik al-Kâmil, mort, comme lui, en 635.

5. *Hist. or. des Croisades*, I, p. 123.

Kitâb as-Souloûk, mentionne, à l'année 649, la mort de علم الدين قيصر ابن ابى القاسم بن عبد الغنى بن مسافر المعروف بتعاسيف الفقيه الحنفى وهو احد الائمة فى العلوم الرياضية « 'Alam ad-Dîn Ḳaïṣar ibn Aboû 'l-Ḳâsim ibn 'Abd al-Ġânî ibn Mousâfir, surnommé Ta'âsîf, le jurisconsulte, le ḥanafite, et c'était un des maîtres dans les sciences mathématiques[1]. » Même renseignement se trouve dans Ibn Ḥabîb, qui ne mentionne cependant pas le surnom de Ta'âsîf, mais l'appelle l'*Égyptien* المصرى. Il le fait mourir à Damas, à l'âge de soixante-quinze ans. Il naquit donc vers 574[2]. En effet, Ibn Khallikân, qui paraît avoir vécu dans son intimité, dit qu'il naquit en 574 dans le village d'Asfoûn dans la Haute-Égypte et mourut à Damas, le dimanche 13 radjab 649[3]. On peut admettre qu'il resta au service d'Al-Kâmil jusqu'en 635, époque de la mort de ce prince. Le titre de géomètre ou architecte مهندس que lui donne Aboû 'l-Fidâ peut aussi faire penser qu'il dut jouer un rôle dans les constructions de la Citadelle. Comment cette sphère est-elle passée en Italie? Si l'on pense aux relations d'amitié qui unirent Al-Kâmil et l'empereur Frédéric II, à qui il céda Jérusalem, au goût bien connu de ce dernier pour les sciences arabes, il est séduisant de supposer que le sultan égyptien en fit cadeau à son allié. La sphère aurait été ainsi transportée en Sicile, à la cour de l'empereur.

On me pardonnera cette petite digression sur un objet qui, après tout, se rattache à ce travail. N'est-il pas l'épave la plus intéressante qui nous soit parvenue des richesses accumulées dans la Citadelle?

Résumons les résultats obtenus. Maḳrîzî ne nous donne sur Al-Kâmil et son œuvre que deux ou trois phrases fort sèches; mais de quelques renseignements fortuits puisés çà et là, nous avons pu conclure, d'une façon certaine, à la création :

1° D'un Iwân الايوان, ⲙⲁⲛ;

2° D'une porte spéciale باب السرّ pour les palais royaux;

3° D'une porte de communication entre la Citadelle de la Montagne, ville militaire, et Al-Ḳala'at, ville royale. C'est Bâb al-Ḳoullat باب القلّة;

1. *Op. cit.*, f° 119 verso.
2. Bibl. nat., ms. 688, f° 4 recto.
3. Trad. de Slane, III, p. 473.

4° D'écuries royales الاصطبلات السلطانية;

5° De tours ابراج;

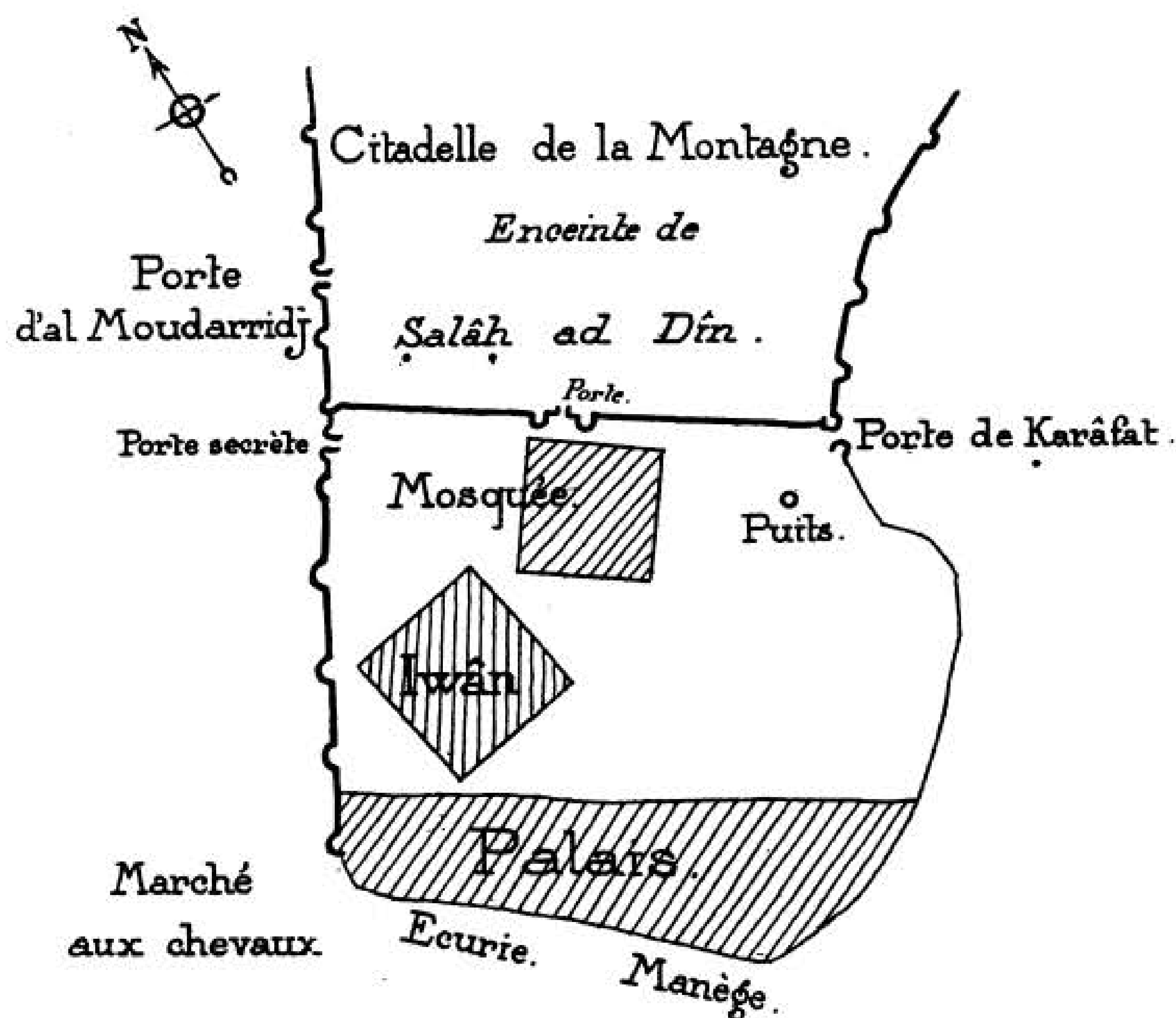
6° De colombiers ابراج الحمام;

7° D'une bibliothèque خزانة الكتب;

et enfin, d'une manière plus hypothétique,

8° D'une résidence affectée au vizir قاعة الصاحب;

9° D'une Mosquée الجامع.



De tout cela il ne restait que bien peu de chose du temps de Maḳrîzî; il ne reste aujourd'hui que l'emplacement des portes, qui n'a dû jamais varier. Quand je traiterai à fond la description de la Citadelle au temps de Maḳrîzî, je reviendrai avec plus de détails sur les divers monuments subsistants, dont je n'ai voulu fixer d'abord que l'époque d'origine, pour ne pas retomber plus tard dans des répétitions fastidieuses.

CHAPITRE VIII

LA CITADELLE DEPUIS AL-MALIK AL-KÂMIL JUSQU'A MOUḤAMMAD IBN ḲALÂOÛN (635-693).

Sous les successeurs immédiats d'Al-Malik al-Kâmil nous ne savons rien ou presque rien du sort de la Citadelle. J'ai dit, dans l'introduction, qu'elle fut délaissée par Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ, pour la Citadelle de Rauḍat. Je n'insisterai pas davantage là-dessus, et me contenterai des détails de plus en plus circonstanciés que nous fournissent les historiens des sultans Mamloûks[1]. Mentionnons cependant la salle Ṣâliḥiyat القاعة الصالحية construite par Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ, qui fut habitée par les sultans jusqu'en 684, époque où elle fut brûlée[2].

Après la chute des Ayyoûbites, Al-Malik al-Mou'izz (Nadjm ad-Dîn Aïbek) s'installa à la Citadelle, qui, depuis, resta toujours le siège du sultan. Sous son règne, il n'est pas fait mention de constructions nouvelles. Il paraît avoir délaissé l'*Iwân* d'Al-Kâmil, puisqu'il tenait ses audiences de justice à la Madrasat aṣ-Ṣâliḥiyat[3], accompagné des délégués de *la maison de justice*, دار العدل[4], laquelle, comme nous le verrons, n'était autre que l'Iwân.

Peut-être faut-il lui attribuer, la « salle des Piliers »[5] قاعة العواميد, ou العمد[6], ou

1. A partir de cette époque, jusqu'en 708, l'ouvrage de QUATREMÈRE (*Histoire des sultans Mamlouks*, traduite de Maḳrîzî) nous fournira un guide précieux. Je le désigne par *S. M.*

2. *S. M.*, II, 2e part., p. 81.

3. Sur la madrasat Ṣaliḥiyat, voir Maḳrîzi, II, p. 374.

4. Sauf sous le règne de Beïbars, qui la transporta ailleurs, comme nous allons le voir.

5. Maḳrîzî, *Kitât as-Soulouk*; Aboû 'l-Maḥâsin, *An-Noudjoûm az-zâhirat*, passim.

6. *Histoire de Beïbars* (Bibl. nat., ms. 803, f° 19 recto).

الاعمدة[1]. Du moins l'affectation spéciale de cette salle paraît-elle due à Chadjarat ad-Dourr, sa femme, qui fut la véritable souveraine pendant quelque temps. Voici, à ce sujet, ce que dit Ibn Iyâs : « C'est de Chadjarat ad-Dourr que vient le réglement مرتبة de la princesse, qui est observé dans la salle des Piliers[2]. » Cette salle des Piliers, comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard, communiquait avec le harem. Le réglement dont parle Ibn Iyâs devait être relatif à la garde du harem; nous verrons, en effet, qu'une des dames du palais siégeait dans cette salle. Enfin elle ne devait pas être très éloignée de l'entrée de la Citadelle, et était comme l'antichambre des appartements privés du sultan, si l'on s'en rapporte à ce passage de Makrîzî : « Al-Mou'izz fit dire à Aktaï de venir le trouver à la Citadelle de la Montagne. Lorsqu'il eut franchi la porte de la Citadelle, et comme il se dirigeait vers la salle des Piliers, on ferma la porte [de la Citadelle] et on empêcha ses mamloûks d'entrer avec lui. A peine était-il arrivé dans le vestibule الدهليز qu'il fut assailli[3]. » Je reviendrai sur la question de l'emplacement exact de cette salle.

« De Chadjarat ad-Dourr vient également la naubat de la princesse نوبة خاتون qui après le soir العشا fait le tour de la Citadelle au son du tambour et de la *khaliliat*[4]. » Cette naubat est mentionnée par d'autres écrivains. QUATREMÈRE, d'après eux, dit : « La naubat ou le chœur de musique de la princesse était une cérémonie qui avait lieu chaque nuit, au Château de la Montagne, et où se rassemblait un grand nombre de musiciens. Elle était présidée par un des mamloûks du gouverneur du Château. Il était revêtu d'un costume complet et avait à la main un bâton doré. Devant lui était un petit flambeau que tenait un des portiers qui le faisait mouvoir avec légèreté et agilité, de manière à suivre la mesure des instruments[5]. »

Le passage d'Ibn Iyâs que j'ai cité est particulièrement intéressant, car il me permettra, je crois, d'élucider un petit problème soulevé par M. Max VAN BER-

1. Ibn Iyâs (Bibl. nat., ms. 795 A et B), *passim*.

2. (Bibl. nat., ms. 595 A, 93 r°) : والى شجرة الدر تنسب مرتبة خاتون التى فى قاعة الاعمدة.

3. *S. M.*, I, 1re partie, p. 47.

4. Ibn Iyâs, ms. 595 A, f° 93 recto : وكذلك تنسب اليها نوبة خاتون التى تدور فى القلعة بعد العشا بالطبل والخليلية.

5. *S. M.*, I, 1re partie, p. 139, note. Le mot de *naubat* appliqué à la musique militaire, à la « retraite » du soir, existe encore aujourd'hui en Algérie.

CHEM[1]. Maḳrîzî dit que sous Mouḥammad Ibn Ḳalâoûn, on fit placer sur la porte de Zoueïlat une *khaliliat* qu'on frappait tous les soirs après la prière de l'après-midi. M. VAN BERCHEM, d'après le contexte, traduit ce mot par *cloche*. Avant lui, ROUZÉE dans la *Description de l'Égypte* avait traduit par « une espèce de grande caisse de tambour »[2]. Personnellement j'avais en vain demandé, au Caire, la signification de ce mot, et en désespoir de cause, je crus à une faute de copiste : je lisais طبلية « des joueurs de tambour »; mais après examen des divers manuscrits, je dus abandonner cette conjecture. J'ai relevé, en outre, divers passages où ce mot se retrouve. En effet, Maḳrîzî dit dans le passage que j'ai cité page 579, qu'on frappait une *khaliliat*, près de la porte de la Citadelle après le coucher du soleil. Djauharî dit que, en 802, on accrocha les têtes de deux émirs révoltés à la porte de la citadelle près de la *khaliliat*[3]. Enfin Ibn Iyâs nous apprend, de façon certaine, que cette *khaliliat* était un instrument de même espèce que les tambours qu'on jouait chaque soir à la Citadelle, lors de la naubat. Le passage de Djauharî semble indiquer que la *khaliliat* était le nom d'un bâtiment où était la *khaliliat*. Par analogie, rappelons que le mot *ṭablkhânat* طبلخانة signifie à la fois la batterie des timbales et la maison où étaient les timbaliers. J'en parlerai plus tard.

Il paraît donc évident que ce nom désigne une espèce particulière de tambour. D'où vient-il ? M. CLERMONT-GANNEAU, qui a bien voulu m'écrire à ce sujet, fait un rapprochement ingénieux. Moudjîr ad-Dîn, dans son Histoire de Jérusalem et d'Hébron, dit qu'Abraham, surnommé *al-khalil*, créa les banquets سماط, que l'on annonce, le soir, au son du tambour. Le savant orientaliste se demande s'il ne faut pas chercher là l'étymologie du mot embarrassant, mais reconnaît lui-même que, dans ce cas, le mot devrait être connu des auteurs qui ont parlé des instruments de musique. M. VAN BERCHEM m'écrit que M. GOLDZIHER a eu la même pensée que M. CLERMONT-GANNEAU. Mais, d'après le passage d'Ibn Iyâs, je me demande si l'on ne doit pas rapprocher de cette expression le titre officiel donné à *Chadjarat ad-Dourr* de *mère de Khalil* والدة خليل[4]. Peut-être est-ce en l'honneur de son fils que cette naubat fut instituée.

1. *Archéologie arabe*, tirage à part, p. 45 et 46; — et deuxième article (tirage à part), p. 31.
2. *Description de l'Égypte*, 2e édition, XVIII, 2e partie, p. 528.
3. Djauhari, I, fo 395 : رسم بان يعلقا (الراسان) على باب القلعة عند الخليلية.
4. Cf. STANLEY LANE POOLE. *Catalogue of Oriental coins*, IV, Introduction, p. XVII et p. 136 du texte.

La question d'étymologie reste donc obscure encore. Mais je crois qu'il ne peut plus y avoir de difficulté sur le sens. La *khaliliat* est une sorte de tambour. Le terme paraît être égyptien et devoir son origine aux coutumes militaires des sultans Mamloûks.

C'est cette même Chadjarat ad-Dourr, qui, furieuse d'être délaissée par son mari qui lui devait tout, le fit assassiner au bain dans la Citadelle. Elle fut, à son tour, livrée à un terrible supplice, et son corps jeté à demi nu dans le fossé de la Citadelle y resta exposé quelques jours à la voracité des chiens[1].

Nous passons sur le règne insignifiant du deuxième sultan Mamloûk Al-Malik al-Manṣoûr et celui du troisième Al-Malik al-Mouḍhaffar, fort court et tout occupé de la lutte contre les Tartares en Syrie. Nous arrivons au règne du quatrième sultan Al-Malik aḍh-Ḍhâhir (Rokn ad-Dîn Beïbars), le plus célèbre de tous, celui dont la mémoire est restée impérissable chez le peuple d'Égypte et alimente encore la verve des conteurs populaires[2]. C'était un grand constructeur, et c'est à lui que sont dus les premiers remaniements de la Citadelle.

Aboû 'l-Maḥâsin nous donne le résumé de ce qu'il y fit, en ces termes :

« Il construisit dans la Citadelle de la Montagne la Maison d'or avec ses deux tours, le tout couronné par une coupole supportée par douze piliers de marbre de couleur. Il y fit peindre les portraits de toute sa suite et de ses émirs. Il fit construire aussi dans la Citadelle deux *ṭabaḳats* qui donnaient sur la place de la Mosquée. Il éleva la tour de la zâouiat qui est voisine de la porte de la Citadelle et y perça des lucarnes et construisit au-dessus une coupole dont il fit enluminer les plafonds. Auprès il fit encore construire des *ṭabaḳats* pour les mamloûks. Il éleva en face de ses deux tours, à la porte de la Citadelle, une grande maison pour son fils Al-Malik as-Sa'îd. Il y avait en cet emplacement un creux; il y fit faire seize fondations[4]. »

1. *S. M.*, I, 1re partie, p. 70-72. Lire sur cette princesse une intéressante monographie de M. DE MÉRIONEC (*Bulletin de l'Institut égyptien*, année 1888, p. 91 sqq.).

2. Cf. LANE, *The modern Egyptians*, 5e éd., 1860, p. 400 sq.

3. Casernes pour les mamloûks. Voir *S. M.*, II, 2e partie, p. 14, note.

4. عمر بقلعة الجبل دار الذهب وبرجيه الخارج فيه قبة محمولة على اثنى عشر عمود من الرخام الملون وصور فيها سائر حاشيته وامرائه على هيئتهم وعمر بالقلعة ايضا طبقتين مطلتين على رحبة الجامع وانشا برج الزاوية المجاورة لباب القلعة واخرج

Études d'abord ces diverses constructions. La Maison d'or دار الذهب nous paraît devoir être identifiée avec *la salle Ḍhâhirîat* القاعة الظاهرية et *la Maison neuve* الدار الجديدة.

De la première, voici ce que nous dit Chafeî ibn ʿAlî qui résume l'histoire écrite par Ibn ʿAbd aḍh-Ḍhâhir (lequel fut secrétaire de Beïbars) : « En cette année (664) on acheva de construire *la salle Ḍhâhiriat*, voisine de la porte secrète de la Citadelle de la Montagne — la bien gardée. — Le préposé à la construction était ʿIzz ad-Dîn Aïbek al-Fakhrî. C'était une salle immense; on y déploya toutes les ressources de la construction et de l'enluminure, et on en atteignit les limites extrêmes. Quand elle fut achevée, le sultan y siégea et y fit dresser une table. Il en nomma *mouchidd* (préposé)[1] ʿIzz ad-Dîn al-Fakhrî. Le ṣâḥib Mouḥî ad-Dîn (ibn ʿAbd aḍh-Ḍhâhir), auteur de cette histoire, composa des vers à ce sujet[2].

De la seconde, Maḳrîzî dit : « *La Maison neuve*. Cette maison [est] près de la porte secrète de la Citadelle de la Montagne, donnant sur le Marché aux chevaux. Elle fut construite par le sultan Al-Malik aḍh-Ḍhâhir Beïbars al-Bondouḳdârî en l'année 664 et dans le mois de djoumâda Ier de cette année, lors de son achèvement, il offrit un banquet aux émirs[3]. »

J'en conclus que la *salle Ḍhâhiriat* et la *Maison neuve* sont un seul et même monument. D'autre part, les détails du luxe déployé dans la salle Ḍhâhirîat et dans la Maison d'or ne laissent pas de doutes sur l'identité des deux dernières; ce sont donc trois noms différents d'un même palais.

منه رواشن وبنى عليه قبة وزخرف سقفها وانشا جوار طباقا لمماليكه ايضا وانشا تجاه برجيه بباب القلعة دار كبيرة لولده الملك السعيد وكان فى موضعها حفير فعقد عليه ست عشرا عقدا (Bibl. nat., ms. 670, f° 181 recto)

1. Sur ce mot, voir *S. M.*, I, 1re partie, p. 110, note.

2. وفيه تجزت عمارة القاعة الظاهرية المجاورة لباب سر قلعة الجبل المحروسة المتولى عمارتها الامير عز الدين ايبك الفخرى وهى قاعة عظيمة قد تفنن فى عمارتها وزخرفتها وتنوهى فيها الى الغاية والنهاية ولما تجزت جلس بها السلطان ومد سماطا وخلع على عز الدين الفخرى مشدها.. وانشاده الصاحب محى الدين جامع سيرته. (Bibl. nat., ms. 803, f° 81 verso).

Je fais grâce au lecteur des vers assez amphigouriques de cet auteur, d'autant que j'avoue n'avoir pas réussi à en rétablir le texte, très altéré dans le manuscrit, si je ne me trompe.

3. الدار الجديدة هذه الدار عند باب سر قلعة الجبل المظل على سوق الخيل عمرها الملك الظاهر بيبرس البندقدارى فى سنة اربع وستين وستمائة وعمل بها فى جمادى الاولى منها دعوة للامراء عند فراغها (*Khiṭaṭ*, I, 2e partie, p. 26). Cf. *S. M.*, II, p. 212. l. 29.

Reprenons le texte d'Aboû 'l-Maḥâsin. L'expression برجيه est quelque peu obscure. Le pronom suffixe ه ne peut se rapporter à دار qui est du féminin, d'autre part le même mot برجيه est répété plus loin. « Ses deux tours » signifient apparemment « les deux tours de Beïbars ». La seconde fois, l'auteur semble dire que *ses deux tours* étaient en face de la porte de la Citadelle. L'expression باب القلعة signifie toujours la porte principale, c'est-à-dire la porte de Sâriat. Aboû 'l-Maḥâsin signale sur ce point une profonde dépression de terrain حفير. Où pouvait être cette dépression ? Remarquons tout d'abord que la porte de Sâriat est très élevée au-dessus du sol, puisque l'on n'y aboutit que par un long escalier (cf. le *Plan de 1798*). Supposons que cette dépression que domine la porte fût divisée en deux par le mur de la Citadelle, une moitié de cette dépression se trouverait comprise dans l'enceinte même de la Citadelle, et une maison construite là serait bien à *côté de la porte* بباب القلعة. *Ses deux tours* sont en face, dit notre auteur. Mais, suivant les autres, l'ensemble des bâtiments dont font partie *ses deux tours* est proche de la porte secrète. Je placerai donc *ses deux tours* dans le voisinage de l'Iwân d'Al-Malik al-Kâmil, entre cet Iwân et la porte secrète. Sur le plan que j'établis, on voit que cette disposition répond à peu près à ce terme, assez élastique, de تجاه « en face. » La maison de Beïbars et celle de son fils se font bien vis-à-vis. On pourrait encore admettre que la seconde n'était pas dans l'enceinte même de la Citadelle, ce qui se concilierait encore mieux avec le double détail d'une dépression profonde, et d'une situation vis-à-vis de la Maison d'Or. Mais il semble plutôt ressortir du contexte que tout était compris dans l'enceinte de la Citadelle.

Chafeî ibn 'Alî parle d'une tour Al-'Âfîat برج العافية. D'autre part, on trouve quelquefois mentionnée *la Tour des lions* برج السباع. Les lions étant les armoiries de Beïbars, il est probable que cette dernière était l'une des trois tours construites par ce sultan. Nous ne savons laquelle.

Je verrais volontiers dans la tour que Beïbars construisit à la zâouiat « qui est voisine de la porte de la Citadelle » la *ḳoullat* qui fut construite par ce sultan, d'après Maḳrîzî[1], et qui donna son nom à la porte qui mettait les deux

1. باب القلة عرف بذلك من اجل انه كان هناك قلة بناها الملك الظاهر بيبرس « La porte de la Ḳoullat ainsi appelée parce qu'il y avait là une *ḳoullat* construite par Al-Malik adh-Dhâhir Beïbars » (*Khiṭaṭ*, II, 212, l. 36).

enceintes en communication (v. plus haut, p. 594). Dans ce cas, la zâouiat en question occuperait à peu près l'angle de l'enceinte, entre la porte de Sârîat et la porte de la Ḳoullat[1].

La place de la Mosquée, si l'on admet que la Mosquée était au même endroit que celle de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn (voir plus loin, ch. IX) répond au vide laissé entre la porte de Ḳoullat et la Mosquée en question. Je renvoie au plan, où je marque les *ṭabaḳats* dues à Beïbars.

Maḳrîzî dans les *Ḳhiṭaṭ* attribue formellement à Beïbars la construction d'une annexe importante : *la Maison de justice* دار العدل : mais Aboû 'l-Maḥâsin, ni l'auteur de la Vie de Beïbars n'en disent mot. D'autre part, Maḳrîzî lui-même, dans le *Kitâb as-Souloûk*, dit qu'il la reconstruisit. « En cette année (661) on reconstruisit *la Maison de justice* دار العدل située au pied de la Citadelle de la Montagne. Le sultan y tenait une séance, les lundis et jeudis de chaque semaine[2]. »

L'existence de cette maison de justice, distincte de l'Iwân, semble confirmée par l'expression de la *Maison basse de justice* دار العدل السفلى que nous trouvons une fois mentionnée par Chafeî ibn 'Alî, qui ajoute : « C'est le tombeau des Banî al-Mahtâr, émirs égyptiens[3]. » Quelques pages plus loin l'auteur nous parle du « grand Iwân voisin de la Mosquée de la Citadelle[4]. » De ces détails résulte, ce me semble, l'existence simultanée de l'Iwân et de la Maison de justice : l'Iwân étant déjà une maison de justice, l'autre était désignée par l'épithète de *basse*. Les deux avaient-elles existé du temps d'Al-Kâmil? Nous l'avons prouvé pour l'Iwân. Pour l'autre, nous n'avons pas d'autres renseignements que la reconstruction et vraisemblablement l'agrandissement entrepris par Beïbars.

Voici ce que nous en dit Maḳrîzî : « *L'ancienne Maison de justice.* L'emplacement actuel de cette maison est sous la Citadelle : c'est appelé la Timbalerie. Celui qui construisit la maison de justice est Al-Malik aḍh-Ḍhâhir Rokn ad-Dîn

1. قلة signifie tour isolée. C'est encore le terme dont on désigne à Constantinople les tours d'observation de Galata et Péra. Dans le *Plan de 1798*, on remarque une grande tour isolée appelée *Bourg Khazneh Qoulleh* برج خزنه قله (Citadelle, n° 62). Est-ce un souvenir de la *ḳoullat* de Beïbars?

2. *S. M.*, I, 1re partie, p. 223, n°

3. (Bibl. nat., ms. 803, f° 40 recto). دار العدل السفلى وهى تربة بنى المهتار من امرا المصريين

4. (Bibl. nat., ms. 803, f° 60 recto). الايوان الكبير المجاور لجامع القلعة

Beïbars al-Boundouḳdârî en l'an 661 et il prit l'habitude d'y siéger tous les lundis et jeudis pour y recevoir l'armée. Les audiences commencèrent au début de l'année 662..... [Suit une série d'anecdotes relatives à diverses décisions remarquables prises en ces audiences; comme elles n'intéressent pas directement mon sujet, je les supprimerai. Disons seulement qu'il s'y agitait toutes sortes de questions : revendications contre les domaines de l'État, charité publique lors de disette, réforme de monnaies, etc. C'est la confusion absolue des pouvoirs administratif et judiciaire, le système de gouvernement patriarcal, toujours en vigueur dans l'Orient]... « Cette maison de justice continua (à fonctionner) jusqu'à ce qu'Al-Malik al-Manṣoûr Ḳalâoûn reconstruisit l'Iwân. Cette maison de justice fut alors délaissée jusqu'à l'année 722, époque où le sultan Al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn la détruisit et sur son emplacement édifia la Timbalerie [1]. » Quand j'aurai à parler de la Timbalerie, j'en discuterai l'emplacement tout au long.

Sous le règne de Beïbars, la Citadelle fut le théâtre d'un événement historique considérable. En renvoyant pour les détails à l'ouvrage de Maḳrîzî traduit par Quatremère [2], je le résumerai ici en quelques lignes.

L'émir Aboû 'l-Ḳâsim Aḥmad, fils du khalife abbasside Aḍh-Ḍhâhir (622-623), s'était enfui de Bagdad, après la prise de cette ville par les Tatares (658) et le massacre de sa famille. Caché pendant quelques années chez les Arabes de l'Irâḳ, il prit en 659 la résolution de se réfugier en Égypte. Beïbars le reçut en grande pompe. Le 13 radjab de cette année, il fut solennellement reconnu comme khalife, sous le nom d'Al-Moustanṣir billah, et le vendredi, 17 du même mois, il prononça la *khoṭbat* dans la Mosquée de la Citadelle. Puis, à son tour, il conféra solennellement à Beïbars le sultanat.

Beïbars lui donna une armée pour reconquérir Bagdad. Mais l'expédition fut

1. دار العدل القديمة هذه الدار موضعها الآن تحت القلعة يعرف بالطبلخاناة والذى بنى دار العدل الملك الظاهر ركن الدين بيبرس البندقدارى فى سنة احدى وستين وستمائة وصار يجلس بها لعرض العساكر فى كل اثنين وخميس وابتدا بالحضور فى اول سنة اثنين وستين وستمائة..
وما برحت دار العدل هذه باقية الى ان استجد السلطان الملك المنصور قلاون الايون فهجرت دار العدل هذه الى ان كانت سنة اثنين وعشرين وسبعمائة فهدمها السلطان الملك الناصر محمد بن قلاون وعمل موضعه الطبلخاناة (Maḳrizi, II, 205, l. 19, et 206, l. 25).

2. *S. M.*, Ier vol., 1re partie, 146 sq. Cf. Weil, *Geschichte der Chalifen in Ægypten*.

désastreuse, et coûta la vie au nouveau khalife. Un de ses parents lui succéda avec le titre d'Al-Ḥâkim biamr Illah. Il arriva au Caire, le 27 rabî' Ier 660. « Le sultan sortit en pompe à sa rencontre, lui assigna pour demeure la grande tour située dans l'intérieur du Château de la Montagne, et lui fit fournir tout ce qui pouvait lui être nécessaire[1]. »

Depuis ce temps, les khalifes ne cessèrent de séjourner en Égypte. Sauf quelques rares intervalles, ils se contentèrent du pouvoir spirituel et des honneurs qui leur étaient accordés, et vécurent en bonne intelligence avec les sultans. D'abord logés à la Citadelle, ils furent, plus tard, installés dans le château de Kabch. C'est là que le dernier khalife conféra au sultan ottoman Salîm et à sa famille tous ses droits spirituels, en 921.

La grande tour, où fut logé Al-Ḥâkim, me paraît être la tour voisine de la porte de Ḳarâfat, mentionnée par Maḳrîzî[2], comme affectée aux rebelles en l'année 724. C'est, en effet, une tour énorme.

Je ne quitterai pas le règne de Beïbars sans dire quelques mots d'une question qui s'y rattache indirectement. Je veux parler du changement de nom de la porte de Sârîat ou d'Al-Moudarradj qui s'appela, nous dit Maḳrîzî, porte d'Ad-Darfîl, du nom d'un officier de Beïbars. S'il fallait s'en rapporter au texte des *Khiṭaṭ*, la question serait fort simple, mais quelques lignes du même auteur dans son ouvrage historique (*Kitâb as-Souloûk*) viennent la compliquer de contradictions flagrantes.

Voici d'abord le texte des *Khiṭaṭ* : « Cette porte est appelée aussi porte d'Al-Moudarradj, et on l'appelait autrefois porte de Sârîat. Ad-Darfîl est l'émir Ḥousâm ad-Dîn Lâḍjîn al-Aïdmerî, connu sous le nom d'Ad-Darfîl (le dauphin). Il était dawâdâr d'Al-Malik aḍh-Ḍhâhir Beïbars. Il mourut en 672[3]. » Maḳrîzî ajoute que cette porte est entre le mur de la Citadelle et la montagne : وهو فيما بين سور القلعة والجبل. J'ai essayé, plus haut, (p. 579 sqq.) d'expliquer ce texte. Il convient d'y revenir, et de l'interpréter avec plus de précision.

1. *S. M.*, Ier vol., 1re partie, p. 172.

2. (Ms., f° 390 recto.) البرج المرسوم للصادرين بباب القرافة من القلعة

3. باب الدرفيل... يعرف ايضا بباب المدرج وكان يعرف قديما بباب سارية.... والدرفيل هو الامير حسام الدين لاجين الايدمرى المعروف بالدرفيل دوادار الملك الظاهر بيبرس مات فى سنة اثنين وسبعين وستمائة (*Khiṭaṭ*, II, 205, l. 15.) Sur Ad-Darfîl, voyez *S. M.*, Ier vol., 2e partie, p. 119.

En adoptant le texte des *Khiṭaṭ*, on arrive à cette conclusion que la porte d'Ad-Darfîl était en dehors de la Citadelle. Cette conclusion se dégage encore mieux d'une ligne du *Kitâb as-Souloûk* où Maḳrîzî nous apprend « qu'on construisit une muraille entre la porte d'Ad-Darfîl et le mur de la Citadelle » et il ajoute : « on éleva également une muraille du voisinage de la porte d'Al-Darfîl à la montagne[1]. » J'ai relevé l'absurdité d'une telle disposition dans le cas où la porte d'Ad-Darfîl serait la porte principale de la Citadelle, et ce que nous savons de la porte de Sârîat nous amène à dire : Malgré l'affirmation des *Khiṭaṭ*, la porte d'Al-Darfîl est absolument distincte de la porte de Sârîat.

Et, en effet, le même folio du *Kitâb as-Souloûk* nous dit : « On boucha la porte d'Ad-Darfîl, *près de la Citadelle*, et la porte attenante à la Citadelle, connue autrefois sous le nom de porte de Sârîat, et aujourd'hui sous celui de porte d'Al-Moudarradj[2]. » Il est difficile d'être plus net.

Mais comment Maḳrîzî a-t-il pu être amené à une si flagrante contradiction ? Je vais en donner l'explication qui me paraît la plus vraisemblable.

Sur le *Plan de 1798*, on remarque un très long escalier qui monte jusqu'au point où est la porte principale de la Citadelle, celle où Ṣalâḥ ad-Dîn fit graver son nom. (La partie la plus basse de l'escalier a disparu aujourd'hui, Mehemet-Aly ayant complètement transformé cette région.) Or, supposons à l'entrée de cet escalier une porte, cette porte sera hors de la Citadelle, et toutefois voisine de la Citadelle. Aujourd'hui encore cette disposition se reproduit. La porte par laquelle on entre est bien reliée aux deux enceintes (celles de Ṣalâḥ ad-Dîn et d'Al-Kâmil) par une muraille, mais, en somme, elle ne fait pas corps avec la Citadelle. Cette porte elle-même en remplace une autre qui est condamnée aujourd'hui, et qui me paraît correspondre à peu près à celle d'Ad-Darfîl. Cette porte ouvrant sur un escalier (appelé, nous le savons, *escalier d'Al-Moudarradj* (سلم المدرج) pouvait s'appeler aussi porte d'Al-Moudarradj. La porte de Sârîat, ouvrant également sur le même escalier, pouvait également porter ce nom. De là, la confusion.

1. بنى حايط بين باب الدرفيل وسور القلعة وابتنا ايضا حايط من جوار باب الدرفيل الى الجبل (Ms. 672, f° 181 recto).

2. وسد باب الدرفيل بجوار القلعة والباب المجاور للقلعة المعروف قديماً بباب سارية يعرف اليوم بباب المدرج (*Ibid.*, *ibid.*). Djauhari nous dit aussi qu'on condamna « la porte attenante à la Citadelle, autrefois appelée porte de Sârîat

Pour résumer mon opinion, on confondait sous le même nom d'Al-Moudarradj les deux portes situées aux extrémités de l'escalier dit d'Al-Moudarradj, et qui doivent s'appeler respectivement, la plus haute : *Bâb Sâriat* باب سارية, la plus basse *Bâb ad-Darfîl* باب الدرفيل. Ce dernier nom prit naissance sous Beïbars; Ad-Darfîl dut certainement être pour quelque chose dans la construction ou la reconstruction de cette porte. Mais je n'ai aucun indice à ce sujet.

Sous le règne fort court des fils de Beïbars. nous n'avons à mentionner que l'existence d'une tour dite du *Rafraf* برج الرفرف dominant sur l'Écurie[1]. Nous allons avoir bientôt l'occasion de revenir sur le mot *Rafraf*.

Le règne de Ḳalâoûn nous arrêtera davantage. Nous avons vu que Maḳrîzî lui attribue la reconstruction de l'Iwân. Je n'étonnerais plus le lecteur en signalant des contradictions et des obscurités chez cet auteur. Je vais tâcher, encore une fois, d'éclaircir son texte. Voici ce qu'il dit, dans les *Khiṭaṭ*. Après qu'il nous a parlé de la Maison de justice دار العدل fondée par Beïbars, hors de la Citadelle, nous avons vu qu'il ajoute : « quand Ḳalâoûn rétablit استجد l'Iwân, la Maison de justice fut abandonnée, etc. » Il semble en résulter que l'Iwân fut abandonné sous Beïbars pour la Maison de justice, et celle-ci, à son tour, pour l'Iwân reconstruit par Ḳalâoûn. C'est ce qui semble encore confirmé par les lignes suivantes : « L'Iwân connu sous le nom de Maison de justice. Cet Iwân fut construit par Ḳalâoûn, puis renouvelé par son fils Al-Achraf Khalîl[2]. » Or, il résulte de la lecture du *Kitâb as-Souloûk* du même auteur, que sous Beïbars, comme sous ses successeurs, ni l'Iwân, ni la Maison de justice ne furent abandonnés. En 667, cinq ans après la construction de la Maison de justice, nous voyons siéger Al-Malik as-Sa'îd Barakat, fils de Beïbars, dans l'Iwân : il y reçoit les placets; on lui remet les lettres patentes qui le proclament héritier du sultanat[3]. Ce même Barakat, fils de Beïbars, devenu sultan, reçoit les émirs dans l'Iwân[4] et

et connue aujourd'hui sous le nom de porte d'Al-Moudarradj » الباب المجاور للقلعة المعروف قديماً بباب سارية ويعرف الان بباب المدرج (I, f° 113.)

1. *S. M.*, Ier vol., 2e partie, p. 170.
2. (*Khiṭaṭ*, II, 212, l. 30.) الايوان المعروف بدار العدل هذا الايوان انشاه السلطان قلاون ثم جدده ابنه الملك الاشرف خليل
3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 61.
4. *Ibid.*, *ibid.*, p. 156.

c'est là que la foule des mamloûks présente ses réclamations[1]. Dès les commencements de son règne (678), Ḳalâoûn y célèbre une cérémonie funèbre en l'honneur du sultan précité[2]. Même cérémonie, en l'honneur de son propre fils, quelques années plus tard[3]. D'autre part, Ḳalâoûn, dès les premiers jours de son règne, s'impose la loi de venir siéger dans la *Maison de justice* les lundis et jeudis[4] : il s'agit évidemment de la Maison de justice de Beïbars. Quelque temps après (682), un impôt est payé dans « la maison de justice située au pied de la Citadelle[5]. » Ajoutons que, dans le *Kitâb as-Souloûk*, il n'est rien dit d'une construction del'Iwân.

Je crois pouvoir en conclure que les expressions employées dans les *Khiṭaṭ* sont exagérées; que Ḳalâoûn, comme son fils Khalîl après lui, ne fit que de légères réparations au monument même, mais que Ḳalâoûn dut y installer les audiences de justice, tenues depuis Beïbars, hors de la Citadelle.

En 685, Ḳalâoûn édifia une *ḳoubbat* (coupole). Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir nous donne des renseignements circonstanciés sur cette *ḳoubbat* : « Pendant le temps de cette absence [année 685 de *radjab* à *chawwâl*] il avait prescrit de construire une *ḳoubbat* sur la *place Rouge* dans la Citadelle, sous la direction de l'émir 'Alam ad-Dîn al-Manṣoûrî. Ce devint une des merveilles de l'architecture, comme aucun roi dans aucun royaume n'en fit élever de semblable. Que celui qui contredirait cette assertion me cite tel souverain, tel endroit, et nous nous inclinerons.

« Cette coupole se distingue par ses piliers grands et petits, peints et dorés, au nombre de quatre-vingt-quatorze, en dehors des péristyles. Il s'y ajoute, en fait d'or, deux mille trois cents coussins d'or égyptien. Les marbres, on n'en saurait calculer la valeur et le nombre. Sur les deux murs des péristyles sont représentées les forteresses de notre maître le sultan, citadelle par citadelle, château par château, avec leurs mers, leurs fleuves, leurs plaines et leurs montagnes. Sur une plaque de marbre il est écrit que le commencement en fut à la pre-

1. *S. M*, Ier vol., 2e partie, p. 162.
2. *S. M.*, IIe vol., 1re partie, p. 9.
3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 99.
4. *S. M.*, Ier vol., 1e partie, p. 5.
5. *Ibid.*, *ibid.*, p. 59.

mière lune de cha'abân de cette année, et la fin en chawwâl de la même année.

« Poésie du mamloûk[1] (l'auteur) à ce sujet :

> Tu as élevé pour l'empire tout un palais qui surpasse en hauteur les *Barabras*[2].
> Oui, le château de Belkeïs est en ruine, le château d'Amân en débris;
> Le palais de Ghoumdân en cendres; la tribu de Bawân en confusion!
> Combien plus belle cette coupole qui s'élève jusqu'à atteindre les nuages !

« Notre maître le sultan, à son arrivée, siégea en cette ḳoubbat : il en reconnut la beauté et en admira la perfection, et il en agréa la convenance. Étaient présents le prince de Ḥamah[3] et son oncle, tous les émirs, etc.[4]. »

Maḳrîzî nous fournit, de plus, un détail important. Cette ḳoubbat fut, d'après lui, construite sur les ruines de la ḳoubbat de Beïbars, dont nous avons parlé : « elle fut détruite (la *ḳoubbat*) par Ḳalâoûn le dimanche 10 radjab 685 et il édifia à la place une ḳoubbat dont la construction fut achevée en chawwâl de cette année[5]. » L'identification étant indéniable, nous pouvons en conclure que la *place*

1. Sur cette expression, voir ce que j'en ai dit précédemment, même volume, p. 561.

2. Sur ce nom donné par les Arabes aux temples de l'ancienne Égypte voir *Abd al-Latif* (S. DE SACY), p. 182 et 230.

3. Il s'agit d'Al-Malik al-Moudhaffar III, sultan Ayyoûbite, qui venait de succéder en 683 à son père, et d'Al-Malik al-Afḍal 'Alî, son oncle. Ce dernier est le père du célèbre historien Aboû 'l-Fidâ.

4. كان فى غيبته هذه المدة رسم ببناء قبة فى الرحبة الحمرا بالقلعة المحروسة بمباشرة الامير علم الدين المنصورى فجاءت من عجائب الابنية التى ما عمّر مثلها ملك فى مملكة من الممالك ومن عارض فى هذا القول فليقل فلان فى المكان الفلانى فنسلم له ذلك والذى بهذه القبة خاصه من العمد الكبار والصغار الملونة والمذهبة اربعة وتسعون عمودًا خارجا من الرواقات والذى اُصف بها من الذهب الفانٍ وثلث مائة دست ذهبا مصريا واما من الرخام فما لا تحصى قيمته ولا تحصى وفى جدران رواقاتها صفة قلاع مولانا السلطان قلعة قلعة وحصنا حصنا ببحارها وانهارها وسهولها واجبالها وكتب على لوح رخام منها ان الشروع فيها كان فى مستهل شعبان من هذه السنة ومما نظمه المملوك فيها [بسيط]

> شيّدت للملك كل قصر يربى اعتلاء على البرابى
> فصرحُ بلقيس فى انقضاض وصرح هامان فى انقضاب
> وقصر غمدان فى انقلاء وشعب بوان فى انقلاب
> يا حُسنها قبة تعالَتْ حتى تناهت الى السحاب

ولما وصل مولانا السلطان جلس بهذه القبة فاستجل جمالها واستحسن كمالها واستقبل اقبالها وحضر صاحب حماه وعمه والامرا جميعهم بها الخ (Bibl. nat., Supplément 810, f° 284.)

5. وهدمها (القبة) الملك المنصور قلاون فى يوم الاحد عاشر شهر رجب سنة خمس وثمانين وستمائة وبنى مكانها قبة فرغت عمارتها فى شوال منها (*Khiṭaṭ*, II, p. 212, l. 37).

Rouge الرحبة الحمرا n'était autre que la place située entre les deux portes de Sâriat et de Ḳarâfat (voir p. 579 et 583).

C'est encore à Ḳalâoûn qu'est attribuée la construction de la *maison du naïb* دار النيابة sur laquelle nous aurons à revenir : « La maison du naïb. Il y avait à la Citadelle une maison du naïb construite par Ḳalâoûn en 687. Elle fut habitée par l'émir Ḥousâm ad-Dîn Ṭouranṭâî et, après lui, par les *naïbs* du *sultanat*. Les naïbs y siégeaient dans la tribune grillée, le *chibâk*[1]. »

Ḳalâoûn prit aussi diverses mesures relatives au logement de ses mamloûks dans la Citadelle[2].

Pour en finir avec le règne de Ḳalâoûn je rappellerai qu'il construisit un bourdj près de la porte secrète (voir p. 591) et qu'en 684, éclata un incendie qui détruisit la *salle Ṣâliḥiat* (voir p. 602).

Sous le règne de son fils Khalîl (689-694) un autre incendie fit de plus grands ravages. Je crois devoir transcrire ici quelques lignes d'Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, l'écrivain officiel de Beïbars, de Ḳalâoûn et de Khalîl :

« Dans la nuit de vendredi 17 ṣafar (691) le feu éclata dans l'auguste demeure du sultan près des magasins bien remplis et des trésors, de la bibliothèque, etc. Son action se renforça, sa flamme prit le vol, et sa chaleur s'éleva : il grandit presque à perte de vue, et dans ses lueurs la nuit était jour. Aussitôt paraît notre maître le sultan en toute hâte ; les portes sont ouvertes. Les mamloûks du sultan, c'est-à-dire tous les émirs et autres arrivent, et se lancent à l'assaut de ces flammes. L'eau est amenée des réservoirs des bassins et les portes [des bassins?] sont ouvertes. Alors la divine félicité de notre maître et ses bénédictions[3] dirent : *Feu, sois fraîcheur et salut*, et à l'instant, il en fut ainsi. Dieu dissipa la grande terreur qui régnait en ces lieux...[4] .»

1. دار النيابة كان بقلعة الجبل دار النيابة بناها الملك المنصور قلاون فى سنة سبع وثمانين وستمائة سكنها الامير حسام الدين طرنطاى ومن بعده من نواب السلطنة وكانت النوب تجلس بشباكها (*Khiṭaṭ*, II, p. 214, l. 33.) Sur le *naïb* voir *S. M.*, I, 1re partie, p. 93, note.

2. Y compris une prison horrible, appelée le fossé الجب dont j'aurai l'occasion de dire quelques mots plus tard.

3. Le mot « bénédiction » est accompagné de l'épithète *khalîlîat* absolument intraduisible. Il y a un jeu de mots sur le terme arabe de Khalîl, qui est le nom du sultan et celui du prophète Abraham. Les paroles qui suivent sont précisément empruntées à un épisode de la légende de ce prophète, resté indemne au milieu des flammes où on l'avait jeté (*Coran*, sour. XXI, 69).

4. فى ليلة الجمعة سابع عشر صفر وقعت نار بالادر الشريفة السلطانية قريب الخزائن المعمورة والذخائر وخزانة الكتب

Maḳrîzî lui attribue la construction d'un palais, qui porta le nom d'*Al-Achrafiat* (de son nom d'Al-Malik al-Achraf) en l'année 692 (*Khiṭaṭ*, II, p. 211, l. 29). Ce fut l'occasion de grandes fêtes. On célébra la circoncision de Mouḥammad, frère du sultan, son futur successeur.

Maḳrîzî lui attribue aussi la construction du pavillon *Ar-Rafraf* الرفرف. « Ce pavillon dominait le paysage jusqu'au delà de Djîzat (Ghizeh). Il y fit peindre ses émirs et ses courtisans. Il y adjoignit une coupole à colonnes, tout enluminée, et construisit dans le voisinage une tour prés de l'écurie. Là était une salle d'audience où se tenait le sultan ; et cela fut ainsi jusqu'en 712, époque où Mouḥammad ibn Ḳalâoûn le détruisit, et construisit dans le voisinage une tour prés de l'écurie [1]. »

Mais notre auteur mentionne déjà le *Rafraf* à une époque antérieure. En 678, le sultan Barakat se montre sur la *tour du Rafraf* برج الرفرف près de l'écurie [2]. Or, du passage cité précédemment il semble résulter l'identité de cette tour avec celle que Maḳrîzî attribue à Mouḥammad ibn Ḳalâoûn.

Notons ce nouvel exemple de la perpétuelle confusion dans les mots « bâtir, rebâtir, restaurer. » Ajoutons que, pour cette époque, Maḳrîzî est quelque peu excusable. C'est une véritable fureur, depuis Beïbars, de construire et de reconstruire, et cette rage atteindra le paroxysme avec Mouḥammad ibn Ḳalâoûn. Il est remarquable, d'ailleurs, que, sauf de rares exceptions, on ne construit guère de nouveaux édifices, on détruit les anciens pour les refaire plus grands et plus beaux. Nous appelons l'attention du lecteur sur ce point. Plus tard, c'est-à-dire à l'époque turque, on ne répare plus, on ne détruit plus. On construit à côté, on laisse même l'œuvre inachevée. L'exemple le plus frappant dans la Cita-

وغير ذلك فقوى فعلها واستطار لهبها وارتفع وقدها وعلت حتى كادت تذهب بالابصار فتكون اليل فى الانارة كالنهار فلوقت حضر مولانا السلطان لذلك معاجلا وفتحت الابواب وحضرت المماليك السلطانية من الامرا كلهم وغيرهم واقتحموا تلك النيران بنفوسهم ونقلت المياه من دخاير الصهاريج وفتحت الابواب فقالت سعادة مولانا الالاهية وبركاته الخليلية يا نَارُ كُونِى بَرْدًا وسَلَامًا فلوقتها صارت كذلك ودفع الله من المخاوف العظيم ما هنالك (Ms. de Munich, nº 405, fº 60 recto.)

1. الرفرف عمره الملك الاشرف خليل بن قلاون وجعله عاليا يشرف على الجيزه كلها ربيضها وصور فيه امرا الدولة وخواصها وعقد عليه قبة على عمد وزخرفها وكان مجلسا يجلس فيه السلطان واستمر جلوس الملوك به حتى هدمه الملك الناصر محمد بن قلاون فى سنة اثنى عشرة وسبعمائة (*Khiṭaṭ*, II, 212, l. pén.)

2. *S. M.*

delle est le voisinage des mosquées de Mehemet-Ali et de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, et, à quelques pas de la Citadelle, la magnifique mosquée Rifayat commencée et délaissée, tandis que les millions inutilement dépensés pour un commencement de construction eussent été si précieusement employés à la restauration de la mosquée de Ḥasan qui lui fait face de l'autre côté du boulevard. Et pourtant, aux yeux de l'archéologue, le second système est plus précieux, et nous regrettons vivement, pour notre part, que Mehemet-Ali ne l'adoptant qu'en partie ait détruit tant de l'œuvre de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, comme celui-ci avait détruit toute l'œuvre de ses prédécesseurs. Heureusement pour nos études, l'expédition française nous en a laissé des dessins et des descriptions, que nous allons désormais utiliser.

Pendant l'impression de cette première partie de mon mémoire, M. Max Van Berchem a publié son *Corpus inscriptionum arabicarum*. Ayant commencé par l'Égypte, il a eu occasion de traiter plusieurs points que j'ai touchés, et d'autres encore que je dois examiner à mon tour. Je n'ai pu, jusqu'ici, utiliser cet excellent ouvrage. Je l'utiliserai dans l'avenir.

Sur la *khaliliat*, M. Goldziher vient de publier un curieux article dans la *Zeitschrift des Palæstinavereins*.

Je renvoie le lecteur à la fin de ce mémoire pour un nouvel examen de cette question.

Juillet 1894.

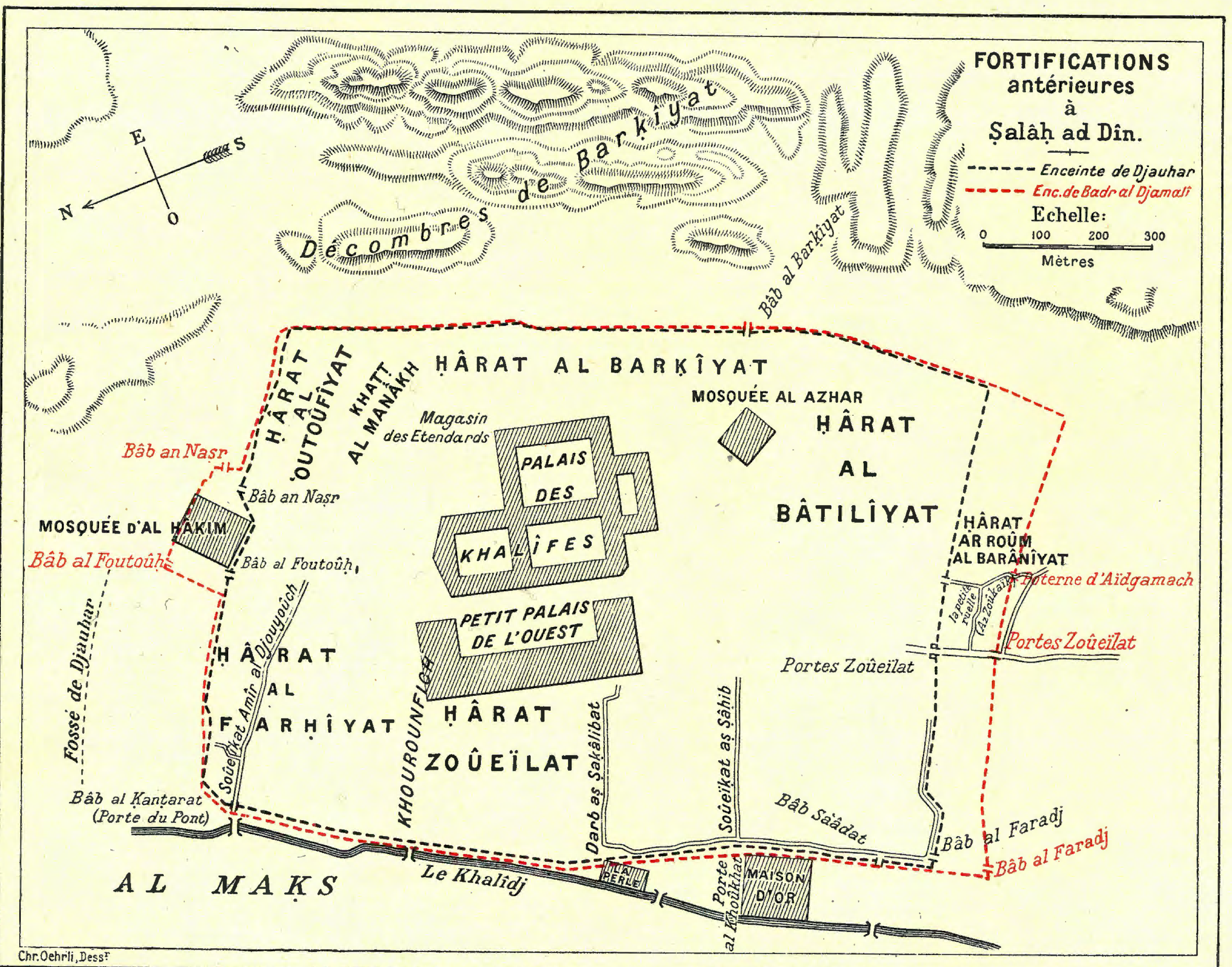
---

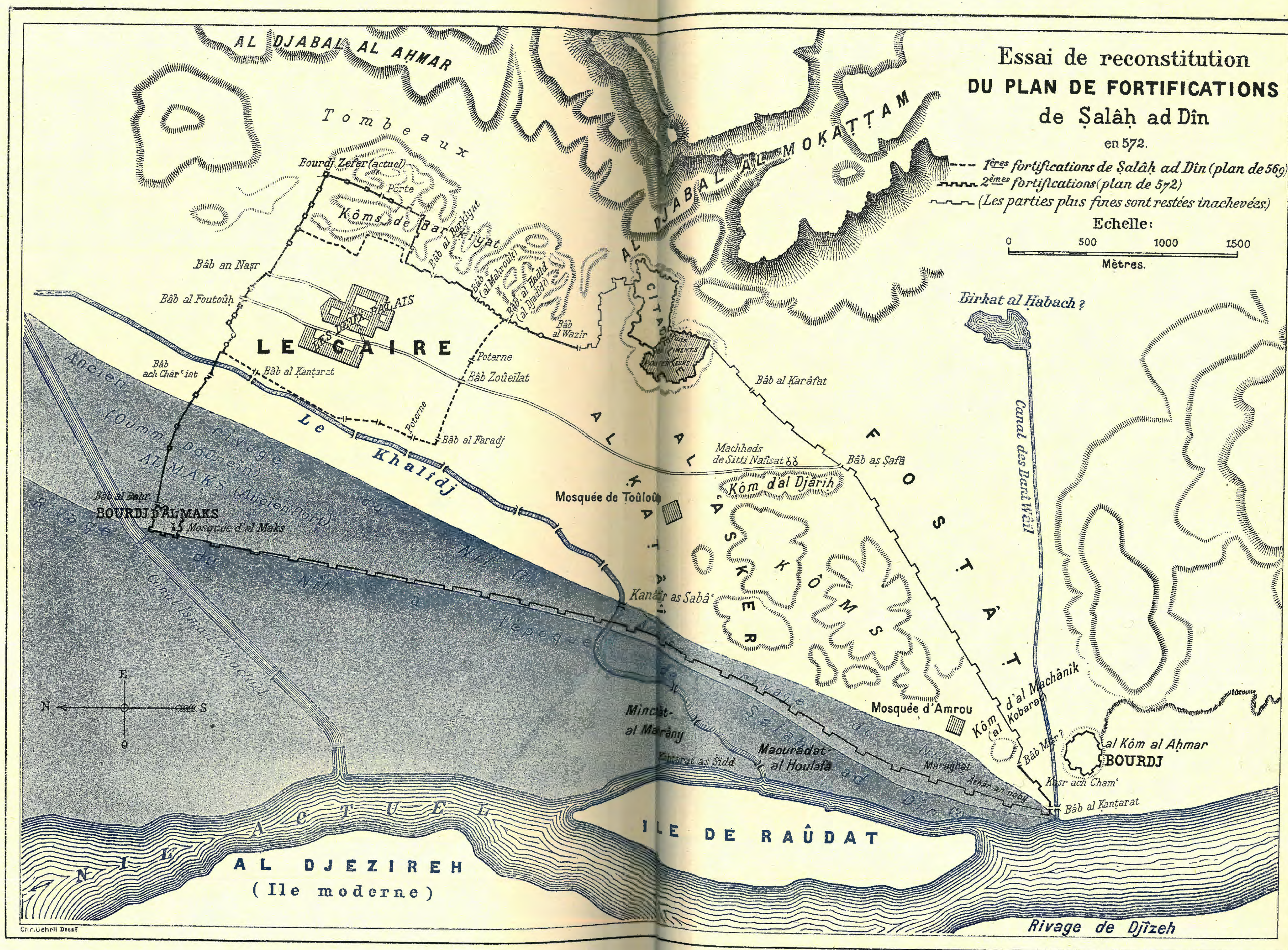
a *b* *c* *d* *e* *f* *g* *f*

Imp. Berthaud, Paris.

VUE GÉNÉRALE DE LA CITADELLE PRISE DU MONT AL MOUKATTAM (année 1892)

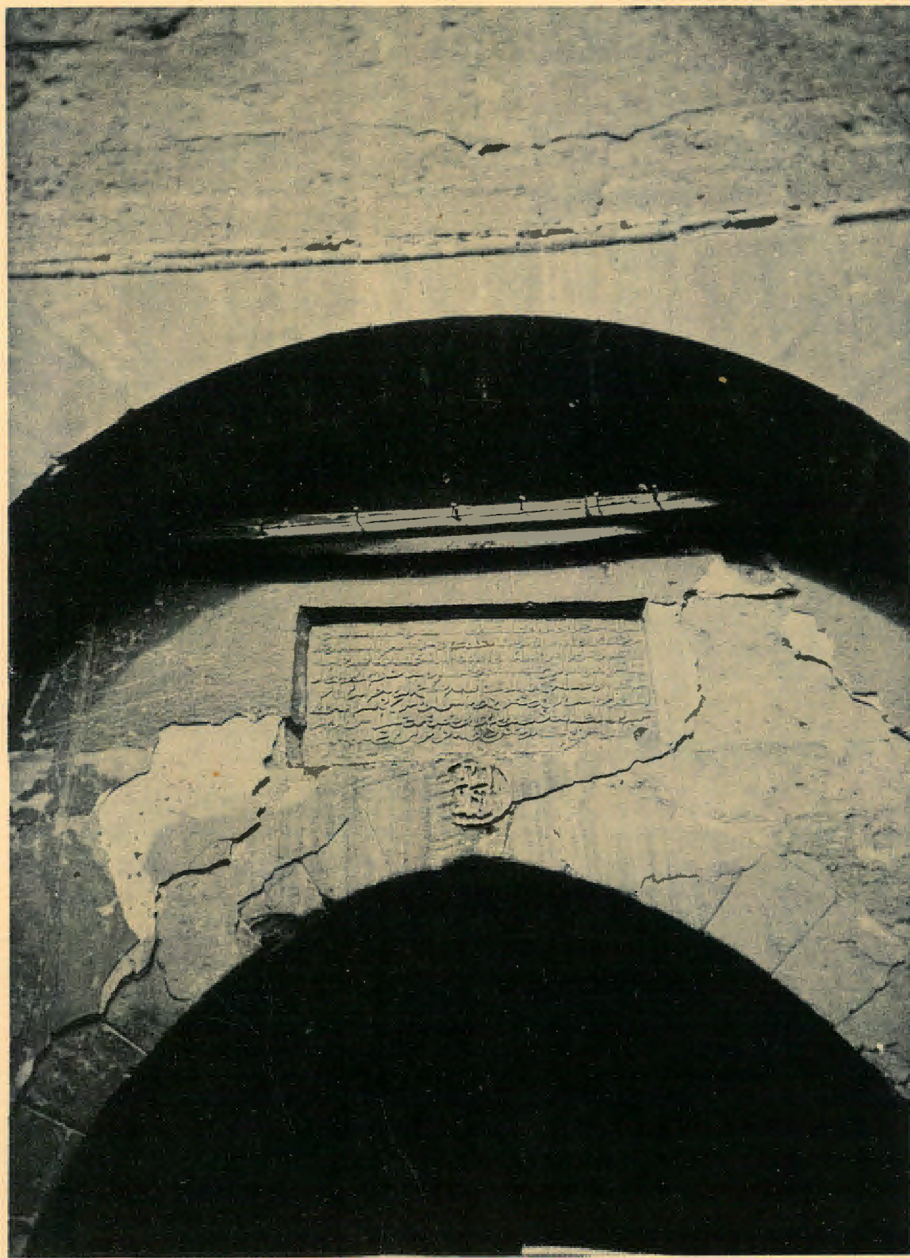
a. Mosquée de Méhémet Ali.
b. Puits de Joseph.
c. Mosquée du Sultan Hasan.
d. Porte de la Montagne.
e. Mosquée d'Ibn Kalâoûn.
f à *f.* Casernes.
g. Mosquée de Sâriat.


FORTIFICATIONS
antérieures
à
Ṣalâḥ ad Dîn.
Enceinte de Djauhar
Enc. de Badr al Djamali
Echelle:
0 100 200 300
Mètres
N
E
S
O
Décombres de Barkîyat
Bâb al Barkîyat
ḤÂRAT AL BARKÎYAT
MOSQUÉE AL AZHAR
ḤÂRAT AL BÂTILÎYAT
ḤÂRAT AL 'OUTOÛFÎYAT
KHATT AL MANÂKH
Magasin des Etendards
PALAIS DES KHALÎFES
PETIT PALAIS DE L'OUEST
Bâb an Naṣr
Bâb an Naṣr
MOSQUÉE D'AL ḤÂKIM
Bâb al Foutoûḥ
Bâb al Foutoûḥ
Fossé de Djauhar
ḤÂRAT AL FARḤÎYAT
Soueiḳat Amîr al Djouyouch
KHOUROUNFICH
ḤÂRAT ZOÛEÏLAT
Darb as Saḳâlibat
Soueiḳat as Sâḥib
Portes Zoûeïlat
Portes Zoûeïlat
ḤÂRAT AR ROÛM AL BARÂNÎYAT
Poterne d'Aïdgamach
Bâb Saâdat
Bâb al Faradj
Bâb al Faradj
Bâb al Ḳanṭarat (Porte du Pont)
AL MAKṢ
Le Khalîdj
PERLE
Porte al Khoûkhat
MAISON D'OR
Chr. Oehrli, Dessr


Essai de reconstitution
DU PLAN DE FORTIFICATIONS
de Ṣalâḥ ad Dîn
en 572.
1ères fortifications de Ṣalâḥ ad Dîn (plan de 569)
2èmes fortifications (plan de 572)
(Les parties plus fines sont restées inachevées)
Echelle:
0
500
1000
1500
Mètres.
AL DJABAL AL AḤMAR
Tombeaux
Bourdj Zefer (actuel)
Porte
Kôms de Barḳiyat
Bâb al Barḳiyat
Bâb an Naṣr
Bâb al Foutoûḥ
LES DEUX PALAIS
LE CAIRE
Bâb ach Char'iat
Bâb al Ḳanṭarat
Poterne
Bâb Zoûeilat
Bâb al Faradj
Bâb al Wazîr
AL DJABAL AL MOKAṬṬAM
CITADELLE
Bâb al Ḳarâfat
Birkat al Ḥabach ?
Canal des Banî Wâïl
Le Khalîdj
AL ḲAṬÂ'I'
AL 'ASKER
KÔMS
FOSṬÂṬ
Machheds de Sitti Nafîsat
Bâb aṣ Ṣafâ
Kôm d'al Djâriḥ
Mosquée de Toûloûn
Bâb al Baḥr
BOURDJ D'AL MAKS
Mosquée d'al Maks
AL MAKS (Ancien Port)
Ancien rivage (Oumm Doûnein)
Kanâṭir as Sabâ'
Minchât al Mahrâny
Ḳanṭarat as Sidd
Maourâdat al Houlafâ
Mosquée d'Amrou
Kôm d'al Machânik (al Kobarah)
Bâb Miṣr ?
al Kôm al Aḥmar
BOURDJ
Ḳaṣr ach Cham'
Bâb al Ḳanṭarat
ILE DE RAÛDAT
AL DJEZIREH
(Ile moderne)
NIL ACTUEL
Rivage de Djîzeh
N
S
E
O
Chr. Oehrli Desst

Imp. Berthaud, Paris.

LA PORTE D'AL MOUDARRADJ (Porte de Sàriat). — L'ESCALIER D'AL MOUDARRADJ



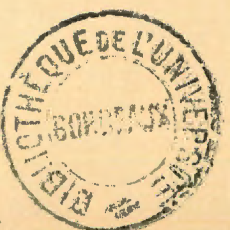
Imp. Berthaud, Paris.

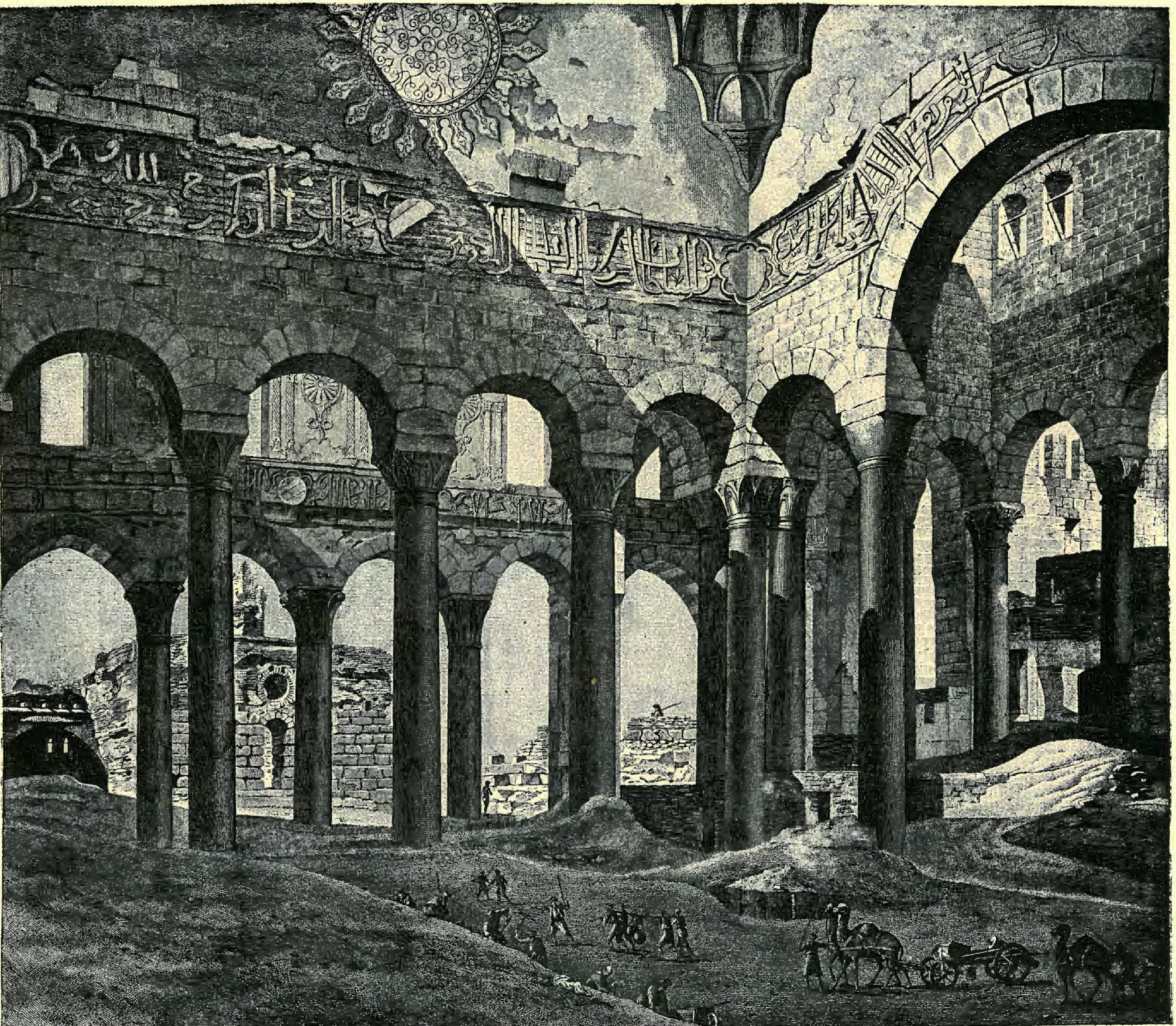
INSCRIPTION DE SALÂH AD-DÎN (Porte de Sàriat ou d'Al Moudarradj).



Imp. Berthaud, Paris.

INSCRIPTIONS DE LA COUPOLE DE LA MOSQUÉE D'IBN KALÂOÛN (Angle Nord-Est)



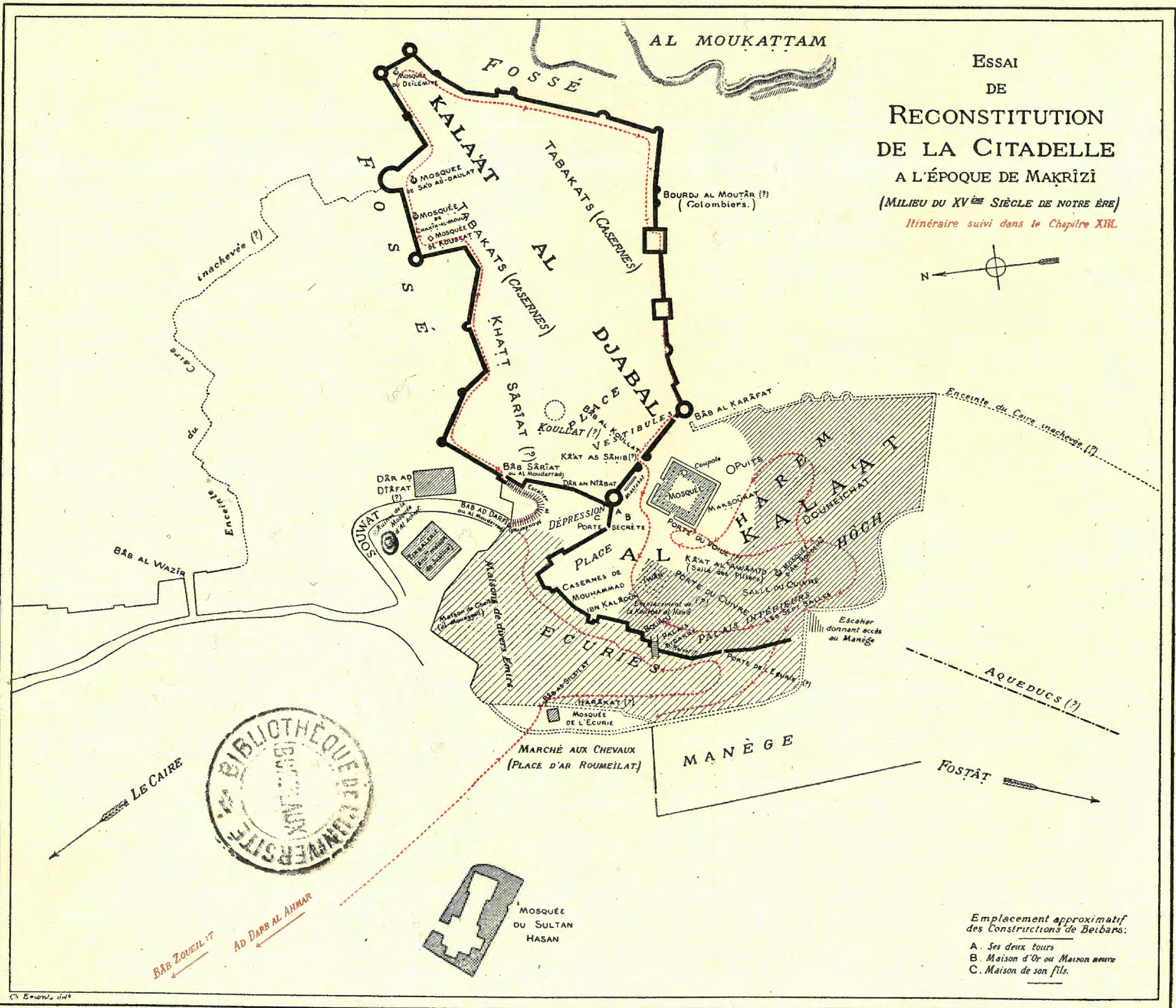


LE DIVAN DE JOSEPH (IWÂN DE MOUḤAMMAD IBN ḲALÂOÛN), EN 1798.



Imp. Berthaud, Paris.

LA PORTE DE LA KOULLAT ET LA MOSQUÉE D'IBN KALÂOÛN

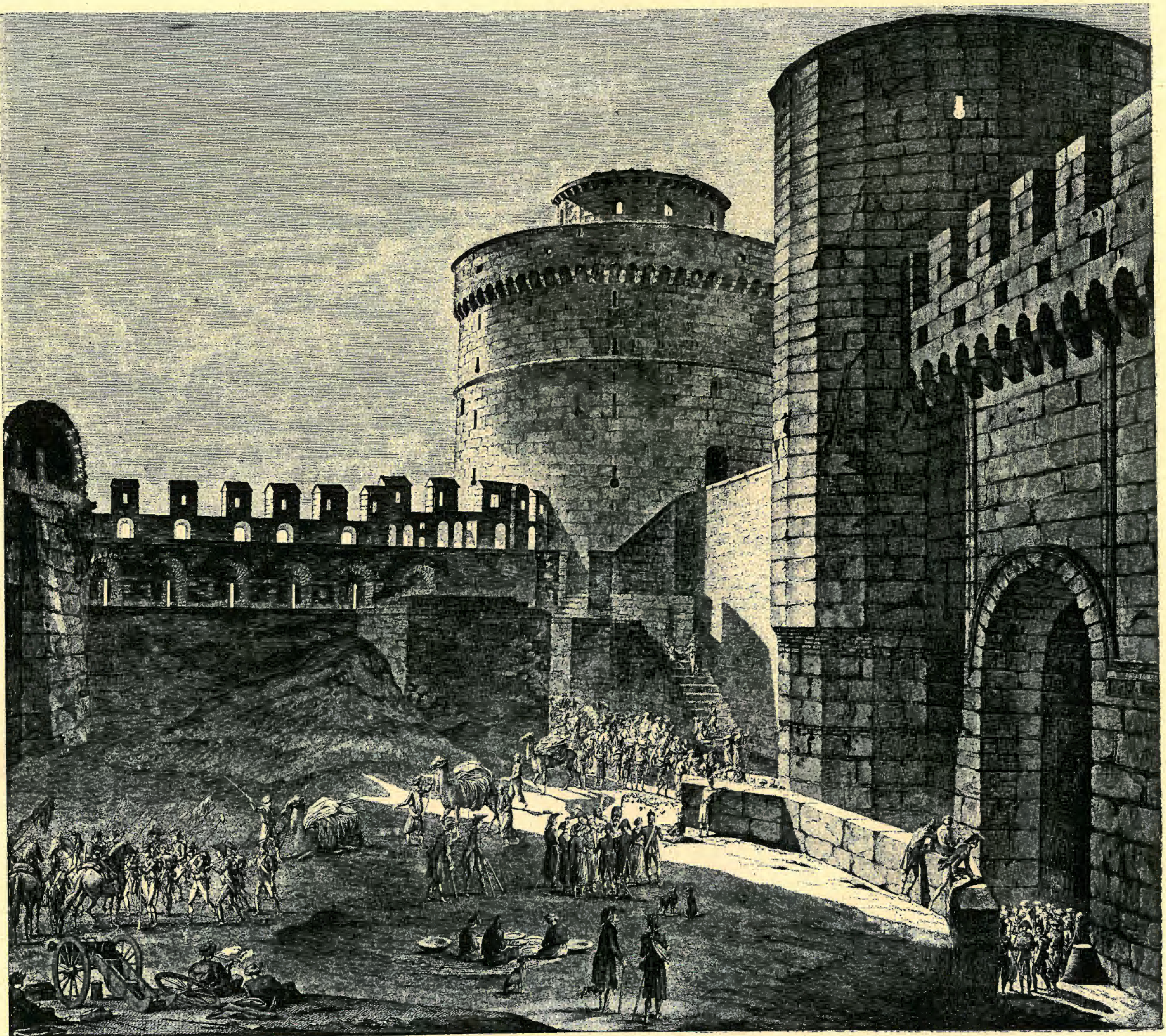

ESSAI
DE
RECONSTITUTION
DE LA CITADELLE
A L'ÉPOQUE DE MAKRÎZÎ
(MILIEU DU XVème SIÈCLE DE NOTRE ÈRE)
Itinéraire suivi dans le Chapitre XIII.
N
AL MOUKATTAM
FOSSÉ
KALA'AT AL DJABAL
TABAKATS (CASERNES)
BOURDJ AL MOUTÂR (?)
(Colombiers.)
MOSQUÉE DE SA'D AD-DAULAT
KHATT SÂRÎAT (?)
PLACE
VESTIBULES
KOULLAT (?)
KÂ'AT AS SÂHIB (?)
BÂB AL KARÂFAT
BÂB SÂRÎAT
DÂR AN NIÂBAT
DÂR AD DÎAFAT (?)
DÉPRESSION
PORTE SECRÈTE
BÂB AL WAZÎR
Enceinte du Caire inachevée (?)
SOUWAT
PLACE
CASERNES DE MOUHAMMAD IBN KALÂOÛN
Maisons de divers Emirs
ÉCURIES
MOSQUÉE
Coupole
PUITS
MAKSOURAT
HAREM
KALA'AT
DOUREICHAT
HÔGH
PORTE DU VOILE
SALLE DU CUIVRE
PALAIS INTÉRIEURS
PORTE DE L'ÉCURIE (?)
Escalier donnant accès au Manège
AQUEDUCS (?)
HARÂKAT (?)
MOSQUÉE DE L'ÉCURIE
MARCHÉ AUX CHEVAUX
(PLACE D'AR ROUMEÎLAT)
MANÈGE
FOSTÂT
LE CAIRE
BÂB ZOUEIL'T
AD DARB AL AHMAR
MOSQUÉE DU SULTAN HASAN
Emplacement approximatif des Constructions de Beibars:
A. Ses deux tours
C. Maison de son fils.

Imp. Berthaud, Paris.

L'AIGLE DE LA CITADELLE

PLAN DE LA CITADELLE EN 1798

Pl. XII.



BÂB AL-DJABAL (ANCIENNE BÂB AL-ḲARÂFAT), EN 1798.

Imp. Berthaud, Paris.

VUE INTÉRIEURE DE LA PORTE DE LA MONTAGNE (Bâb al Djabal).
EN 1892

Pl. XIV.

Mosquée d'Ibn Kalâoûn.

Porte de la Montagne (Bâb al-Djabal).

VUE DE L'ANGLE SUD-EST DE LA CITADELLE, EN 1798.

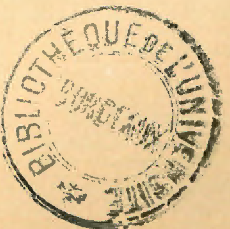


a *b* *c*

Imp. Berthaud, Paris.

VUE DE L'ANGLE SUD-EST DE LA CITADELLE
EN 1892

a. Mosquée de Méhémet Ali.
b. Mosquée d'Ibn Kalâoûn.
c. Porte de la Montagne (Bâb al Djabal).



LA CITADELLE VUE DE LA PLACE DE ROUMEÏLAT, EN 1798.

Plan Actuel de la Citadelle (1892)

Echelle Métrique: 0 100 200 300 400 500

Itinéraire suivi dans le Chapitre XVII
1,2,3, etc. Emplacement des Inscriptions

Mont du Moukattam

Sables

Tombeaux dits des Khalifes

Fosse

Fossé

Place

Casernes

Bureaux

Village

Ruines

Décombres

N

Bāb el Gabal

Place

Bāb el Oustani

Bāb el Guedid

Defter Khaneh (Archives)

Esplanade

Mosquée Mèhèmet Ali

Batteries

Terrasse

Hôtel de la Monnaie

Magasins

Porte des Azabs

Mosquée

Petite Mosquée

El Mahdjar

Place Méhémet Ali (Ancien Kara Meïdan)

Murs (?)

Bāb Karafeh

Aqueduc ruiné

Mosquée du Sultan Hasan

Mosquée inachevée (Rifayeh)

Boulevard Méhémet Ali

Le Caire

Bāb el Wazir

Enceinte ruinée

Ch. Emonts, delt

